



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

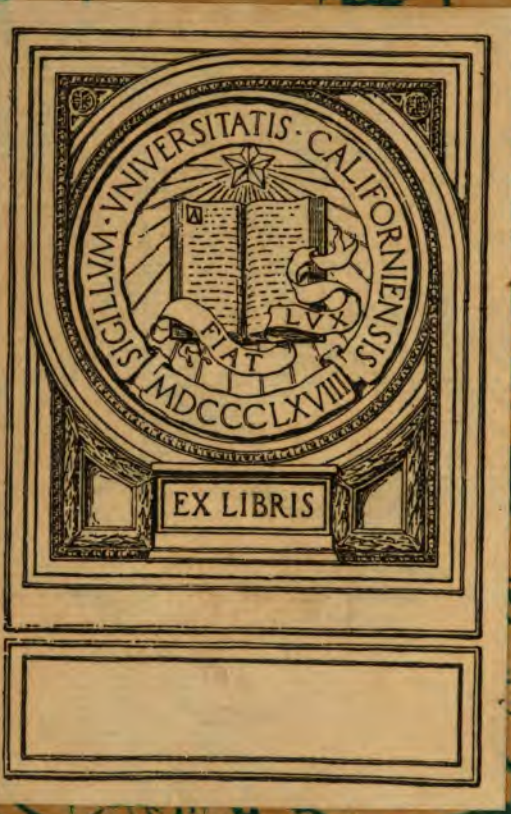
À propos du service Google Recherche de Livres

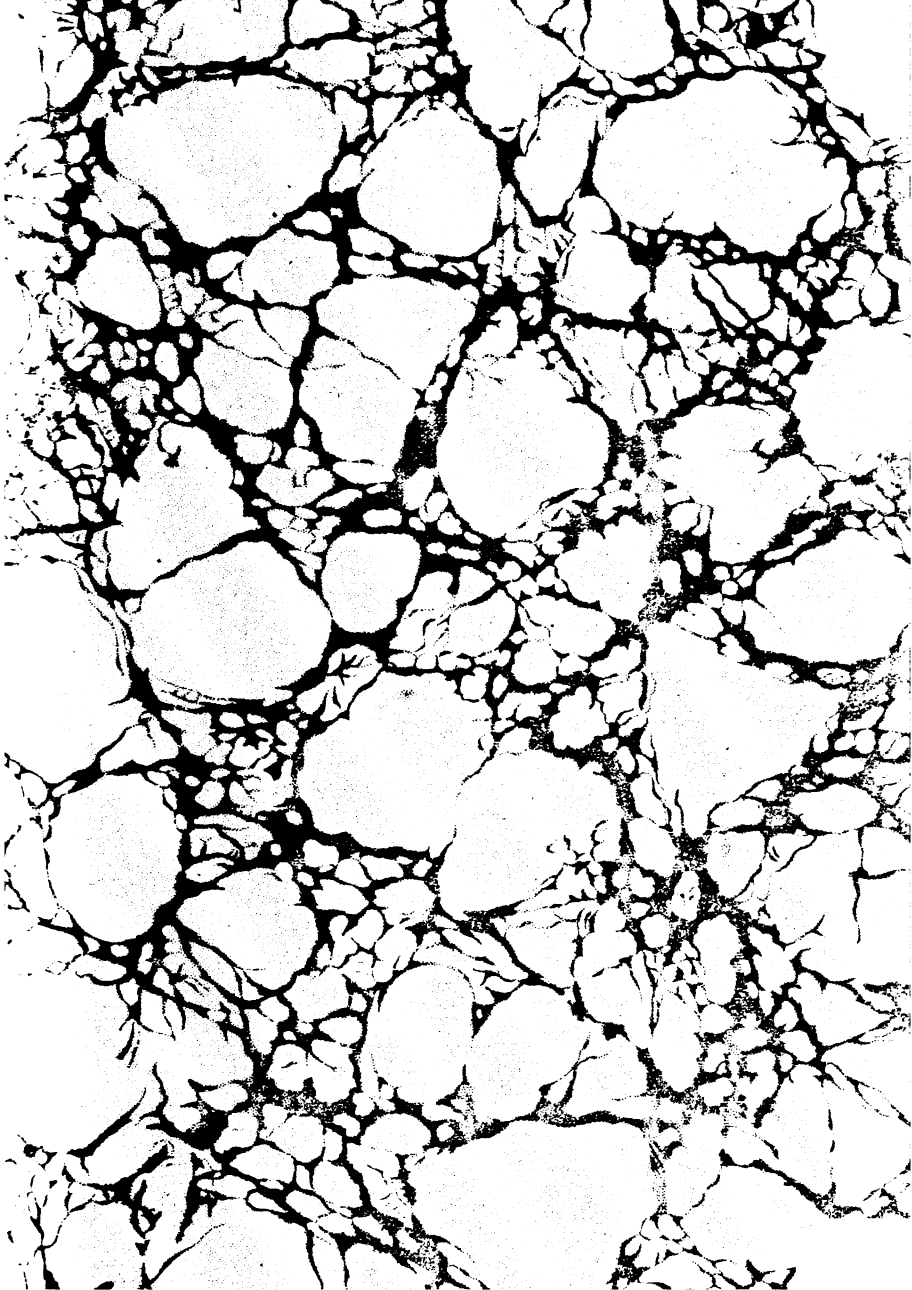
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

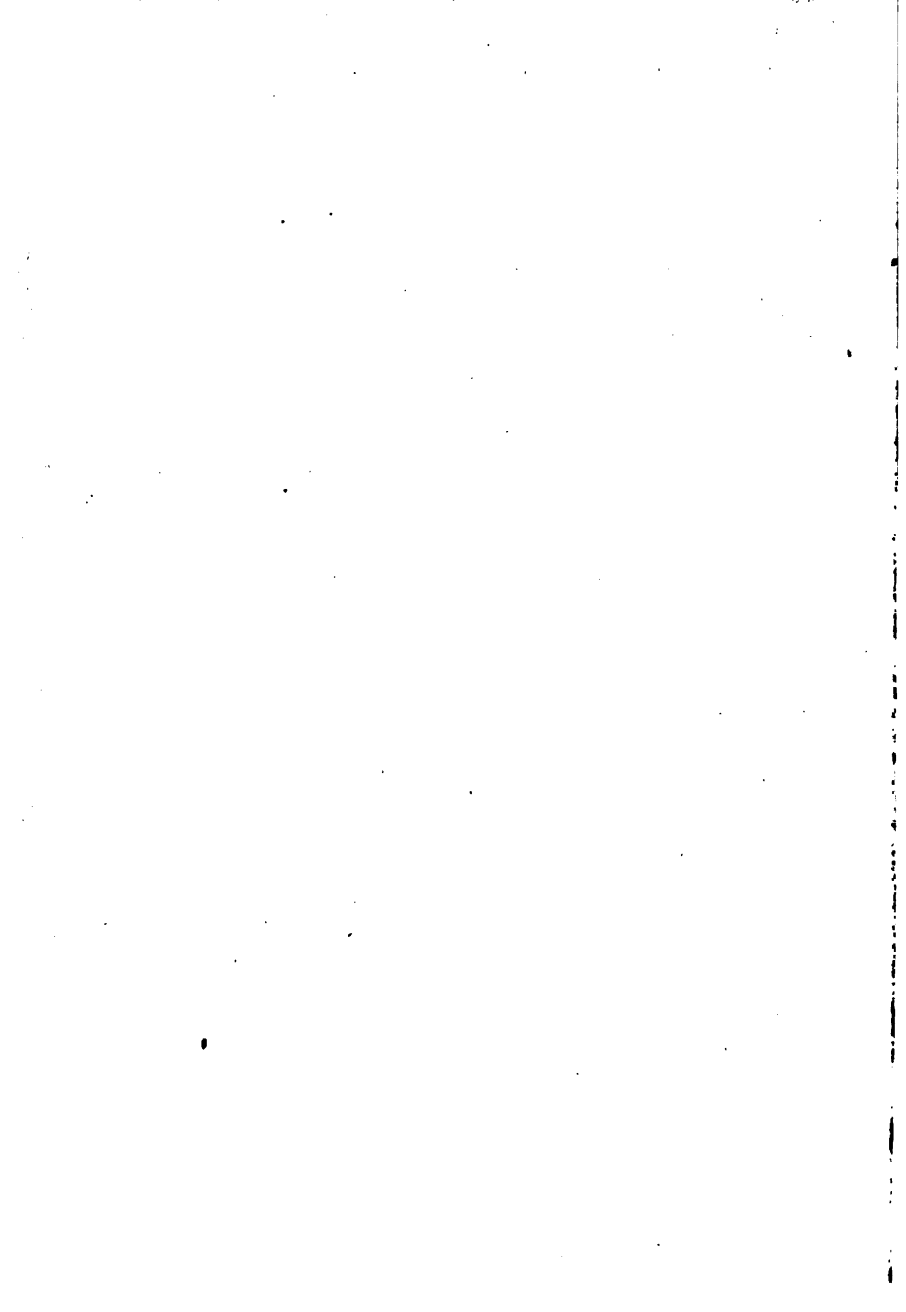
UC-NRLF



QB 8 121

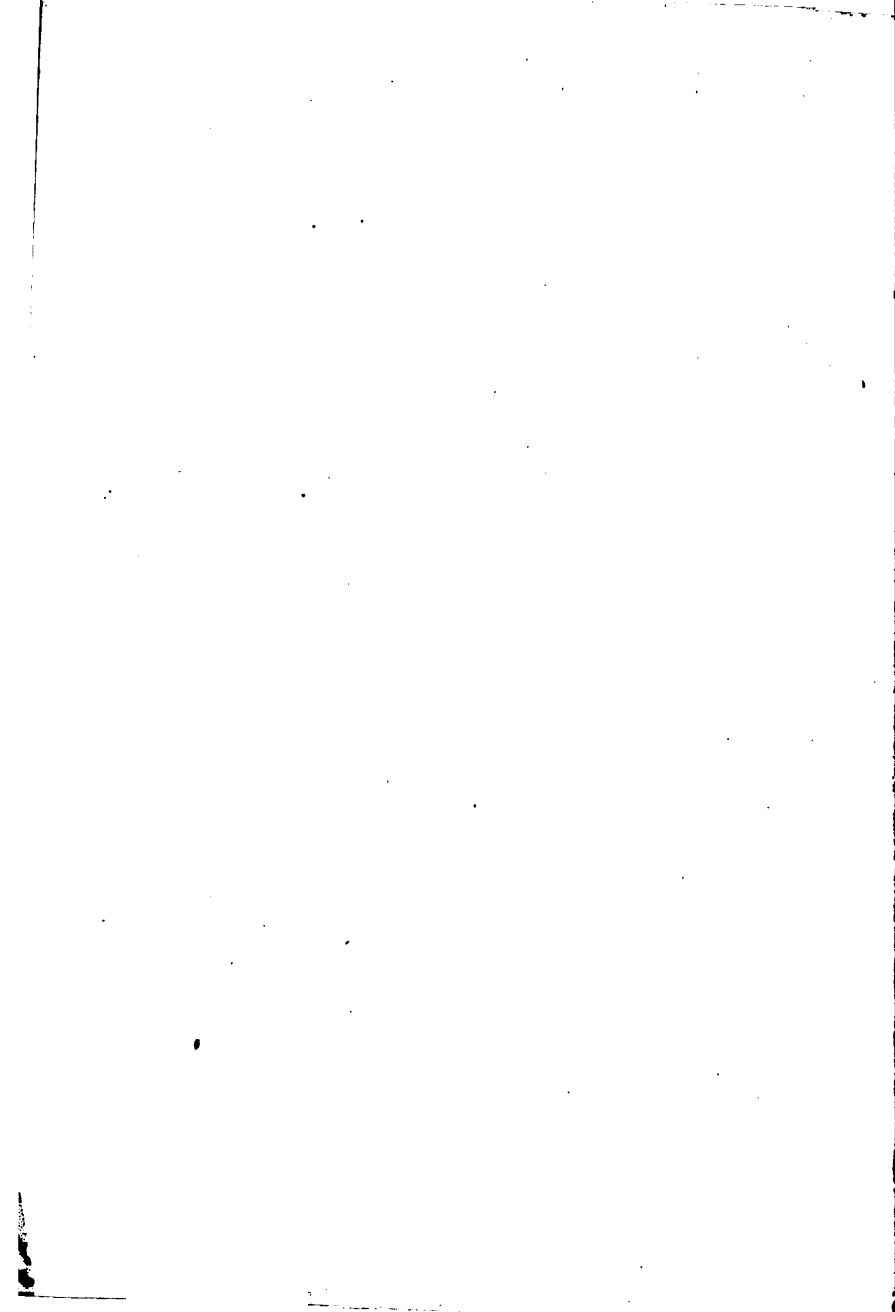


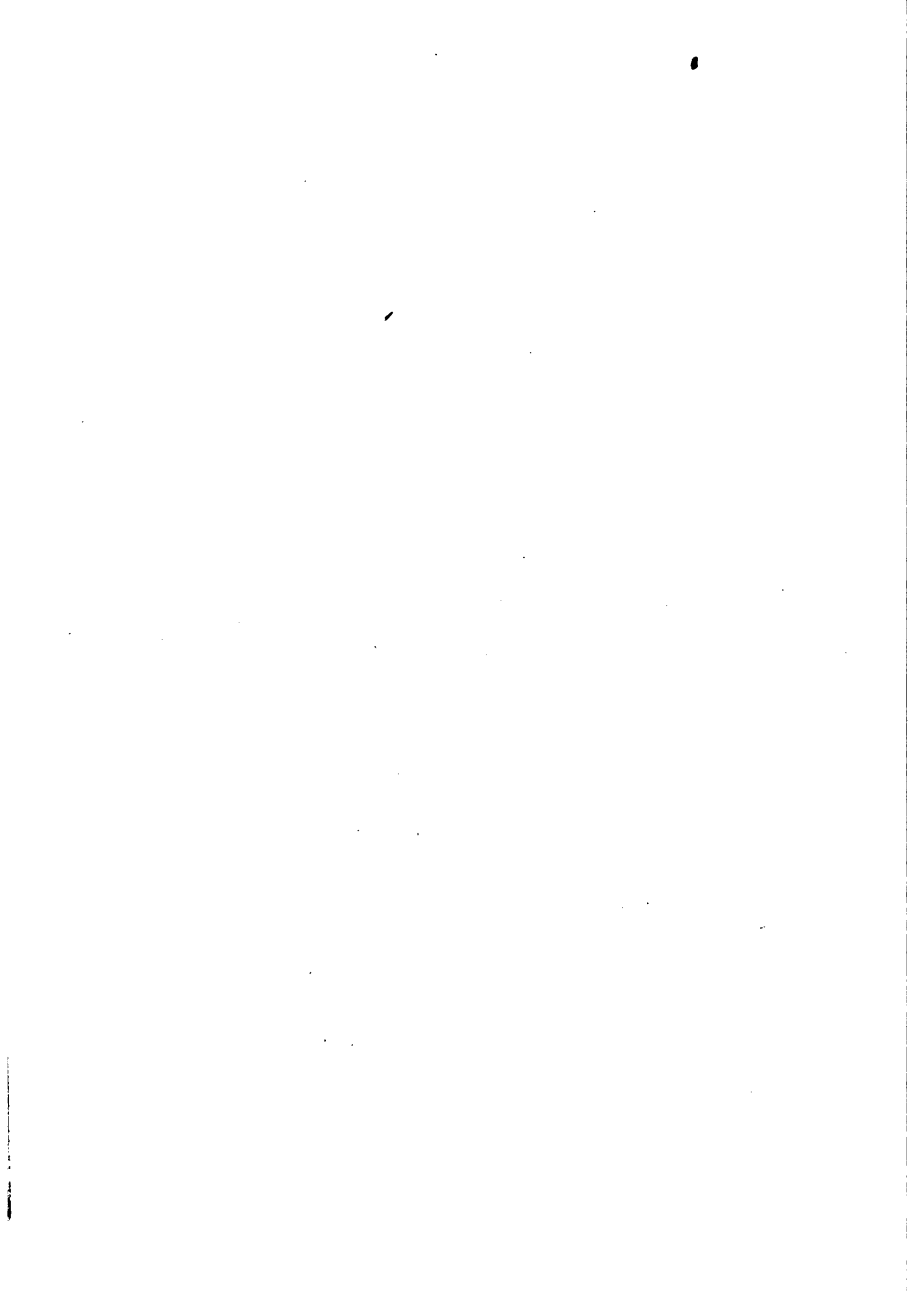




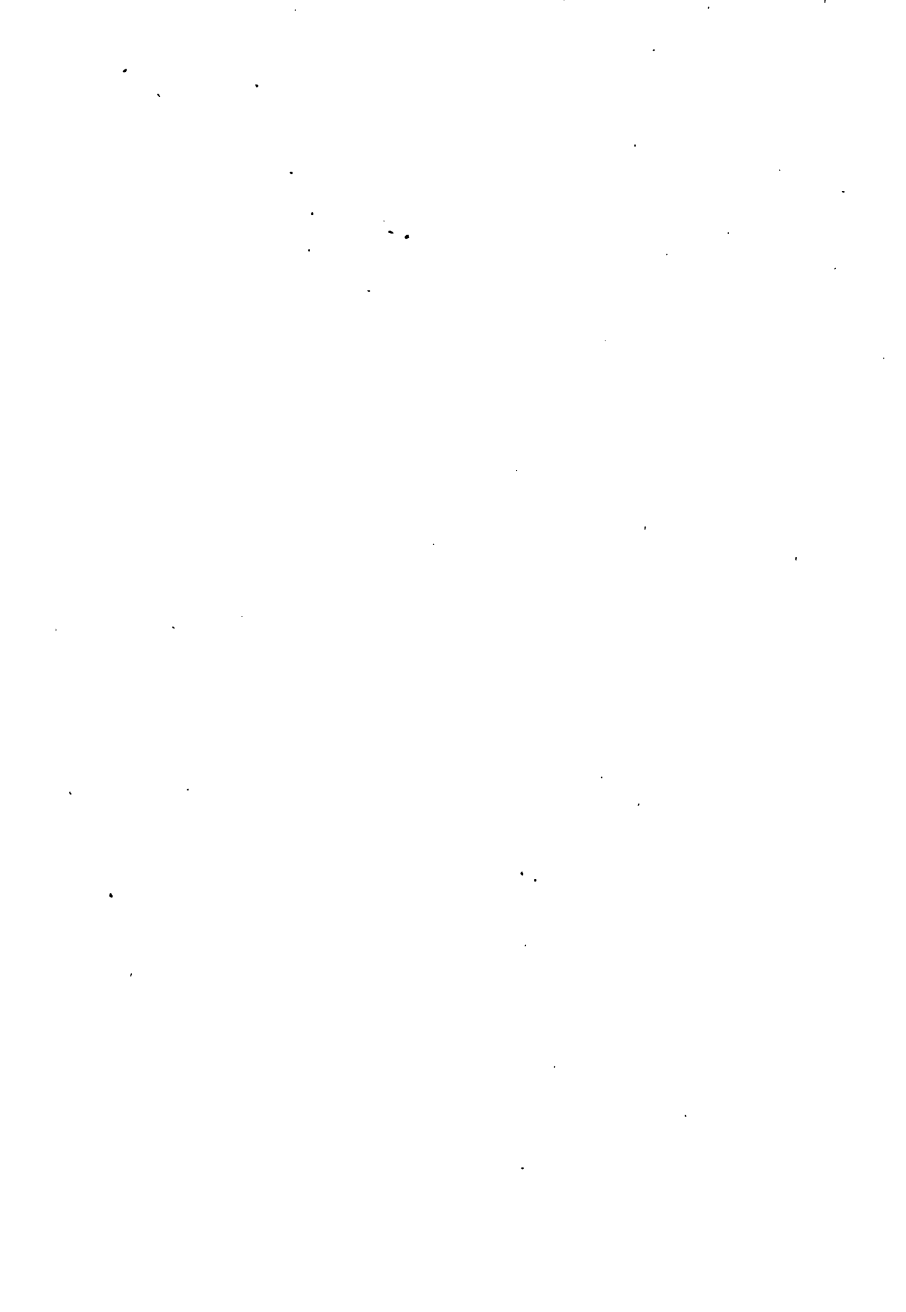
34

« Copyright by LANOË-VILLÈNE, 1916. »





PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LA
SYMBOLIQUE
DES
RELIGIONS



LANOË-VILLÈNE

PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LA
SYMBOLIQUE
DES
RELIGIONS

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1915

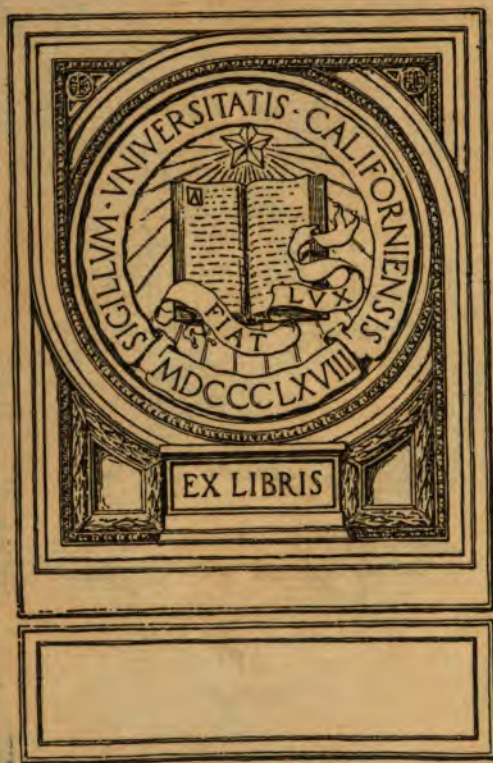
Tous droits réservés.

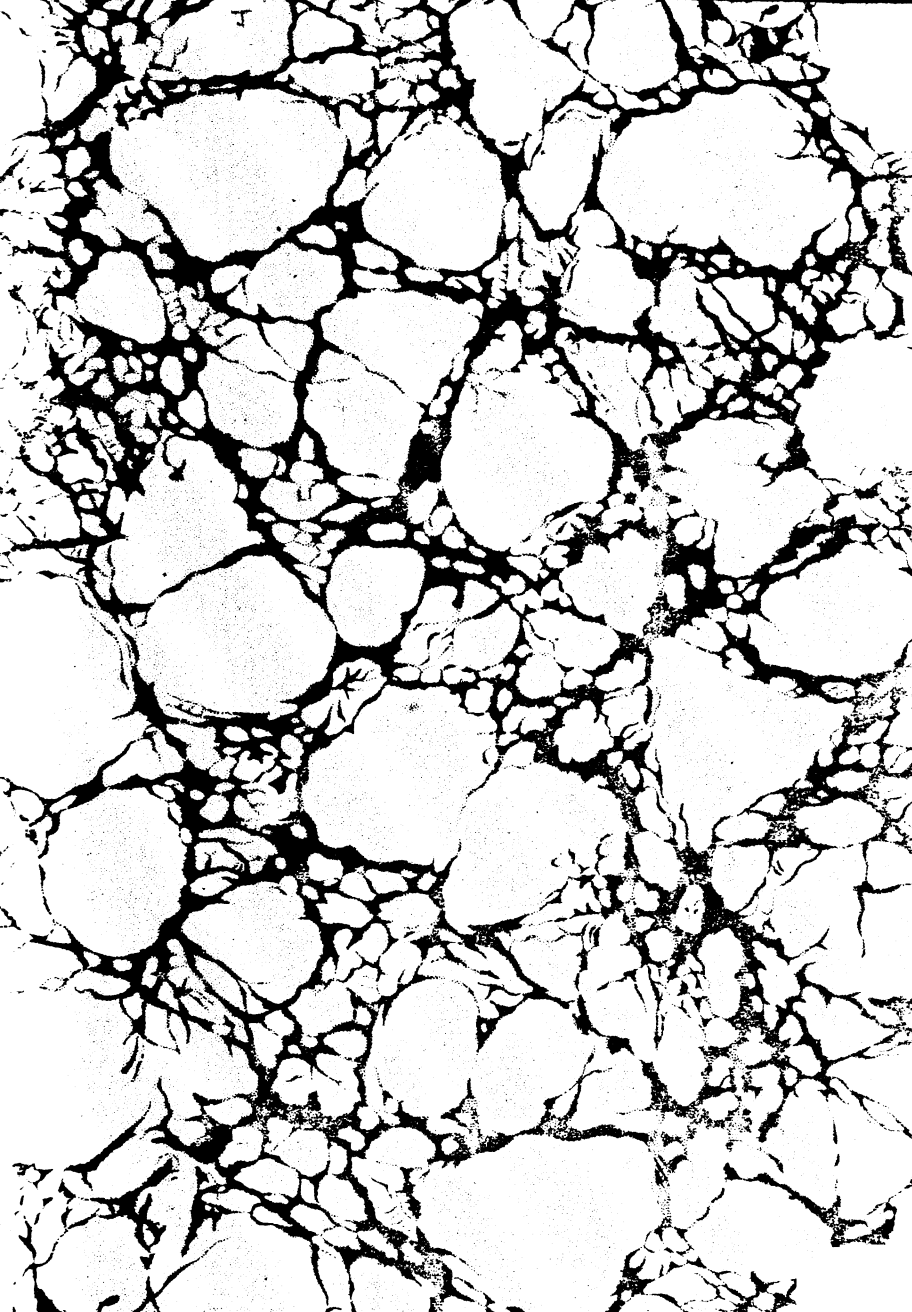
1185
13

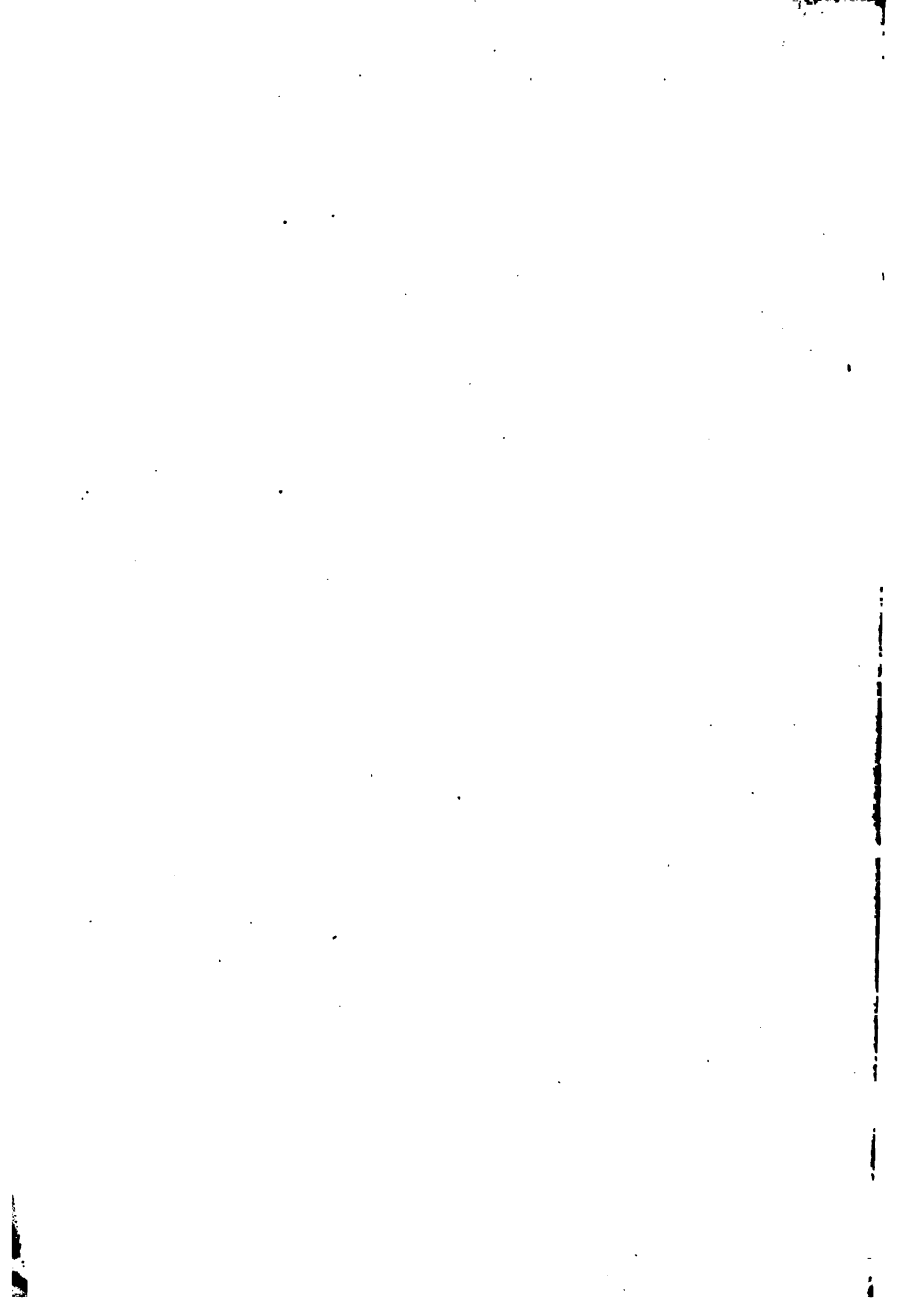
THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHITECTURE
NEW YORK

NOTE

J'ai été forcé de lire quelques auteurs (quatre au plus, dont Pline et Athénée de Naucratis), tantôt dans une édition, tantôt dans une autre, et le numérotage des chapitres et des paragraphes n'étant pas le même partout, il peut se faire que, pour ces auteurs, certains numéros cités par moi au bas des pages de ce livre ne correspondent pas parfois absolument avec ceux des textes que le lecteur aura sous la main ; mais, ayant terminé cet ouvrage en province, il ne m'a pas été possible de compléter mes notes comme je l'aurais voulu, en indiquant toujours les éditions dont je me suis servi.







137

« Copyright by LANOË-VILLÈNE, 1916. »

PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LA
SYMBOLIQUE
DES
RELIGIONS

Les Dodonéens étaient les premiers Grecs qui les recevaient; elles descendaient de Dodone jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles passaient en Eubée, et de ville en ville jusqu'à Caryste. De là, sans toucher à Andros, les Carystiens les portaient à Ténos et les Ténien à Delos. Si l'on en croit les Déliens, ces offrandes parviennent de cette manière dans leur île » (1).

Il y a toujours eu chez les savants de notre antiquité un rapprochement d'idées entre Apollon et Diane et le pays des Hyperboréens. Ainsi, le pseudo-Platon rapporte que le gouverneur Gobryès, qui avait été envoyé à Délos au temps de l'expédition de Xercès pour garder l'île, y lut d'antiques tables d'airain qui venaient de chez les Hyperboréens (2). Diodore, qui parle d'après Hécaté et d'anciens historiens, rapporte que l'île, qui fut le lieu de la naissance de Latone, se trouve au delà de la Celtique, dans l'Océan, et que cette île n'est pas moins grande que la Sicile (3). Enfin, Pausanias dit expressément que l'oracle de Delphes fut établi par des gens venus du pays des Hyperboréens, et il donne là-dessus toute une documentation (4). Certains bardes ou prophètes légendaires aussi de l'extrême antiquité grecque — Olen, par exemple — étaient regardés par les anciens

(1) HÉROD. 4, 33. — (2) PLATON. *Dialogues non authentiques. Axiochus*. — (3) DIODORE. Bib. hist. 2, 47. — (4) PAUSANIAS. Phocide, 5.

comme des hommes du nord ⁽¹⁾. Eumolpe, fils de Musée, et fondateur, disait-on, des mystères d'Eleusis, était Thrace de naissance. « Certains mythographes antiques lui donnaient le nom de fils de Poseidon et de Chione, c'est-à-dire de la mer et de la neige. Ce nom se rapporte à des contrées plus septentrionales que l'Atlantique » ⁽²⁾.

« Orphée, dit Creuzer, est un prophète d'Apollon contempteur de Bacchus et victime de ses prêtresses ; il devait venir, comme Olen, des régions scythiques, d'où arrivèrent en Grèce les différents prêtres d'Apollon » ⁽³⁾. D'ailleurs, un fragment de Plutarque, qui nous a été conservé par Théodoret, dit qu'Orphée était originaire d'Odryse ; or, la tribu des Odryses occupait autrefois le centre de la Thrace. Mais Plutarque ajoute ici, cependant, qu'Orphée devait à l'Égypte ses connaissances sur la religion, et qu'il avait voyagé dans ce pays ⁽⁴⁾. Creuzer fut, parmi les savants modernes, un de ceux qui considéraient l'Égypte comme la source, pour ainsi dire unique, où les Grecs avaient puisé le meilleur de toutes leurs croyances ; cependant, il reconnaît lui-même que les contrées du nord avaient dû leur fournir aussi une

⁽¹⁾ Il est appelé parfois l'Hyperboréen et parfois aussi le Lycien. Son nom semble signifier le « joueur de flûte ». —

⁽²⁾ DAREMBERG et SAGLIO. *Diction. des ant. grec. et lat.* Au mot *Eleusinia*. Eumolpe semble vouloir dire « qui sait de doux chants », « qui chante agréablement ». — ⁽³⁾ CREUZER. *Loc. cit. Relig. de Bacchus*. — ⁽⁴⁾ PLUT. *Fragm.* 33, 84.

partie importante de leurs mythes principaux. « Certaines inventions, certaines notions, dit-il, étaient venues aux Grecs des régions inconnues, situées vers le nord-est et désignées par eux sous la dénomination vague de Scythie. Les mythes si riches de la race de Prométhée, nous reportent aux monts Caucase. Le culte d'Artémis dans la Tauride, les présents que les Hyperboréens envoyaient à travers le pays des Scythes jusqu'au golfe Adriatique, de là à Dodone et enfin à Délos, paraissent être de nouveaux vestiges de la route septentrionale par où les Grecs reçurent une portion de leur culture religieuse. Une vague mémoire de communications analogues semble s'attacher aux noms mystérieux de l'hyperboréen Abaris et du gète Zalmoxis, en rapport l'un avec la religion d'Apollon, l'autre avec celle de Bacchus et les dogmes orphiques » (1).

Cependant, les savants de l'antiquité qui avaient voyagé en dehors de la Grèce croyaient tous que leur religion était originaire d'Égypte. Hérodote, le premier, accrédita chez les Hellènes cette opinion. « Presque tous les noms des dieux, dit-il, sont venus d'Égypte en Grèce » (2). Pour Diodore de Sicile, l'Égypte était le pays civilisé le plus ancien du monde et qui, le premier, avait fondé la mythologie et la religion (3). Il fait remarquer plusieurs fois qu'Orphée, auquel les Grecs devaient une grande

(1) CREUZER. *Loc. cit. Relig. de la Grèce.* 1, p. 263. —

(2) HÉROD. 2, 50. — (3) DIODORE. *Bib. hist.* 1, 1^{re} part. 19 à 24.

partie de leur science religieuse, avait justement voyagé en Egypte, et qu'il y avait été sûrement instruit et initié aux grands mystères⁽¹⁾. Lucien pensait comme Diodore : « Les premiers hommes, dit-il, qui à notre connaissance ont eu quelques notions des dieux sont, assure t-on, les Egyptiens qui leur ont consacré des temples, des enceintes et des assemblées solennelles. Ce sont eux, aussi, qui les premiers ont trouvé des expressions et des formules consacrées »⁽²⁾.

Il est certain que l'Egypte était déjà une si antique nation au temps d'Hérodote, que ceux qui la visitaient alors avaient tous l'impression que la civilisation grecque venait presque entièrement des bords du Nil. Cela est loin d'être certain en tout. Cependant, les légendes qui exposent en divers symboles qu'une humanité civilisée d'hommes noirs avait précédé la nôtre en Europe⁽³⁾, sont si nombreuses partout, qu'on ne peut s'empêcher de trouver un fond de vérité dans les assertions des savants de notre antiquité représentant l'Egypte comme le berceau de toute civilisation. Les Ethiopiens, en effet, d'après Diodore de Sicile, prétendaient que les Egyptiens descendaient d'une de leurs colonies et ils disaient que les coutumes égyptiennes étaient d'origine éthiopienne.

(1) DIODORE. *Bib. hist.* 1, 2^e part. 92 et 96. — (2) LUCIEN. *Sur la déesse assyrienne.* 2 et 3. — (3) Celle des colombes noires venues d'Egypte à Dodone, dont j'ai parlé plus haut, en est le type.

Ils assuraient également que leurs anciens étaient les véritables inventeurs de l'écriture hiéroglyphique (1).

Au fait, l'Egypte est si vieille ! Et ne nous dit-on pas à présent qu'elle a connu dès l'âge de pierre une civilisation véritable ? (2). Quoi qu'il en soit, je qualifierai de nordique dans tout le cours de ce livre la religion d'Apolon, car si les sauvages du nord de l'Europe l'ont prise un jour aux Egyptiens (dans un temps en tout cas formidablement éloigné de notre antiquité), ils en ont formé, cependant, un culte nouveau dont les formes se trouveront être bientôt toutes différentes des anciennes, à tel point que jamais les Méditerranéens n'ont pu découvrir ses origines égyptiennes ou sudéennes.

II. — La plupart des Grecs de notre antiquité n'ont à peu près rien compris à l'ésotérisme de leur religion, — les platoniciens moins encore que les pontifes et les initiés des grands mystères. Cependant, un passage sur les couleurs et sur Iris, dans *la République*, semble indiquer des curiosités du côté de la symbolique. Victor Cousin croyait que Platon avait rapporté ces notes d'un de ses voyages en Orient (3). Ce morceau, en effet, paraît copié

(1) DIODORE. *Bib. hist.* 2, 3. — (2) DE MORGAN. *Recherches sur les origines de l'Egypte. L'âge de la pierre et les métaux. L'Ethnographie.* Paris, 1896-97. 2 vol. gr. 8°. — (3) PLATON. *La République.* 10 Ce passage se trouve à la page 285 de la traduction de Cousin ; les notes sur ce sujet se trouvent dans le 10^e volume, page 377. (Edition 1831.)

sans études préalables sur quelque ancien document. Socrate, d'ailleurs, parmi les Grecs, est un de ceux qui sur la religion a dit le plus de pauvretés. Il ne saisisait rien du tout à l'ésotérisme de l'Iliade et de l'Odyssée (¹), et il se moquait parfois des idées scientifiques les plus sensées qu'il entendait discuter autour de lui. C'est ainsi, par exemple, qu'il bafoue Anaxoras, lequel disait que la lune recevait sa lumière du soleil (²).

Les philosophes anciens indépendants de tout culte n'ont généralement rien su de leur religion. Ainsi Lucien, qui, il est vrai, parmi les Méditerranéens de notre antiquité est un des moins intelligents, émit un jour sur Protée un avis stupéfiant. Il disait sérieusement que celui ci avait été un danseur qui, par la rapidité de ses mouvements, imitait la fluidité de l'eau, la vivacité de la flamme, la férocity d'un lion, la colère d'un léopard, l'agitation d'un astre, en un mot tout ce qu'il voulait (³).

En somme, les savants et les philosophes anciens de la Grèce ont jeté, sur l'Iliade et l'Odyssée et les mythes homériques, un regard véritablement ahuri. Cependant

(¹) Les lois du transformisme, si bien comprises par les Hindous, échappent complètement aux platoniciens : « Qu'aucun poète, dit Soerate, ne s'avise de nous débiter leurs mensonges concernant Protée et Thétis. » (PLATON. *Républ.* 2.) Tout ce livre 2 de la République, d'ailleurs, montre une incompréhension absolue de la religion. Mais est-il besoin de rappeler ici, à ce sujet, que Platon bannissait Homère de sa République ? (Rép. 10.)

— (²) PLATON. *Cratyle*. — (³) LUCIEN. *De la danse*, 19.

tous ne se sont pas moqués comme Socrate et Lucien, et, en hommes raisonnables, ils essayèrent plutôt de déchiffrer le sens qu'ils croyaient caché dans ces légendes. Ils n'y parvinrent pas et ne trouvèrent alors d'autre explication à donner de ces fables qu'elles se rapportaient, pour la plupart, à des faits historiques extrêmement anciens, et que les dieux, dont elles racontaient les exploits, avaient été autrefois des rois dont les mérites et les vertus leur avaient valu d'être adorés par le peuple après leur mort et divinisés.

✓ Tout n'est pas complètement faux dans cette doctrine dont Evhémère ⁽¹⁾ fut l'inventeur, mais, poussée à l'extrême, elle conduit infailliblement aux conclusions les plus folles, comme on a pu le voir ci-dessus, dans ce passage de Lucien où celui-ci fait de Protée une sorte de mime et de danseur. Cependant certains dieux, tels qu'Apollon et Vulcain chez les Grecs, symbolisent des humanités. Quand donc Ephore, cité par Strabon, rapporte qu'Apollon était un roi qui parcourait la terre en civilisateur, habituant les hommes à une alimentation, à un genre de vie moins sauvage, et qu'il avait tué, pour le

(1) Evhémère, natif de Messène, vivait vers l'an 400 av. J.-C. Il avait été chargé par Cassandre de missions lointaines et avait visité l'Océan Indien. Ennius traduisit en latin les ouvrages d'Evhémère. Philon de Byblos prétendait aussi lui que les dieux des Phéniciens, des Egyptiens et des autres peuples n'avaient été que des hommes et les premiers bienfaiteurs de l'humanité. Voir : R. DE BLOCK. *Evhémère, son livre et sa doctrine*. 8°. Mons, 1876.

plus grand bien du monde, un homme féroce et méchant « nommé Python, dit le Serpent », il n'énonce pas tout à fait une stupidité ⁽¹⁾. Mais, lorsque l'historien Polybe veut faire d'Eole (le dieu des vents), un roi qui indiquait aux navigateurs les moyens de se diriger dans le détroit de Sicile, nous croyons tous qu'il pousse tout de même un peu loin les procédés de l'évhémérisme ⁽²⁾.

« Dans les premiers siècles de notre ère, dit R. de Block, les luttes du christianisme naissant contre le paganisme donnèrent à la doctrine d'Evhémère un regain de popularité. Evhémère devint alors pour certains écrivains chrétiens (entr'autres saint Clément d'Alexandrie, Lactance et saint Augustin), une autorité dont ils exaltaient la valeur, mais un des plus anciens apologistes grecs, saint Théophile d'Antioche, flétrit Evhémère comme un athée qui livre le monde au hasard » ⁽³⁾. Ce saint connaissait probablement trop bien la science religieuse de ses ancêtres pour s'atteler ainsi à la remorque de l'évhémérisme. Et, d'ailleurs, n'est-ce pas dans ses livres qu'on trouve écrit pour la première fois le mot de Trinité ? Il savait, à n'en pas douter, que les symboles de l'hellénisme sont éternels comme la science même, et que les hommes civilisés ne pourraient jamais s'en passer.

⁽¹⁾ STRABON. 10, 3, 12. — ⁽²⁾ POLYBE. 34, 12. — ⁽³⁾ R. DE BLOCK. *Evhémère, son livre, etc...*

CHAPITRE II

EXPOSÉ DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA SYMBOLIQUE

I. La Trimourti et son Symbole, l'Arc-en-Ciel. La Trinité. — II. La Lune. L'Ambroisie. Le Purgatoire lunaire.

I. — Les pontifes de l'antiquité divisaient le ciel et la terre en plusieurs régions habitées chacune par un groupe de dieux, de génies ou de démons, différents par certaines qualités bonnes ou mauvaises de ceux qui résidaient dans les zones voisines. En principe, plus haut dans le firmament demeuraient les génies, plus ils étaient d'une nature bienfaisante et lumineuse ; plus bas, ils habitaient dans notre atmosphère, plus leur être était grossier et chargé d'impuretés.

Dans la science religieuse primitive il semble bien que le nombre des mondes ait été fixé à trois, tout d'abord, et que le cercle qui séparait du firmament la plus éloignée des trois zones servait simplement de limite à notre système solaire ; puis, le nombre des mondes fut ensuite porté à sept et à neuf, et l'on tâcha alors de faire concor-

der les divers paradis avec le ciel spécial à chaque planète, mais les Hindous de notre antiquité créèrent encore bien d'autres divisions pour les besoins de leur métaphysique.

Déjà, d'ailleurs, dans le Rig-Véda ⁽¹⁾, il existe parfois une certaine confusion au sujet des mondes célestes. Les mots employés dans ces hymnes sont *roçana*, *dyou*, *rajas*. Roçana paraît être le firmament et la partie la plus élevée du ciel où la lumière prend naissance ; dyou semble indiquer le ciel de notre système solaire ; quant au mot rajas, il sert à dénommer notre atmosphère même, la région des nuages, des vapeurs et des brouillards qui constitue notre atmosphère. Mais le mot dyou est aussi employé dans le Rig-Véda pour désigner les trois atmosphères ⁽²⁾. Langlois dit dans une note qu'il s'agit là, sans doute, des trois régions de l'air que les Anglais appellent *heaven*, *sky*, *aether*, ou que les Indiens nomment *mahar-loka*, *swarloka*, *pitriloka*.

Maharloka est la région qui est située dans les cieux au delà de l'étoile polaire, elle est habitée par Brighû et les saints qui survivent à la destruction des mondes inférieurs. Swarloka est le firmament d'Indra situé entre le soleil et l'étoile polaire. Quant à Pitriloka, c'est l'endroit du ciel habité par les âmes des justes et par les esprits de nos ancêtres ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Pour le *Rig Veda*, je me suis servi de la traduction de LANGLOIS. Le premier chiffre indique la *lecture*, le second la *section*, le troisième l'hymne. — ⁽²⁾ R. Vd. 7, 2, 4. — ⁽³⁾ R. Vd. 6, 7, 11.

Généralement, les Hindous dans leurs livres sacrés mentionnent sept mondes principaux : 1° *Bhur*, la terre ; 2° *Bhuvar*, l'espace du ciel situé entre la terre et le soleil ; 3° *Swar*, la partie du ciel située entre le soleil et l'étoile polaire ; 4° *Mahar*, la région céleste, habitée par Brighû et les âmes des saints, située en dehors de l'étoile polaire ; 5° *Janar*, l'endroit du firmament habité par le fils de Brahma ; 6° *Tapar*, l'espace du ciel habité par les Vairagins déifiés ; 7° Enfin *Satya*, qui est le séjour même de Brahma.

Parfois aussi, les écrits bouddhistes font mention de sept régions inférieures qu'ils opposent aux sept mondes cités plus haut. Le dernier de ces mondes inférieurs est le *Patala*, c'est-à-dire l'Enfer des Hindous (¹).

Mais toutes ces divisions indiquent une décadence ou, si l'on veut, une déliquescente de sentiments ; l'âme, toujours tendue vers l'invisible, finit par se dissoudre en de nuageux compartiments diversifiés à l'infini à mesure que la religion vieillit et s'épuise. C'est pourquoi le législateur hindou pose en principe, dans les lois de Manou, que les noms de trois mondes seulement sont à retenir dans ces nomenclatures pour parvenir à la compréhension de la véritable science religieuse. Il n'énonce pas cette vérité tout à fait de la sorte, mais il la fait bien saisir,

(¹) Je prends la plupart de ces indications sur les mondes des Hindous dans le Dictionnaire sanscrit-anglais de MONIER-WILLIAM.

puisqu'il dit que les trois grands mots *Bhur* (la terre), *Bhuvar* (le ciel solaire), et *Swar* (le firmament), ont été exprimés par Brahma lui-même des trois livres saints ⁽¹⁾. Encore, chez les Hindous de notre antiquité, le mot *Bhuvar* désigne tout le ciel de notre système solaire, mais dans la religion primitive, il servait à dénommer seulement notre atmosphère immédiate. Le premier des mondes était alors la terre avec les profondeurs du globe ; le second, l'espace du ciel compris entre la terre et la lune, et le troisième, l'espace qui s'étendait dans les cieux au delà de la lune, vers le soleil. Ce qui était au delà de notre ciel solaire, on ne l'étudiait pas encore. Là résidait l'Eternel ainsi que les âmes des saints définitivement entrées dans sa gloire, ou plutôt là était pour beaucoup d'hommes l'inconnaissable.

Dans le Rig-Véda — le plus ancien livre sacré de l'Inde — il n'est fait ordinairement mention que de trois mondes. Un hymne, en effet, chante « trois mondes disposés les uns au-dessus des autres ». « De ces trois mondes, dit-il, deux sont invisibles, un seul est apparent » ⁽²⁾. Un autre hymne dit encore : « Des trois mondes, deux appartiennent au domaine de Savitri (le soleil) ; le troisième est la demeure d'Yama et le séjour des morts » ⁽³⁾.

(1) « La lettre A, la lettre U et la lettre M qui, par leur réunion, forment le monosyllabe sacré, ont été exprimées des trois livres saints par Brahma, le Seigneur des Créatures, ainsi que les trois grands mots *Bhur*, *Bhuvar* et *Swar*. » (Man. 2, 76.) —

(2) R. Vd. 4, 3, 1. — (3) R. Vd. 3, 1, 3.

En Egypte, dans le *Livre des Morts*, les mondes célestes sont symbolisés par les sept salles que doit franchir le défunt avant de parvenir jusqu'aux plus hautes sphères de l'Amenti ; dans le champ Aanrou, il franchit également sept portes. Mais ceci est une complication aussi de la religion primitive. En Egypte, comme ailleurs, les trois mondes principaux sont parfaitement indiqués par la symbolique.

Chez les Perses, la religion montre huit cieux superposés les uns aux autres. Leurs livres sacrés racontent que Zoroastre habita longtemps sur une montagne une caverne où il avait exposé par des symboles la figure du monde créé par Mithra. « C'est vraisemblablement d'après ces symboles, dit Anquetil-Duperron, que les Perses, au rapport de Celse, représentaient, dans les cérémonies de Mithra, le double mouvement des astres, celui des étoiles fixes et celui des planètes, aussi bien que le passage des âmes dans ces corps célestes. Pour marquer quelques-unes des propriétés des planètes, ils dressaient une échelle le long de laquelle il y avait sept portes et tout en haut une huitième. La première, de plomb, marquait Saturne ; la seconde, d'étain, Vénus ; la troisième, de cuivre, Jupiter ; la quatrième, de fer, Mercure ; la cinquième, de divers métaux, Mars ; la sixième, d'argent, la Lune, et la septième, d'or, le Soleil. Les Perses distinguent actuellement différents cieux où les âmes jouissent, jusqu'à la résurrection, d'un bonheur proportionné à la sainteté de leur vie passée. Celui du Soleil, *Khorschidpaé*, est le

plus élevé. Au-dessus est le *Gorotman*, séjour d'Ormuzd et des esprits célestes, qui répond à la huitième porte dont parlait Celse. » ⁽¹⁾. D'ailleurs, quand Zoroastre paraît pour la première fois à la cour du roi Gustasp pour lui annoncer sa mission divine, il lui dit : « Je suis envoyé de la part de Dieu qui a fait les sept cieux. » ⁽²⁾. Mais ceci est encore une décadence de la symbolique universelle, et dans le *Vendidad-Sadé* nous voyons que les trois mondes sont nettement indiqués comme partout ailleurs.

Chez les Scandinaves, neuf mondes sont mentionnés dans leurs vieux chants : « Je me souviens de neuf mondes, de neuf cieux... », dit l'Edda de Saemund le Sage ⁽³⁾ ; mais les trois mondes sont aussi bien indiqués dans la symbolique de la religion d'Odin. Enfin, pour ce qui est de la Grèce, je me propose d'exposer plus loin, dans ce livre, ce que les anciens disaient ordinairement là-dessus.

Donc, dans la religion universelle, trois grandes divisions de notre monde sont à considérer : la première comprend la terre et l'intérieur du globe ; la seconde, l'espace qui s'étend dans le ciel entre la terre et la lune (notre atmosphère et la voûte de nuages qui est au-dessus de nos têtes) ; la troisième, le ciel situé au delà de la lune, vers le soleil.

Ces trois mondes servent de champ d'action à des forces physiques et métaphysiques de puissance différente ou

(1) ANQUETIL-DUPERRON. *Vie de Zoroastre*. — (2) *Ib.* — (3) EDDA DE SAEMUND LE SAGE. *Prédiction de Wola*.

contraire, symbolisées le plus souvent par les dieux, les génies ou les démons des légendes. Le ciel solaire est habité par des génies placés sous les ordres d'un dieu bon qui organise et agrège les molécules spirituelles et matérielles du monde pour le plus grand bien des humains ; l'intérieur de la terre, au contraire, est habité par des dieux le plus souvent malfaisants, qui désagrègent la matière et président au feu et à l'eau souterraine. Quant à notre ciel atmosphérique, les atomes qui le meublent sont une résultante des deux forces contraires décrites ci-dessus ; il sert de domaine aux dieux et aux génies qui président aux eaux célestes dans les nuages bas, réservoirs de la pluie. Les dieux de ce monde-là sont donc les plus immédiatement nécessaires à l'homme, et partout on les prie avec ferveur, car ils sont les dispensateurs de la pluie qui fertilise le sol et donne au laboureur toutes les richesses. On voit clairement, d'après ce que je viens de dire, que ce sont les trois mondes qui ont tout de suite donné naissance aux trois grands ordres de divinités : 1° les dieux qui créent, habitant la zone solaire du ciel ; 2° ceux qui conservent, résidant dans notre propre atmosphère, et 3° ceux qui détruisent, dont la demeure est au plus profond des enfers. Il est certain que, primitivement, les dieux trimourtiques emblématisèrent tout uniment les forces matérielles de la nature, mais les peuples les adorèrent bientôt partout à l'égal de Dieu, du Saint-Esprit et du Verbe incarné.

Les dieux trimourtiques sont symbolisés dans la religion

✓ universelle par l'*arc-en-ciel* dont on sait qu'il est fait mention dans la Bible (¹) et dans les plus anciennes traditions du monde. Nous voyons, en effet, que dans l'*arc-en-ciel* les sept couleurs du spectre sont disposées dans l'ordre suivant, en procédant de l'intérieur à l'extérieur : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Ceux qui, les premiers, formèrent les signes hiéroglyphiques dans la religion universelle, considérant que la couleur verte, placée au centre du spectre entre le bleu et le jaune, était là comme une résultante de ces deux couleurs, et que dans la vie courante elle était obtenue par le mélange du bleu et du jaune, firent du vert la base de la symbolique des couleurs. Car le vert est la résultante non seulement du bleu qui se trouve placé à son côté, mais de toute la gamme des bleus et des indigos qui le précèdent et il est aussi la résultante non seulement du jaune qui le suit, mais encore de la gamme des jaunes et des orangés qui sont après lui.

C'est pourquoi dans l'*arc-en-ciel*, la série extérieure au vert (jaune, orangé, rouge) s'abrévia généralement en jaune ou en blanc pour symboliser le firmament et les dieux qui l'habitent, et la série intérieure (bleu, indigo, violet) le plus souvent en noir ou en bleu sombre pour représenter l'Enfer et l'intérieur de la terre. Quant au vert (bleu-vert ou azuré), il servit naturellement à emblématiser la zone centrale de la Trimourti, notre ciel atmosphérique

(¹) Genèse ; 9, 12 et suivants. Ezéchiel ; 1, 28.

et les génies qui le peuplent, les eaux célestes (les nuages), ainsi que la surface de la terre couverte de verdure.

La symbolique des couleurs de la Trimourti n'a jamais été bien comprise dans notre antiquité, même par les savants initiés aux mystères de la religion. Cependant, si pour la série du jaune orangé et celle du bleu indigo (1^{er} et 3^e mondes) l'hiéroglyphisme paraît parfois assez différent de ce qu'il devrait être scientifiquement, pour la couleur verte au contraire, il est le même partout, car cette couleur a toujours servi anciennement à emblématiser la zone centrale de la Trimourti, les eaux célestes et les dieux particuliers au deuxième monde.

La source de tous les biens spirituels et matériels avait été placée par Dieu, suivant les anciens, dans la zone centrale ou verte de la Trimourti, car là s'était formée, comme en un tourbillon, la synthèse des forces du monde. Par conséquent, c'est cette région qu'ils croyaient favorisée par Dieu lui-même, et ils pensaient que l'Esprit de l'Eternel venait s'y poser pour toujours. C'est pourquoi les Hindous appelèrent spécialement l'Esprit de Dieu *Nārāyana*, mot qui signifie exactement « l'Esprit sur les Eaux » (1). Pour eux, toute la science religieuse, autant dire, était contenue dans ce mot, comme dans celui de

(1) « Les eaux sont appelées *Nārās*; le dieu fait route, *Ayanam*, sur elles; et c'est pour cela qu'il est appelé *Nārāyana*. (*Maha-Bharata*. Traduction FAUCHE, tome 4, verset 15819) ». La Genèse dit aussi : « Et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux. » (Gen. 1, 2.)

Vichnou-Hari : « C'est à Nârâyana que s'adressent les Védas, dit le Bhagavata-Purana..... ; c'est de Nârâyana que dépendent les mondes, à lui que se rapportent les sacrifices ; c'est à Nârâyana que s'adressent les pratiques du *Yôga* ⁽¹⁾, à lui que s'adressent les mortifications ; c'est de Nârâyana que dépend la science ; c'est de Nârâyana que dépend le salut » ⁽²⁾.

Vichnou est l'hypostase de Viçwakarman (l'Etre Suprême), et il désigne toujours le rayon divin qui pénètre les êtres et les choses ⁽³⁾, mais lorsqu'il est appelé *Vichnou-Hari* ou simplement *Hari* (le dieu vert), il est le même que Nârâyana, c'est-à-dire l'Esprit sur les Eaux. Ce n'est pas Vichnou, c'est-à-dire le Saint-Esprit qui est vert, car le rayon qui vient de Dieu est naturellement invisible, mais puisque la région verte de la Trimourti lui sert comme de récipient, il l'illumine vivement en vert. Ainsi, le verre du tube de Crooks, sous l'action des rayons cathodiques, s'éclaire d'une lueur à reflets verdâtres qui est caractéristique de leur présence ; mais, cependant, les rayons cathodiques sont invisibles par eux-mêmes.

Par ce qui précède, on a déjà remarqué que le terme central de la Trinité (le Saint Esprit) et celui de la Trimourti ont la même couleur en symbolique. Cependant,

⁽¹⁾ L'union mystique de l'âme avec Dieu. — ⁽²⁾ *Bg. Pur.* Traduction BURNOUF ; livre 2 ; chap. 5. — ⁽³⁾ *Visnu*, de Viç, pénétrer. (*Dictionnaire sanscrit* de BURNOUF.) Vichnou veut dire « le pénétrant ».

quand la première personne de la Trinité est emblématisée par la couleur blanche seule, le jaune clair peut servir aussi à symboliser l'Esprit de Dieu. Mais en réalité les couleurs qui, anciennement, ont toujours servi à la représentation de la Trinité sont : le blanc et le jaune pour le Père, le vert clair (azuré ou glauque) pour le Saint-Esprit, et le rouge pour le Fils. Cela, d'ailleurs, se comprend de soi-même : les rayons jaunes et verts donnant à notre œil la plus grande lumière, furent considérés comme fort propres à emblématiser Dieu le Père et l'Esprit, qui sont toute clarté ; les rayons rouges, au contraire, moins bons pour la vision, furent tout indiqués pour désigner le Fils qui, bien que consubstantiel au Père, est, cependant, imparfait quand il est dans la chair. Il est vrai aussi que le jaune, couleur de l'or et du soleil, fut de tout temps regardé par les peuples primitifs comme représentatif de l'Etre Suprême, et que le rouge, couleur du feu et du sang, fut tenu par eux aussi toujours comme hiéroglyphique de l'homme et des héros fils de Dieu.

C'est donc dans la zone centrale ou verte des Trimourtis — qu'elles soient terrestres, atmosphériques ou célestes — que s'organise la vie universelle, puisque c'est là que l'Esprit de Dieu vient toujours se poser. Aussi, pourrait-on presque comparer les mondes en formation à des ovules et Vichnou « le pénétrant » au spermatozoïde qui les féconde. Mais notre monde une fois formé dans les cieux, possède aussi, comme l'œuf que nous montre à présent la

science zoologique, trois grands éléments constitutifs. Car c'est dans la région centrale ou mésodermique de la Trimourti que s'amassent les eaux célestes, véritable sang du Kosmos, et les deux zones qui la bordent lui servent, pourrait-on dire, d'endoderme et d'exoderme ⁽¹⁾. Les bouddhistes, évidemment, ignoraient ces trois divisions de l'œuf ; cependant on sait qu'ils avaient comparé à un œuf l'Univers tout entier, et ils enseignaient que Vichnou en avait lui même brisé légèrement la coquille, avec l'ongle de son pied gauche, pour y faire entrer l'Esprit de l'Eternel en même temps que les forces divines issues des plus hautes sphères du Paradis ⁽²⁾.

II. — L'Esprit de Dieu est descendu sur les Eaux célestes qui entourent le globe, et déjà elles ont acquis leurs qualités nourricières ; mais, afin qu'elles les gardent toujours, les dieux les agitent et, par l'influence de la lune, leur communiquent les vertus nécessaires à la conservation de la vie : « O Indra, dit le Rig-Véda, bois de ce soma qui est dans nos coupes comme la lune au milieu

(1) 1^o Dans l'œuf, l'exoderme donne le revêtement extérieur du corps, les glandes qui en dépendent, les éléments sensoriels et, à peu près toujours, *le système nerveux*. 2^o Le mésoderme produit *le sang*, les muscles, souvent le squelette et les éléments interposés entre les divers organes, c'est-à-dire les éléments conjonctifs. 3^o L'endoderme donne le revêtement du *tube digestif* et les glandes qui s'y rattachent. (R. PÉRIER, *Cours élémentaire de Zoologie*. 8^o, 1906.) — (2) *Bg. Pur.* 5, 17.

des ondes. » ⁽¹⁾). Aussi nous voyons que, chez les anciens, la lune est chargée de fonctions multiples et considérables. Elle électrise le globe terrestre et ranime continuellement ses forces. Son pouvoir est formidable et son action s'étend au plus haut des cieux comme au plus profond des antres de la terre. C'est pourquoi plusieurs savants ont cru pouvoir donner au nom grec d' "Εκατη la signification de « celle qui agit au loin » ("Εκατη, de "Εκατος, l'un et l'autre venant de "Εκας ⁽²⁾). Lycophron, dans l'Alexandra, appelle la lune « la triple déesse » et *trimorfos*, « celle qui a trois formes, trois figures » ⁽³⁾; mais on la nommait aussi *trivia*, « la déesse aux trois routes » ⁽⁴⁾. Toutes ces épithètes « aux trois visages, aux trois routes, etc. . . » s'expliquent par ce fait que la lune fait sentir son action non seulement sur la zone centrale de la Trimourti, mais encore sur les trois mondes et jusque dans les entrailles de la terre.

Les habitants de l'Arcadie s'étaient, en quelque sorte, placés d'eux-mêmes sous l'invocation de la lune et il y avait chez eux une grotte dédiée à cet astre et à Pan,

⁽¹⁾ R. Vd. 6, 6, 1. — ⁽²⁾ Creuzer dit qu'*Ekate* pourrait signifier « celle qui éloigne, qui écarte ». (CREUZER; *Loc. cit.*, 3^e vol., chap. 4, p. 103, édition 1825.) — ⁽³⁾ « la fille de Persée, la triple déesse, *Brimô*, te changera en chienne. . . . » (LYCOPH. *Alex.* 1175 à 1185.) Suivant Hésiode, Persée ou Persès et Astérie ont donné le jour à Hécate. (HÉS. *Théog.* 404.) Creuzer indique ainsi *Brimô* : *Brimô*, de *Briô*, *Britô* analogue à *Bremô*=*fremo*. (CREUZER. *Loc. cit.* 3^e vol. chap. 4, p. 103. Edition 1825.) — ⁽⁴⁾ PLUT. *Visage dans la lune.* 24.

le dieu du Lycée. « Toutes les fables concernant la lune, dit Creuzer, signifient une seule et même chose, c'est que le soleil féconde la lune et, par celle-ci, la terre elle-même. » ⁽¹⁾. C'est cette fécondation de la lune par le soleil qui a donné lieu à l'épithète de « mâle et femelle » qu'on applique à Séléné, car la lune, fécondée par Hélios, est femelle pour lui ; mais, comme elle féconde la terre à son tour, elle est donc mâle vis-à-vis de nous : « O Séléné, dit l'hymne orphique, qui a les cornes de taureau, nocturne, mâle et femelle... » « Les prêtres égyptiens, dit Plutarque, appellent la lune la mère du monde et ils lui supposent les deux sexes, parce que, fécondée et rendue mère par le soleil, elle pénètre l'air à son tour et y répand les principes de fertilité. » ⁽²⁾. Les Méditerranéens de notre antiquité voyaient dans la lune la magie même des dieux : « La lune est à bon droit regardée, dit Pline, comme l'astre du souffle vital ; c'est elle qui sature les terres ; elle est, pour les corps, causé de réplétion par son approche, d'inanition par son éloignement. » ⁽³⁾. « Cet astre, dit Plutarque, est sacré aux yeux des hommes ⁽⁴⁾ ; ... entre les dieux, on doit honorer d'un culte particulier la lune comme exerçant sur nos destinées une influence souveraine. » ⁽⁵⁾.

« En Egypte, Amon-Mendès ou l'Esprit générateur de

⁽¹⁾ CREUZER. *Culte de Cérès*. Il prend ceci dans Porphyre. —

⁽²⁾ PLUT. *Isis et Osiris*. 43. — ⁽³⁾ PLIN. *Histoire Naturelle*. 2,

103. — ⁽⁴⁾ PLUT. *Visage dans la lune*. 21. — ⁽⁵⁾ *Ib.* 26.

l'Univers, dit Champollion, était censé stimuler la lune avec le fouet placé dans sa main, parce que, d'après la doctrine égyptienne, le dieu Lune répandait et disséminait dans les airs les germes de la génération et présidait aux âmes qui devaient successivement leur communiquer le mouvement et la vie. » (1). « Chez les peuples anciens, dit-il encore, une foule d'usages civils ou domestiques ne se pratiquaient qu'après qu'on avait reconnu dans quelle phase se montrait la lune qui, après le soleil, était censée réagir d'une manière plus puissante et plus active sur le globe terrestre et les êtres qui l'habitent. Dans l'Égypte surtout, où l'astronomie régla toujours presque tous les mouvements du corps social, le culte du dieu Lune fut nécessairement très répandu, et si certaines préfectures de l'Égypte adoraient des divinités spéciales, chaque nome éleva des autels au dieu Pooh qui présidait au cours de l'astre lunaire. » (2).

Dans l'Hellas, comme partout, le culte de la lune semble bien avoir été pratiqué de toute antiquité et il est probable que les bardes et les prophètes de la Grèce légendaire — tels qu'Olen, Orphée, Musée. . . , etc. . . — n'étaient autres à l'origine que des magiciens et des pontifes de Séléné. Du moins, Musée est-il appelé dans Athénée de Naucratis « le fils de la lune » (3), ce qui paraît indiquer qu'il était parmi les dévots de la religion d'Hécate.

(1) DIOD. 1, dans Champol. *Panth. égypt. Amon générateur*.

— (2) CHAMP. *Panth. égypt. Le Dieu Lune*. — (3) ATH. *Banq. des sav.* 13, 8.

Enfin, nous voyons aussi dans Platon que des devins assiégeaient souvent la porte des personnes de qualité, leur promettant les plus grandes richesses « et qu'ils invoquaient toutes sortes de vieux ouvrages composés par Musée et Orphée, enfants de la lune et des neuf muses » (1).

L'Orient et la Perse, dit Creuzer, avaient divinisé la lune, voyant dans cet astre le principe fécondant de la terre (2). Cela est vrai de tous les peuples, mais il est certain que les Hindous et les Perses avaient voué à la lune une adoration particulière : « Je prie et j'invoque la pleine lune, dit le Zend-Avesta, qui fait tout naître et qui est sainte, pure et grande. » (3). « Lorsque la lumière répand la chaleur, dit encore le *Ieschts Sadés*, elle fait croître les arbres de couleur d'or et elle multiplie la verdure sur la terre. » (4). C'est d'ailleurs dans la lune que les Perses plaçaient la semence du taureau goschorum, principe de tous les végétaux et des animaux qui peuplent la terre. ✓

Parmi les mythes qui se rapportent à la lune, les plus connus sont ceux d'Endymion et d'Actéon ; encore pour ce dernier il n'est pas très sûr qu'il soit entièrement lunaire, et aucune bonne explication n'en a été donnée jusqu'ici. Le mot 'Ενδυμίων sert de calice à l'idée de vêtement ('Ενδυμα). Le vêtement de la terre c'est le

(1) PLAT. *Répub.* 2. — (2) CREUZER. *Loc cit.* 3^e vol., chap. 3, p. 67. (Edit. 1825.) — (3) ANQUETIL-DUPERRON. *Traduct. du Vendidad-Sadé. Izeschné*, 1^{re} part. 1^{er} Ha. — (4) *Ieschts-Sadés; Néasesch de la lune.*

manteau de verdure qui la couvre et la pare ainsi que les nuages qui courent dans le vent au-dessus de nos têtes. Lorsque la nature entière (*Endymion*) dort la nuit d'un sommeil lourd et profond, Séléné, furtive et jolie, vient doucement couvrir son corps de ses baisers frais et légers. Ceci symbolise évidemment les rayons de la lune pénétrant notre atmosphère et le cœur même des plantes, afin de les charger à nouveau d'effluves magnétiques ⁽¹⁾.

Parce que la lune fait sentir son action principalement sur la zone centrale ou verte de la Trimourti, région visitée aussi par Vichnou-Hari, les anciens de notre antiquité lui donnèrent quelquefois la couleur verte pour attribut. « Certains poètes, dit Plutarque, et Empédocle particulièrement, ont donné à la lune le même surnom qu'à Minerve — celui de *glaukôpis* — c'est-à-dire « aux yeux pers » ⁽²⁾. Nonnos de Panopolis, dans les *Dionysiaques*, donne aussi à la lune l'épithète de « aux yeux azurés », car elle n'est autre chose, dit-il, que la Tritonide Minerve douée de trois formes comme elle » ⁽³⁾. « Les philosophes de la nature, dit Creuzer, avaient nommé la lune *glaukôpis*, et, selon sa coutume, Euripide s'était approprié cette épithète » ⁽⁴⁾. Chez les Sabéens, le temple de la lune était construit en pierres vertes, et l'image de

(1) THÉOC. 3. — PAUSAN. 5, 1. *Ib.* 6, 20. — « les tendres amours de la lune, dit Nonnos, enivrée de désirs pour son époux Endymion. » (NONNOS. *Dion.* 13, 517, 518.) — (2) PLUT. *Visage dans la lune.* 21. — (3) NONNOS. *Dion.* 5, 70 et suiv. — (4) CREUZER. *Loc. cit.* *Minerve.*

l'astre était portée sur une vache blanche ; les pontifes de la lune étaient vêtus soit d'étoffes vertes, soit d'étoffes blanches ⁽¹⁾. Enfin, les Bouddhistes du sud appelaient, d'une manière générale, le jour de fête de la pleine lune « *Ubhosatho* » (l'éléphant vert), et désignaient ainsi l'enseignement des Suttas ou Traités religieux faits devant l'assemblée ⁽²⁾.

Les figurines égyptiennes qui représentent Pooh, le dieu Lune, sont généralement en terre émaillée bleue ou verte, ou bien en bois doré, en argent et en bronze. « Le dieu Lune, dit Champollion, est toujours habillé et serré étroitement dans son vêtement, le plus souvent même de la tête aux pieds » ⁽³⁾. Cela avait frappé Eusèbe qui en fait mention dans sa *Préparation évangélique* ⁽⁴⁾. Mais le signe qui a été et qui est encore le plus employé partout dans l'iconographie pour emblématiser la lune est le croissant ; il est généralement peint au naturel.

L'eau répandue dans notre ciel atmosphérique sous forme de nuages, éclairée et influencée par les rayons de la lune, constitue pour les Hindous l'*amrita* ou l'ambroisie.

(1) CREUZER. *Loc. cit.* 2^e partie du 1^{er} vol., p. 549. Edit. de 1825. Creuzer cite ici le *Dabistan*, livre pour ainsi dire moderne, mais dont certaines parties ont été rédigées d'après d'anciens manuscrits pehlvis. — (2) E. BURNOUR. Trad. du *Lotus de la Bonne Foi*. Append. 8, p. 636. L'éléphant *Ubhosatho* est marqué sur l'empreinte du pied de Çakyamuni. (*Ib.*, p. 622.) — (3) CHAMP. *Panth. égypt. Le Dieu Lune*. — (4) EUSÈBE. *Prép. évang.* 3, 12. (Cité par Champollion.)

C'est pourquoi le mot *amritataraggini* signifie indifféremment en sauscrit les flots de l'ambroisie ou les rayons de la lune. Cette ambroisie est la nourriture des dieux trimourtiques, lesquels symbolisent le plus souvent les forces physiques agissant dans notre ciel solaire; aussi voyons-nous que le cheval d'Indra, *Uccasçraças*, est appelé par les Hindous « le frère de l'ambroisie » (*amritasôdara*), parce qu'il est né avec elle pour le bonheur des trois mondes. Dans l'Iliade, le mot ambroisie a parfois également le sens d'eau pure ⁽¹⁾; dans les légendes hindoues aussi, et l'on sait que la tradition la plus célèbre et la plus suivie fait naître l'amrita du barattement par les dieux de la mer céleste — nos nuages chargés de pluie. Selon le Vayou-Purana la lune est le réservoir de l'amrita, et dans une légende du Bhâgavata-Purana, on dit de Soma, le dieu de la lune « que l'ambroisie forme sa substance et qu'il a fini par vaincre les trois mondes » ⁽²⁾. La zone verte de notre monde, visitée par Vichnou-Hari et fécondée par les rayons de la lune, n'est pas habitée seulement par les dieux trimourtiques; elle sert encore de résidence aux âmes des défunts qui forment alors là des forces psychiques nouvelles à l'usage des génies et des dieux. « La lune, dit Plutarque, est divine et céleste; elle est le centre où l'élément immortel se mêle à l'élément mortel » ⁽³⁾. Son atmosphère est le bain où viennent se laver et se débarrasser de leurs souillures les âmes

⁽¹⁾ *Il.* 14, 170. — ⁽²⁾ *Bg. Pur.* 14, 9. — ⁽³⁾ *PLUT. De l'Amour.* 19.

impures, mais non damnées cependant, avant de s'envoler vers des mondes plus beaux et plus lumineux. Pourtant, certaines des âmes de ce purgatoire peuvent être condamnées aussi par Dieu lui-même, afin d'expier des fautes anciennes, à revenir animer sur la terre un corps nouveau, mais les âmes des saints dépassent l'atmosphère lunaire et parviennent ainsi parfois jusqu'aux sphères les plus élevées du Paradis. « L'homme qui, pendant la vie, n'a été occupé qu'à se procurer du plaisir, des richesses et du mérite, montera (après sa mort) au séjour de *Çandramas* (la lune) et après y avoir bu le *Soma* (l'ambrosie), il reviendra en ce monde. . . . Mais les hommes qui accomplissent leur devoir sans vouloir en retirer du plaisir et des richesses, parviennent, par la route du soleil, au séjour de *Purucha*, dont la face est partout, qui est le maître de ce qui est supérieur et de ce qui est inférieur, qui est la Nature et la Cause de la naissance et de la destruction de cet Univers » (1). Déjà, dans le Rig-Véda, nous voyons *Râcâ*, la pleine lune, tisser pour les âmes des hommes vertueux le vêtement de clarté sans lequel elles ne pourraient entrer au royaume des élus : « J'adresse ma prière à *Râcâ*, dit un hymne. Ecoute-nous, heureuse déesse, et sois sensible à nos vœux. Que l'aiguille avec laquelle tu couds notre vêtement d'honneur n'aille point se briser. . . . O belle *Râcâ*, viens aujourd'hui à nous avec tous les présents que tu

(1) *Bg. Pur.* 3, 32.

réserve à ton favori » (1). Mais chez les Hindous, l'atmosphère lunaire n'est pas un endroit de souffrances tel que le purgatoire de notre moyen-âge, et puisque les âmes les plus souillées d'impuretés en ont été rejetées, afin de venir passer sur la terre une existence nouvelle, on conçoit alors qu'elle ait été regardée par les brahmanes comme une sorte de paradis — inférieur à la vérité — mais très habitable, cependant, pour les âmes des saints. Ainsi les *pitris* (les esprits des hommes justes), habitent le globe même de la lune, c'est pourquoi on leur donne parfois le qualificatif de *Candragôlasta*. Enfin, certains dévas aussi, sous le nom de *ribhus*, ont obtenu par leurs austérités, disent les écrits bouddhistes, d'habiter dans l'atmosphère de la lune (2).

Chez les Méditerranéens de notre antiquité, le purgatoire lunaire est, dans l'ensemble, le même que celui des Hindous. La première mort, dit Plutarque, s'accomplit dans le domaine de Cérès, sur la terre. La seconde mort s'opère dans la lune ; après leur trépas, les bons y sont transportés. « C'est là qu'ils mènent cette existence si facile, qui n'est pas toutefois celle des âmes bienheureuses ni celle des dieux, et ils la vivent jusqu'à leur seconde mort ». Sitôt qu'une âme est séparée du corps qu'elle animait, « elle doit, en vertu d'un décret du destin, errer dans la région située entre la terre et la lune. » Les âmes vertueuses ne restent là que le temps nécessaire à leur

(1) R. Vd. 7, 2, 9. — (2) Bg. Pur. 4, 4.

purification, « ensuite elles vont séjourner dans les régions les plus douces de l'air — les prairies de Pluton » ⁽¹⁾. « Séléné transporte les âmes vertueuses dans son orbite, mais celles des méchants traversent son atmosphère en poussant des hurlements, en se désolant, en vociférant... ; les âmes bonnes vont de la lune dans le ciel. Les espaces lunaires qui regardent le ciel sont appelés Champs Elysées ; ceux qui regardent de notre côté se nomment Terre de Proserpine » ⁽²⁾. Dans la révélation de Thespésius, nous voyons l'âme de celui-ci tournoyant autour de la lune et repoussée ensuite en sens contraire par l'impétuosité de l'astre « comme en un tourbillon » ⁽³⁾. La révélation de Timaque nous présente aussi la lune comme le réceptacle des âmes purifiées, les âmes criminelles en étant chassées pour toujours ⁽⁴⁾. La première sibylle avait prophétisé qu'après sa mort son âme irait habiter dans l'atmosphère de la lune et que, là, elle rendrait encore des oracles : « Je passerai dans la lune, a-t-elle dit dans ses vers ; je prendrai ce qu'on appelle son visage pour me montrer à tous les regards. Je deviendrai le souffle qui se mêle à l'air et je serai portée partout avec la voix et les rumeurs » ⁽⁵⁾.

Les anciens Egyptiens avaient sur les trois mondes et le purgatoire lunaire les mêmes idées que les Grecs

⁽¹⁾ PLUT. *Visage dans la lune*. 27 et 28). — ⁽²⁾ *Ib.* 29. —

⁽³⁾ PLUT. *Ceux que Dieu punit tardivement*. 22. — ⁽⁴⁾ PLUT. *Démon de Socrate*. 22. — ⁽⁵⁾ PLUT. *La Pythie ne rend plus les oracles en vers*. 9.

et les Hindous. « La croyance vulgaire chez les Egyptiens, dit Champollion, voulait que, dans l'intervalle d'une transmigration à une autre, les âmes errassent pendant un certain temps, dégagées des liens corporels, dans l'espace du ciel qui est compris entre la terre et la lune, zone à laquelle le dieu Lune présidait spécialement. Parmi les rituels funéraires découverts dans les cercueils d'Egypte, il en est plusieurs qui représentent les trois mondes inférieurs. La scène qui se trouve figurée entre la première et la seconde partie de ces manuscrits est divisée en trois bandes horizontales : la bande supérieure représente la haute région du ciel occupée par l'image du soleil répandant ses rayons sur les régions d'en bas ; la troisième bande est la région inférieure, la terre, et offre l'image du défunt assis et recevant, pour l'ordinaire, les hommages de sa famille ; la bande intermédiaire est la partie du ciel située entre la lune et la terre, — la demeure des âmes (ψυχῶν οἶκός τετριον) ; on y a peint le dieu *Pooḥ* (la lune) sous une forme humaine, élevant ses bras comme pour soutenir le disque lunaire placé sur sa tête. Cette divinité est toujours accompagnée du cynocéphale dont la posture indique le lever de la lune, et souvent aussi d'oiseaux à tête et à bras humains (les âmes) dans une attitude de respect et d'adoration... (1). Le génie

(1) CHAMP: *Panth. égypt.* Champollion met en note : Voyez le grand M. SS. hiéroglyphique gravé dans la *Description de l'Egypte*. (Ant., vol. II, pl. 72.) Cet ouvrage se trouve en effet aux Estampes, mais il manque les planches 60 à 75.

qui préside à la lune était considéré par les anciens Egyptiens comme le directeur perpétuel et le roi des âmes qui, ayant quitté des corps matériels, erraient ballotées par les vents dans le vague des airs jusqu'à ce qu'elles fussent appelées à animer de nouveaux corps pour subir de nouvelles épreuves, expier leurs fautes passées et sortir de la zone de l'air terrestre et agité pour passer dans la troisième zone de l'Univers où régnait un air pur et léger » (1). Thot, le dieu de la Science, avait établi sa demeure dans la lune. La symbolique voulait indiquer par là que l'étude des Trimourti et des influences lunaires sur la région centrale de notre ciel était avant tout nécessaire à connaître pour arriver à la compréhension des premières lois de l'occultisme religieux. Plutarque nous dit que les Egyptiens célébraient une fête qu'ils appelaient l'entrée d'Osiris dans la lune (2) ; effectivement, dans le Livre des Morts, le défunt (qui est devenu lui-même un Osiris) dit ces paroles : « O brillant dans la lune, rayonnant dans la lune, je sors de tes multitudes, circulant, me levant, me recommençant parmi les purs esprits » (3). « Je munis Thot, dit-il encore, dans la retraite de la lune » (4).

Ces idées sur la lune et la Trimourti, qui ne sont pas toutes scientifiques évidemment, mais dont la plupart claires et faciles à saisir, étaient toutefois enseignées sim-

(1) CHAMP. *Panth. égypt. Le Dieu Thot.* — (2) PLUT. *Isis et Osiris.* 43. — (3) *Livre des Morts.* 65. — (4) *Ib.* 80.

plement par les prêtres à leurs adeptes dans le mystère des temples, furent cultivées aussi parmi les mondains et le peuple, par toutes sortes de charlatans, et ils enregistrèrent alors sur cet astre les racontars les plus stupides, en si grand nombre même qu'un livre entier ne suffirait pas à énumérer leurs sottises. Par exemple, les initiés avaient dit de la lune, appelée *Ilithye* ⁽¹⁾, qu'elle était « secourable » et favorable à l'accouchement de la pensée, peut-être parce qu'elle avait permis la division en trois zones du ciel solaire, ou bien encore parce que le calme de la nuit est propice au travail de l'esprit, mais les médecins la firent présider aux accouchements des femmes ⁽²⁾. « La lune, dit Plutarque, facilite les accouchements quand elle est dans son plein » ⁽³⁾. Les médecins enseignèrent aussi que le sang de l'homme augmentait et diminuait avec la lumière de la lune ⁽⁴⁾, et que cette lumière possédait une vertu naturelle émoliente et laxative ⁽⁵⁾.

Nos anciens attribuaient encore à la lune un pouvoir considérable sur la végétation. « Si les bois sont coupés au temps de la pleine lune, dit Plutarque, ils pourrissent bientôt par l'humidité ; les blés aussi emmagasinés en ce temps-là sont avariés de la même façon » ⁽⁶⁾. « Ne touchez

⁽¹⁾ Dans l'*Illiade*, les Ilithyes ont un sens ésotérique spécial. Elles sont filles de Junon. — ⁽²⁾ PLUT. *Visage dans la lune*. 30. — ⁽³⁾ PLUT. *Propos de table*. 3, 10, 3. — ⁽⁴⁾ PLINIE *Hist. Nat.* 2, 103. — ⁽⁵⁾ PLUT. *Propos de table*. 3, 10, 3. — ⁽⁶⁾ *Ib.*

à vos arbres, dit Pline, que dans l'interlune ou dans les premiers quartiers, mais même à ce moment-là, ne déracinez pas, ne coupez pas sur pied. Les sept jours de la pleine lune sont l'époque la plus favorable pour déraciner » (1). Mais l'influence que les anciens prêtaient à Séléné s'exerçait le plus bizarrement du monde sur nous-mêmes et à tout instant de la vie. Ainsi Tibère ne se faisait couper les cheveux qu'aux syzygies, et Varron, pour éviter l'alopecie, recommandait de ne les couper que dans les pleines lunes (2).

La plupart des superstitions concernant la lune sont venues aux Gaulois par le canal des latins. Il est vrai que les Druides avaient pour Séléné, eux aussi, une vénération particulière, et qu'ils cueillaient le gui toujours le sixième jour de la lune, mais c'était surtout parce que leurs mois et leurs années commençaient ce jour-là » (3).

(1) PLINE. *Hist. Nat.* 16, 75. — (2) *Ib.* — (3) *Ib.* 16, 95.

CHAPITRE III

L'INDE

I. Le Rig-Véda. — II. Les deux Trimourtis védiques.
— III. La Trinité. — IV. L'Arani ; les Açwins.

I. — On lit ceci dans le Rig-Véda : « *Les anciens*, ô Indra — ceux qui nous ont précédés — ont agi comme nous aujourd'hui et sont devenus tes amis. Ainsi ont fait les hommes du *moyen-âge*, ainsi font les *modernes*. Je viens après eux, daigne penser à moi » (1).

On conçoit aisément que dans un tel recueil, si vieux lui-même, d'hymnes appartenant à plusieurs humanités, les déformations mythologiques ont dû être tout à fait considérables. Et cela explique immédiatement le désordre qui règne dans les Védas. Certains dieux ont probablement changé de fonctions au cours des siècles ; d'autres ont été laissés dans l'oubli peut-être fort longtemps, puis sont reparus transformés dans une nouvelle liturgie. Ainsi Indra est invoqué parfois en qualité de Dieu Suprême,

(1) R. Vd. 6, 4, 5.

ou bien seulement comme chef des dieux trimourtiques et gouverneur des trois mondes, ou encore comme seconde personne de la Trimourti (l'Indra aux coursiers verts) ; Agni représente tantôt le feu sacré des autels, tantôt un chef religieux, tantôt encore le Verbe incarné, et l'on trouve parfois deux ou trois sens différents d'Agni dans un même chant. De plus, les auteurs des hymnes ne se sont aucunement préoccupés de présenter aux fidèles les dieux suivant un ordre conforme à celui de la hiérarchie céleste. Ainsi dans une énumération, Viçhnou est invoqué un des derniers ⁽¹⁾ ; dans une autre énumération, il est cité le dernier ⁽²⁾. Par ailleurs, Indra lui-même est cité après Mitra et Varuna. Exemple : « Que Mitra et Varuna, le Ciel et la Terre, Indra, Aryaman nous honorent » ⁽³⁾. Cela n'est point pour faciliter la tâche de ceux qui désirent étudier la science occulte des hymnes védiques.

A cause de ce désordre, chercher dans le Rig-Véda les interprétations les plus scientifiques d'un symbole, les assembler, et dans une synthèse essayer d'en reconstituer l'ésotérisme n'est pas toujours possible, parce que, dans un même chant, on trouvera souvent, pour ce symbole, une interprétation qui détruit toutes les autres. On voit bien pourtant, dès la première lecture du Rig-Véda, qu'au milieu de cette confusion se dérobe aux regards

⁽¹⁾ Par exemple l'hymne 16 de la lecture 3, section 5. —

⁽²⁾ *R. Vd.* 4, 5, 4. — ⁽³⁾ *Ib.* 4, 5, 5.

une science religieuse complète — vestiges, dirait-on, d'une civilisation antérieure à l'humanité védique — mais il n'est pas sûr qu'elle ait été comprise entièrement de ceux mêmes qui les premiers réunirent ces vieux chants en un même recueil.

Quant aux bouddhistes, ils furent toujours des métaphysiciens remarquables et des mystiques adorables qui enseignaient à leurs disciples une philosophie presque chrétienne ; mais bien qu'ils aient été de tout temps plus intelligents que les Grecs et les Latins de notre antiquité et plus dignes qu'eux certainement dans leurs mœurs, ils n'arrivèrent, cependant, jamais à reconstituer dans l'Inde, du moins en son ensemble, la science religieuse de leurs premiers parents.

Pourtant, tels qu'ils nous ont été conservés, les Védas sont encore des livres très intéressants pour l'étude de l'ésotérisme religieux ancien, et dont la lecture est d'un grand secours pour la connaissance des parties les plus importantes de la symbolique.

II. — Il existe dans les Védas les vestiges de deux Trimourtis. La première a rapport aux éléments épars dans les espaces éthérés du grand firmament, et la seconde désigne notre globe et son atmosphère immédiate. La première de ces Trimourtis a certainement existé d'abord très complète, mais, cependant, dans les hymnes védiques elle paraît à peine, car on ne trouve jamais réunies en une même formule les trois divinités qui la composent.

La seconde Trimourti, au contraire, est très nettement indiquée dans les Védas.

1^{re} Trimourti. — La première Trimourti védique se formule ainsi : 1^o *Indra* porteur de la foudre ; 2^o *Indra-Hariaçwa* ; 3^o *Rudra*.

Deux *Indra*, en effet, sont à considérer dans le Rig-Véda. Celui qui est dit « *Indra à la foudre d'or* » ⁽¹⁾ ou « *tout brillant d'or* » ⁽²⁾ est la première personne de cette Trimourti. C'est un dieu bon, grand et puissant, qui assemble les éléments dans l'éther et perce de ses foudres *Vriira*, le nuage orageux d'où sort l'éclair resplendissant. Il est alors appelé « *le dieu aux trois têtes* » ⁽³⁾, celui qui gouverne les trois mondes. Parfois aussi, il est considéré comme le Dieu Suprême : « Seul, dit le Rig-Véda, tu as fait tout ce qui existe » ⁽⁴⁾. Mais, généralement, *Indra* n'est que le plus puissant des génies commis par le Créateur pour gouverner notre ciel. C'est bien ainsi, d'ailleurs, que les bouddhistes ont compris ce personnage mythologique, et même il ne fut souvent pour eux que le Souverain de nos trois mondes. « La souveraineté des trois mondes, dit le Bhâgavata-Pûrâna, avait enflé *Indra d'orgueil* » ⁽⁵⁾.

Le second terme de cette expression trimourtique est représenté par *Indra-Hariaçwa*. Ce dieu réside dans la zone verte ou centrale du monde céleste, et là, il agite

⁽¹⁾ *R. Vd.* 4, 1, 11. — ⁽²⁾ *Ib.* 1, 1, 7. — ⁽³⁾ *Ib.* 8, 1, 9. —

⁽⁴⁾ *Ib.* 4, 1, 6. — ⁽⁵⁾ *Bg. Pur.* 6, 7.

perpétuellement les éléments pour former l'eau primordiale à laquelle il préside. La couleur symbolique de ce second Indra est le vert, et, dans tout le Rig-Véda, il est toujours appelé « Indra aux coursiers verts » (*Hari-Açwa.*) Un exemple entre cent : « O Indra, toi qui es porté par deux chevaux verts, accours avec empressement à ces paroles » ⁽¹⁾. Un hymne du Rig-Véda, d'ailleurs, est entièrement consacré à la couleur verte et à la deuxième personne de la Trimourti. On y lit qu' « entre le ciel et la terre circule toujours Indra-Hariaçwa pour les entretenir » ⁽²⁾.

La troisième personne de la première Trimourti védique est Rudra, le chef des Vents. Tout le monde s'accorde à peu près pour dire qu'il est un dieu destructeur. C'est une divinité terrible, dit Langlois, dans une note de sa traduction ; il dit aussi que Rudra tient dans les Védas la même place que Çiva dans le bouddhisme. Emile Burnouf a la même opinion sur cette divinité ; il ajoute que le mot Rudra signifie « le pleureur » ⁽³⁾. Il est vrai qu'il y a dans ce mot une idée de plaintes et de lamentations. Rudra ne nous est pourtant pas montré toujours, dans le Rig-Véda, comme un dieu méchant.

⁽¹⁾ *R. Vd.* 1, 1, 3. — ⁽²⁾ *Ib.* 3, 3, 5. Toujours cet Indra est dit « aux chevaux verts ». Quelques variantes ; exemple : « Viens, ô Indra, avec tes chevaux qui nous procurent le bonheur et dont les poils sont nuancés comme la plume du paon. » (*R. Vd.* 3, 3, 6.) — ⁽³⁾ Emile BURNOUF. *Essai sur le Véda.* Paris, 8°, 1863. (Chap. 2, p. 23.)

Ainsi, dans un hymne, il est appelé « le sage, le bien-faisant, le fort, l'ami de notre cœur... Rudra qui envoie la pluie pour guérir nos maux.... il brille tel que l'or » ⁽¹⁾. Vritra, au contraire (le nuage orageux), est nettement présenté aux fidèles, dans le Rig-Véda, comme un dieu d'épouvante et de destruction. En tout cas, dans cette première Trimourti, Indra à la foudre d'or symbolise le feu du ciel ; Indra Hariaçwa, les eaux célestes, et Rudra, l'élément de l'air, car c'est un dieu qui préside à tous les vents. Dans le Bhâgâvata-Pûrâna, Rudra apparaît sous la figure d'un homme de couleur noire, venant du nord, devant le sage Nâbhâga, descendant de Manu ⁽²⁾.

2^e Trimourti. — La deuxième Trimourti védique a rapport à la Terre et à son atmosphère : c'est celle de *Mitra*, *Varuna*, *Aryaman*. Ces trois personnages mythologiques sont, en effet, invoqués le plus souvent ensemble dans le Rig-Véda. Mitra réside dans les airs et symbolise notre atmosphère. On l'invoque toujours comme un génie bienfaisant. Il est à remarquer, d'ailleurs, que le mot *Mitra* veut dire « ami » et « allié », et qu'il sert aussi de calice aux idées d'affection et de sympathie ⁽³⁾. « J'invoque Mitra, dit le Rig-Véda, qui a la force de la pureté... » ⁽⁴⁾. Quant à Varuna, les bouddhistes en ont fait le génie des eaux présidant à la région de l'ouest. En effet,

⁽¹⁾ R. Vd. 3, 1, 11. — ⁽²⁾ Bg. Pur. 9, 4. — ⁽³⁾ BURNOUF. *D^{re} sans.-franç.*, au mot *Mitra*. Mitra est appelé « l'ami », dans un passage du Bg. Pur. (6, 6.) — ⁽⁴⁾ R. Vd. 1, 1, 2.

comme Neptune, Varuna entoure la terre de ses bras ⁽¹⁾ ; comme les divinités marines de la Grèce aussi, il a pour monture un monstre amphibie — le *makara* — qui a les jambes antérieures d'une antilope et le corps et la queue d'un poisson ⁽²⁾ ; mais il est appelé aussi *Varuna jambudwīpa* (mot à mot « Varuna de l'île des jambus »). L'expression « terre des jambus » sert généralement, dans les poèmes sanscrits, à désigner le continent indien, car le jambu est un arbre qui croît partout dans les Indes ⁽³⁾. Varuna, pour les bouddhistes, n'était donc pas seulement le dieu des eaux marines, mais encore le génie qui préside à la terre couverte de verdure, aux fleuves et aux sources, et il devint naturellement pour eux la divinité verte ou, si l'on veut, le second terme de cette formule trimourtique ⁽⁴⁾. Quant à Aryaman, on le donne partout comme

⁽¹⁾ *Bg. Pur.* 6, 6. — ⁽²⁾ Le *makara* désigne aussi le capricorne et l'un des trésors de Kuvéra, le dieu des richesses. Le mot *makaraçwa* veut dire « Varuna, qui a pour monture le makara. » (*BURNOUF. D^{re} sans.-franç.*) — ⁽³⁾ Le *jambosa*, genre de myrtacée ; section du genre *Eugenia*, à fruits et à fleurs généralement grands, à inflorescence centrifuge. Les jamroses, qui sont les fruits de ces plantes, sont des baies comestibles parfumées. (*BAILLON. D^{re} de Bot.*) — ⁽⁴⁾ Très souvent dans le *Rig-Véda*, Varuna nous est montré comme une divinité malfaisante, à tel point que je l'ai pris d'abord pour la troisième personne de cette Trimourti : « J'invoque Varuna, dit le R. Vd., qui est le fléau de l'ennemi... » (*R. Vd.* 1, 1, 2) et encore : « Qu'Agni nous protège contre la maligne influence de Varuna. » (*R. Vd.* 1, 2, 7.) Le mot Varuna signifie, d'après Langlois, « celui qui couvre ».

le chef des mânes, et c'est ainsi qu'il est présenté aux fidèles dans le Bhâgâvata-Pûrâna (¹).

III. — Le premier désir de Dieu, après qu'il vient de créer un monde avec ses trois zones, est d'y faire pénétrer son Esprit pour le féconder et lui apporter le germe spirituel nécessaire à sa conservation : « Quand l'œuf du monde est créé par l'Etre Suprême, dit le Bhâgâvata-Pûrâna, Nârâyana, le dieu primitif, y entre avec une portion de son essence et prend le nom de Purucha. » (²). C'est pourquoi, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent, le mot Vichnou signifie « Celui qui pénètre ou qui s'incarne » : « Ainsi puisse Bhâgâvat — qui est Hari — l'Etre omniscient et *pénétrant partout*, nous protéger à l'aide de toutes ses formes en tous lieux et toujours » (³).

L'entrée de l'Esprit dans les trois mondes est symbolisée par les trois pas ou les trois stations de Vichnou, car on dit que le dieu laisse dans chaque monde l'empreinte de ses pas ; lorsqu'il arrive enfin sur notre terre, il s'incarne dans les prophètes : « O toi (Vichnou) qui a trois yeux, dont les mondes sont les corps et la demeure, qui a fait trois pas pour les franchir, tu ravis les trois mondes par l'expression de tes sentiments » (⁴). Aussi, toujours dans les livres sacrés de l'Inde, on rappelle aux fidèles ces

(¹) *Bg. Pur.* 6, 6. Voir aussi : MONIER-WILLIAM. *A sansc. english Dr.*, au mot Aryaman. — (²) *Ib.* 11, 4. — (³) *Ib.* 6, 8. — (⁴) *Ib.* 6, 9.

trois repos merveilleux du Saint-Esprit : « Deux des stations de Vichnou, dit le Rig-Véda, touchent au domaine des mortels ; la troisième est inaccessible à tous, même à l'oiseau qui vole » ⁽¹⁾. Le Rig-Véda nous dit encore de Vichnou « que ses trois vastes pas embrassent tous les mondes, qu'il a créé les splendeurs terrestres et formé l'étendue céleste... il s'est élancé et trois fois il a foulé un sol empreint de la poussière de son pied » ⁽²⁾. On remarquera que le Rig-Véda présente ici même Vichnou sous les traits du Créateur de l'Univers, mais, par ailleurs encore, il nous le montrera comme le plus grand des dieux : « Divin Vichnou, dit-il, toi qui es plus puissant que le puissant Indra... » ⁽³⁾.

Vichnou entrant dans la zone centrale des Trimourtis, symbolisée par la couleur verte, reçut tout d'abord, dans les plus vieux livres hindous, l'épithète de *Hari* qui veut dire « le vert », mais cette épithète devint par la suite un véritable nom, et la plupart du temps, dans le bouddhisme, on n'appelle pas l'Esprit-Saint « Vichnou », mais simplement « Hari », c'est-à-dire « le dieu vert ». Exemple : « Toutes les fois qu'en ce monde dépérit la justice et s'accroît le mal, autant de fois le Seigneur — qui est le bienheureux Hari — naît sur la terre avec un corps mortel » ⁽⁴⁾.

La Trinité est symbolisée dans les Védas par le feu

(1) *R. Vd.* 2, 2, 49. — (2) *Ib.* 2, 2, 48. — (3) *Ib.* 2, 2, 20.
— (4) *Bg. Pur.* 9, 24.

répandu dans la nature. On distinguait trois espèces de feu qu'on appelait « les trois têtes d'Agni ». Le commentaire hindou du Rig-Véda explique cette idée en disant qu'Agni brille dans les trois mondes. En effet, Agni se montre dans le feu solaire comme *Aditya* ; dans le foyer, c'est-à-dire sur la terre, comme *Triagni*, et dans le nuage orageux, comme *Vedyouta*. Ces trois feux étaient représentés par trois foyers : le premier, appelé *Ahavaniya*, était le feu du sacrifice ; le second, appelé *Gārhapatya*, était le feu domestique, et le troisième était dit *Dakchina* ou feu du sud. Avec du feu pris au foyer du sacrifice on allumait les deux autres foyers et l'on avait ainsi donné naissance à deux nouveaux feux qui étaient nés d'une même flamme et qui ne formaient, cependant, entre eux qu'une même substance de feu : « C'est avec Agni, dit le Rig-Véda, que s'enflamme Agni jeune et sage, gardien du foyer domestique, ministre des holaucates. Sa bouche est le vase qui reçoit nos offrandes » ⁽¹⁾. Il est à présu-mer que ces trois foyers servaient aux brahmanes, dans leurs écoles, à la démonstration de la Trinité. D'ailleurs, cette symbolique, vieille comme le monde, a servi, de tous temps, aux chrétiens pour l'explication de ce mystère, et Bossuet lui-même, suivant saint Justin, formule ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit : « C'est dans la nature du feu, si vive et si agissante, la prompte naissance de la flamme d'un flambeau soudainement allumé à

⁽¹⁾ R. Vd. 1, 1, 12.

un autre ; car on voit dans les deux flambeaux une flamme égale, et l'un allumé sans diminution de l'autre » (1).

Agni ne désigne pas seulement dans les Védas le feu, symbole de la Trinité ; ce nom rappelle encore aux fidèles le souvenir d'un souverain pontife qui, dans des temps très reculés par rapport à ceux du Rig-Véda, aurait été reconnu par tous les Ariens comme un saint prophète et le fils même de Dieu : « J'honore dans le sacrifice, dit un hymne, Agni, prêtre sage et savant, héraut habile dans la louange » (2). Et encore : « Je chante Agni, le dieu prêtre et pontife, le magnifique héraut du sacrifice » (3). Mais ce passage surtout est significatif : « On t'as vu, jadis, ô Agni, sous la forme d'un prêtre, enfant de Manû, et sage au milieu des sages, offrir des sacrifices aux dieux » (4). Agni, le saint dont il est question ici, est monté au ciel après sa mort, et il y est devenu un dieu égal en puissance aux autres dieux : « O Agni, tu as été (sur la terre) l'heureux riche Angiras ; dieu à présent, tu es (au ciel) l'heureux ami des autres dieux » (5).

IV. — L'Arani était la machine qui servait aux prêtres védiques à produire le feu. « On faisait tourner rapidement par un mouvement de va-et-vient un bâton de figuier dans un trou pratiqué au centre d'une pièce de bois (*Arani*)

(1) BOSSUET dans Pluquet. *Dre des Hérésies*. (*Encycl.* Migne, tome 11, p. 397.) — (2) *R. Vd.* 1, 3, 13. — (3) *Ib.* 1, 1, 1. — (4) *Ib.* 5, 1, 13. — (5) *Ib.* 2, 1, 12. Angiras est le nom d'un sage, père d'une famille sacerdotale.

d'acacia : « On passe, dit le Rig-Véda, une lanière autour du bâton comme une rêne au cou d'un cheval ». Dans leur ensemble, ces deux instruments constituent les Aranis, et leur duel est une opération sacrée : « Voici le *Pramantha*, disent encore les hymnes védiques ; le générateur est prêt. Apporte la maîtresse de la race. Produisons Agni par la friction » (1).

L'Arani, dont il est question ici, est déjà une machine relativement récente, mais sur l'Arani primitif, nous ne possédons aucun document qui nous permette de dire avec assurance comment il était construit. Il est évident que la toute première manière de faire jaillir du bois des étincelles, fut de frotter l'une contre l'autre deux petites poutres de bois très sec, — l'une de ces poutres étant posée et fixée à même le sol, et l'autre, mobile, étant poussée à main d'homme sur la première avec vivacité jusqu'à ce que les étincelles parussent. Telle fut la machine grossière dont se servirent certainement les premiers hommes pour obtenir du feu, et il semble bien que plusieurs passages du Rig-Véda se rapportent seulement à cet Arani primitif (2). De toutes manières, quelle que

(1) J. COSTANTIN. *Biol. et relig. chez les primitifs. Rev. Encycl.* An. 1899, p. 905. — (2) Dans un hymne du R. V., l'Arani, au moment du frottement, est comparé à la vache qui accouche : « Lorsque la vache abandonnée à sa propre garde et composée de deux parties, dont l'une fixe, l'autre mobile, enfante par suite d'agitations précipitées ; lorsqu'un fils antique naît... etc... » R. Vd. 7, 7, 13.

soit la forme de l'Arani, le feu y est toujours produit par le frottement d'un morceau de bois sec contre un autre.

Les Aṇwins ont servi à symboliser, tout d'abord, le souffle vital qui donnait naissance à l'étincelle dans les deux poutres de l'Arani : « Trois fois par jour, dit le Rig-Véda, ô Aṇwins, dieux véridiques, de la région lointaine qui vous possède, accourez sur votre char vers ces trois autels dressés par nous. Soyez comme le *souffle vital* qui anime les corps..... O Aṇwins, au-dessus des trois mondes, vous poursuivez votre carrière, et les jours comme les nuits, vous gardez la voute céleste » (1). Les deux poutres de l'Arani représentèrent donc premièrement les deux mères du feu : la poutre immobile symbolisant la terre, et la poutre mobile le ciel et l'air ; puis, dans la suite, elles servirent simplement à emblématiser les deux Aṇwins (2).

Je dois dire que cette symbolique des Aṇwins n'apparaît pas toujours clairement dans le Rig-Véda, et que l'image de ces deux divinités y est parfois assez vaguement dessinée ; les anciens Hindous ne semblent pas, d'ailleurs, avoir toujours bien compris ce qu'elles signifiaient. Langlois, dans une note de sa traduction, nous dit que le commentateur du Rig-Véda les a quelque part

(1) R. Vd. 3, 1, 2. — (2) Le mot sanscrit *Aṇwin* sert de calice à l'idée de *cheval* ; mais le verbe *aṇwasimi* (racine *ṇwas*) veut dire respirer. Dans un hymne du Rig-Véda, les Aṇwins sont dits « aussi prompts que la pensée. » (8, 5, 1.)

confondues avec le Ciel et la Terre, et même, d'après l'autorité de Yâsca, avec le Soleil et la Lune. Cependant, à présent, presque tout le monde convient avec Burnouf que les Açwins répondent à Castor et à Pollux.

Les *Dioscures* primitifs, en effet, ont dû symboliser seulement tout d'abord les étincelles qui, du haut des cieux, venaient se poser sur les deux poutrelles de la machine à feu, après qu'elles avaient été échauffées par le frottement. « Les premiers Dioscures, dit Creuzer, étaient certainement les dieux du feu contenu dans les espaces éthérés du ciel. Aussi, disait-on qu'ils apparaissaient après l'orage, à la pointe des mâts des vaisseaux, sous la forme de ces petites flammes d'heureux augure que les marins aujourd'hui encore appellent le feu Saint-Elme ou Sainte-Hélène » (1). D'ailleurs, les plus anciennes représentations de *Castor* et de *Pollux* chez les Spartiates étaient deux poutres de bois sans sculptures d'aucune sorte : « Les Lacédémoniens, dit Plutarque, appellent *docanes* (c'est-à-dire poutres royales) les images emblématiques des Dioscures. Ce ne sont autre chose que deux pièces de bois parallèles jointes par deux traverses » (2). C'était là bien certainement le premier emblème de l'Arani, et il faut ici porter attention d'autant plus à ce symbole que les traditions des Spartiates leur

(1) Diod. 4, 43 et Jean le Lydien. *De Mens.* dans CREUZER, 3^e vol. Relig. de la Grèce, p. 307. — (2) PLUT. *De l'amitié fraternelle*, 1.

sont très spéciales en Grèce et se rapportent toutes aux temps les plus anciens du delphisme primitif. Dans l'ordre social, ces deux petites poutres servaient à hiéroglyphier les deux rois qui exerçaient le pouvoir à Lacédémone : l'une emblématisait le pouvoir spirituel, l'autre, le temporel. Dans l'ésotérisme juif, elles recevaient : l'une le nom de « bois de Joseph », comme emblème du pouvoir spirituel, et l'autre, celui de « bois de Juda », comme symbole du temporel (Ezéch., 37 ; 16 et 17).

Le rapprochement des deux poutres de bois de l'Arani primitif symbolisait parmi les Hindous comme parmi les Juifs l'union chez le souverain du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, car dans le Rig Véda, le prince Sûtapaç (qui rapproche les deux mères d'Agni) nous est montré comme un roi-pontife participant de la nature même de Dieu, et c'est d'ailleurs à son sujet que le principe de la Trinité a été formulé distinctement dans l'un des passages les plus anciens du livre : « Nos libations, dit un hymne, augmentent la puissante vigueur de Vichnou ; Sûtapaç rapproche les deux mères qui doivent heureusement produire Agni. Et alors le dieu (Vichnou) obtient trois noms : l'un inférieur, celui de *Fils* ; l'autre supérieur, celui de *Père*, et le troisième qu'il possède dans la région lumineuse du ciel (c'est le *Saint-Esprit*) » (1).

Le commentaire hindou du Rig-Véda donne au feu du

(1) R. Vd. 2, 2, 19. Le mot Sûtapaç semble composé de *Sûta*, qui veut dire charpentier, et de *paç*, qui signifie lier.

foyer une triple couleur — blanche, rouge et noire ⁽¹⁾. En effet, quand le feu de bois brille d'un vif éclat, sa flamme est blanche ou jaunâtre et pétille vivement ; quand il est prêt de s'éteindre, ses tisons sont rougeâtres, et quand il meurt tout à fait, ils noircissent et s'éteignent. Cette triple couleur du feu a sûrement donné naissance, en des temps très anciens, à la symbolique des trois âges (plus tard des quatre races), car les Hindous tenaient pour certain que les mondes et les humanités naissent et meurent ainsi que le feu dans le foyer d'Agni, et ce hiéroglyphisme a été quelquefois employé par eux, dans notre antiquité, pour emblématiser la manutention continue, par les dieux, de la matière cosmique : « De toi, Seigneur, dit le Bhâgâvata-Pûrâna, procèdent la naissance, la conservation et la destruction des mondes... Par un effet de ta puissance, tu prends la couleur blanche, *qui t'es propre*, pour conserver les trois mondes ; la rouge, qui est celle de la passion, pour les créer, et la noire, qui est celle des ténèbres, quand tu détruis les créatures » ⁽²⁾.

(¹) Le Rig-Vêda dit ceci : « Honorons Agni au dos noir, aux rayons d'or... Uni à ses épouses (*djvâlâ*; ce sont les flammes), source d'abondance, il dresse son aigrette aux trois couleurs. » (2, 4, 11.) Le Commentaire du R. Vd. comprend que ce sont les flammes qui ont trois couleurs et non pas le foyer. Cependant il n'existe pas de flamme noire. Ceci provient certainement d'une déviation de la Symbolique primitive des couleurs d'Agni.
— (²) *Bg. Pur.* 10, 1^{re} part., 3.

CHAPITRE IV

L'ÉGYPTE

I. Les Monuments ; le Livre des Morts. — II. La Vache Hathor, le Sycomore, Set et Horus. — III. La Trinité.

I. — La symbolique égyptienne, plus que toutes les autres, est malaisée à reconstituer en son ensemble parce qu'on n'a sous les yeux, pour exécuter ce travail, que des images sculptées et peintes — encore à des époques extrêmement éloignées les unes des autres — et sur lesquelles l'artiste a représenté des divinités dont, la plupart du temps, les couleurs et les attributs ne sont même pas toujours particuliers à chacune d'elles. « Ainsi, le vautour, le disque et les cornes de vache sont des insignes exprimant une qualité générale, une attribution commune à plusieurs déesses à la fois. On s'exposerait à de graves erreurs, dit Champollion, en considérant ces attributs comme trop exclusivement propres à certaines divinités » (1). Le scarabée, par exemple, est évidemment le signe hiéroglyphique de l'homme-kosmos ; c'est là son symbolisme le plus certain, mais il a bien d'autres signi-

(1) CHAMPOLLION. *Panth. égypt.*

fications. Les anciens enseignaient qu'il était consacré au soleil, et particulièrement au dieu Ptah. Mais Horapollon dit, cependant, qu'il exprimait encore une foule d'idées différentes, et l'on sait bien, d'ailleurs, qu'il fait partie de toutes les images ⁽¹⁾. Les textes hiéroglyphiques ne nous donnent pas toujours non plus des certitudes sur les fonctions des dieux principaux, à cause du nombre et de la diversité de leurs appellations. Ptah et Osiris, en effet, ont des noms en grande quantité. La déesse Hathor, aussi, est identifiée non seulement avec les grandes divinités Isis, Neith, Sekhet et Bast, mais encore avec d'autres très secondaires, telles que Saosis, Sothis et Néhémaut. Pour ce qui est du dieu Ra, il est invoqué dans les litanies tracées sur les tombes royales de Biban-El-Molouk, sous soixante-quinze noms différents, d'où l'on peut voir par là dans quelle confusion tomba parfois la religion des anciens Egyptiens ⁽²⁾.

Il est bien vrai qu'il a existé en Egypte, dès les temps les plus reculés, une grammaire très compliquée des couleurs symboliques, mais une grande latitude était laissée certainement aux artistes dans le choix des teintes à employer pour le coloriage des personnages mythologiques et de leurs attributs. Par exemple, les symboles si nombreux du dieu Phré sont peints de toutes les couleurs ⁽³⁾. Les disques ailés encore ne sont jamais coloriés

⁽¹⁾ CHAMPOL. *Panth. égypt.* — ⁽²⁾ Paul PIERRET. *Panth. égypt.* Introd. p. 7. — ⁽³⁾ CHAMPOL. *Panth. égypt.*

dans les mêmes tons. « Le globe, dit Champollion, est ordinairement peint en rouge et quelquefois en jaune, mais les ailes sont peintes de couleurs variées, dont la combinaison n'est point constamment la même » (1). Le disque du soleil, au contraire, est peint presque toujours en rouge dans les inscriptions coloriées, ou bien il est figuré par un simple cercle dont l'intérieur est blanc, mais le disque de la lune n'a pas toujours la même teinte ; il est souvent peint en jaune ou en noir, ou bien encore il est rayé ou strié (2). Sur les grands monuments, les objets de bois sont peints en jaune et ceux de bronze en vert, mais pour les monuments d'un petit volume on ne suivait aucune règle constante, et ces objets étaient alors peints en vert, en bleu ou en rouge indifféremment (3). Sur les édifices importants, la carnation des hommes est généralement rouge et celle des femmes jaune, mais il y a pourtant là encore des exceptions (4). Il existe aussi des règlements sur les couleurs dans le *Livre des Morts* que les peintres n'appliquaient probablement jamais. Ainsi le texte du chapitre 148 expose que Ra sera accompagné de dieux peints en vert. « Sur quelques manuscrits, dit Paul Pierret, ces dieux sont, en effet, représentés. Ce sont Ra, Toun, Osiris, Isis et Nephtis ; le texte dit qu'ils seront peints en vert, mais je n'ai pas rencontré d'exemples de ce tableau colorié » (5). Bien entendu, certaines règles

(1) CHAMPOL. *Panth égypt.* — (2) *Ib.* — (3) CHAMPOL. *Grammaire égypt.* — (4) *Ib.* — (5) PAUL PIERRET. *Livre des Morts.* Chap. 148.

étaient observées d'une manière constante. Par exemple, la carnation des Amon est presque toujours bleue ou verte ; celle de la déesse Bouto presque toujours verte aussi ⁽¹⁾. Une chose à remarquer encore : les chairs de la déesse Saté ou Sati sont toujours peintes en rouge, contre l'habitude des Egyptiens qui attribuaient ordinairement cette couleur aux divinités mâles. Enfin, le dieu Lune porte souvent une robe blanche, et, suivant Eusèbe, il avait quelquefois le corps peint de cette couleur. D'ailleurs, l'ibis blanc lui était consacré ainsi qu'à Thot ⁽²⁾.

La religion égyptienne est celle où les erreurs touchant la symbolique des couleurs se sont produites les plus nombreuses de tous temps. Ainsi les égyptologues nous disent encore aujourd'hui que la double couronne blanche et rouge emblématisait la souveraineté sur le nord et sur le sud ; ce qui, pourtant, ne peut pas être, car dans la religion, la nécessité de mettre perpétuellement sous les yeux des fidèles l'emblème de ces deux points cardinaux, n'était pas, on l'avouera, de tout premier ordre.

Si l'étude des couleurs symboliques ne nous offre que peu de secours pour reconstituer en son ensemble l'ancienne religion de l'Egypte, le *Livre des Morts*, non plus, ne nous est pas pour cela d'une sûre utilité, car encore maintenant les savants sont bien loin de comprendre ses textes d'un bout à l'autre. C'est à ce point que Paul Pierret — un de nos égyptologues pourtant les plus renom-

(1) CHAMPOL. *Panth. égypt.* — (2) *Ib.*

més — déclare, par exemple, le chapitre 28 à peu près intraduisible ; il n'en a même pas traduit la fin ; il n'a pas traduit aussi entièrement le chapitre 153. Il dit d'ailleurs lui-même dans sa préface « que tous les manuscrits des *Livres des Morts* — anciens, modernes, luxueux, grossiers, beaux ou laids d'écriture — sont incorrects, et que les scribes ne comprenaient pas, la plupart du temps, ce qu'ils copiaient » (1).

« Il est impossible, dit Paul Pierret, dans son *Panthéon égyptien*, de donner une vue d'ensemble de la mythologie égyptienne, sans se heurter à des divergences résultant de la diversité des cultes locaux et de l'immense période de temps sur laquelle on opère pour interroger les monuments. » Il est bien vrai qu'à présent nous ne pouvons guère avoir une vue d'ensemble de la primitive religion de l'Égypte ; cependant, elle a existé sûrement, et il n'est pas impossible qu'un jour, par l'étude des religions comparées entre elles, nous n'arrivions pas à la reconstituer. C'est pourquoi je trouve que l'allemand Brugsch a dit une chose très sensée lorsqu'il enseigna que « tous les Égyptiens de l'antiquité avaient eu autrefois une seule et même religion, née à une époque très ancienne, et qui s'était étendue sur le pays entier sans modification de dogmes et de principes, avec de simples changements de noms, selon les localités ». Cette religion, dit-il, reconnaissait un seul Dieu, un Être Suprême d'où

(1) Paul PIERRET. *Le Livre des Morts*. 1882. (Préface).

tous les autres dieux émanaient. « Ce grand Dieu — l'Etre Suprême et l'Eternel à qui l'Univers doit l'existence et la vie — est appelé, dès les époques les plus anciennes de l'histoire d'Egypte, l'Etre ou l'Etant, le Caché, l'Auteur primitif, l'Artiste, l'Assembleur (*Sébak*) et le Maître Maçon » (¹).

II. — De la première Trimourti céleste des Egyptiens, je ne connais encore qu'un dieu — qui, d'ailleurs, la symbolise tout entière ; c'est l'*Amon-Ra* à forme humaine appelé *Seigneur des trois régions du Monde*, qui commande à notre Univers dans les sphères les plus élevées du Firmament. Son nom signifie « l'Occulte » ou le « Caché ». Parfois aussi, comme Indra chez les Védiques, il est appelé dans les textes hiéroglyphiques « le Seigneur Suprême ». Sa carnation est bleue (¹). Peut-être l'*Amon à quatre têtes de bélier* a-t-il eu anciennement la même

(¹) *Fragm. de BRUGSCH. Relig. und. Mythol. der alten Aegypter...* etc... (Leipzig. Hinrichs, 1884-88), dans Gaston Maspéro, *Etudes de Mythol. et d'Archéol. égypt.* (Paris 1893-98). Dans le grand papyrus Harris (Pl. 44), traduit par Brugsch, voici comment est désigné l'Etre Suprême : « Salut, toi le grand. toi le vieux, Tatounou, père des dieux ; toi le grand Dieu, qui fut grand dès le commencement, modeleur des hommes, fabricant des dieux... etc... » — (²) Le chapitre 165 du *Livre des Morts*, qui est tout une invocation à Amon, se termine par ces mots : « A dire sur l'image du dieu Amon, levant le bras, ayant la double plume sur la tête, les jambes écartées et un corps de scarabée. Il sera peint en bleu, à l'eau gommée. »

signification symbolique en Egypte qu'Indra-Hariaçwa chez les Hindous, car il a le corps entièrement vert. Au dire de Champollion, les quatre têtes de bélier de ce dieu représenteraient les quatre éléments ⁽¹⁾. Mais toute la métaphysique des anciens Egyptiens était plutôt contenue dans la formule « *La Vache Hathor, Le Sycomore, Set et Horus* ».

Le symbole de la vache est à présent connu de tout le monde ; il représente les eaux du ciel, source de tous les biens et de toutes les richesses, et parfois, dans certaines religions, les eaux primordiales, non encore agglomérées en nuages ⁽²⁾. Comme cette symbolique s'est beaucoup transformée au cours des âges, il ne faut pas s'attendre à trouver dans les emblèmes de bovidés, surtout en Egypte où tant de divinités sont chargées des mêmes attributs, une représentation constante des eaux du ciel, mais pour ce qui est de la déesse Hathor, elle emblématise pourtant toujours cela, et nous la voyons sur plusieurs images abreuver de ses eaux les âmes dans le purgatoire lunaire. Quand la vache Hathor apparaît associée au symbole du sycomore, elle est d'ordinaire figurée debout dans le feuillage de l'arbre, d'où sort parfois sa main seule, parfois sa tête et son buste ⁽³⁾. Elle représente alors non

⁽¹⁾ CHAMPOL. *Panth. égypt.* ⁽²⁾ Adolphe PICTET. *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*. (Paris, Fischbacher, 80, 1877). Le passage concernant la symbolique de la vache se trouve au 2^e vol., p. 87. -- ⁽³⁾ Gaston MASPÉRO. *Etudes de Mith. et d'Arch. égypt.* (8^e, Paris. 1898), p. 224.

seulement les eaux célestes primordiales, mais encore le nuage qui, se résolvant en pluie, vient féconder les campagnes, et le sycomore symbolise de ce fait la terre couverte de verdure ; il est, par conséquent, le signe central ou vert de cette formule dont le démon Set est le troisième terme. La déesse Hathor était dite « Maison mondaine d'Horus » ⁽¹⁾, et elle a toujours eu pour nom hiéroglyphique une maison dans laquelle est enfermé un épervier, emblème d'Horus et d'Osiris ⁽²⁾. Cet épervier représente ici l'Esprit de Dieu (*Nārāyana*) venant se poser sur les eaux célestes et sur l'homme nouvellement créé, car Horus figure en Egypte la première humanité ayant parue sur le globe. Aussi, voit-on sur un bas-relief de Philae la déesse Hathor lui donner le sein et présider à son éducation. Horus est souvent dit *Horus-Tma*. *Tma* égale *Sma* dans le sens de « faire la vérité » ⁽³⁾ ; cette expression signifie qu'Horus organise ici bas l'ordre social et le règne de Dieu ⁽⁴⁾. C'est pourquoi nous voyons sur un grand nombre d'images Horus-Tma repousser de sa lance les animaux malfaisants, compagnons de Set, qui pour les Egyptiens symbolisaient les ennemis de la création ; il foule aux pieds des crocodiles ou bien il étouffe

⁽¹⁾ PLUTARQUE. *Isis et Osiris*. — ⁽²⁾ CHAMPOL. *Panth. égypt.* —

⁽³⁾ Paul PIERRET. *Panth. égypt.* — ⁽⁴⁾ *Ib.* « Lorsque les Pharaons sont représentés triomphant de leurs ennemis et massacrant des vaincus, ils sont qualifiés d'*Horus-Tma*, et il est dit d'eux en cette circonstance qu'ils organisent l'ordre. » (Note de Pierret).

des serpents contre sa poitrine. « Horus, disent les textes, repousse les compagnons de Set, qui, voyant le diadème placé sur son front, tombent sur leur face. . . . Il fait les choses. » (C'est-à-dire : il crée la première civilisation) ⁽¹⁾.

Le sycomore était dans l'antiquité l'objet d'un véritable culte de la part des Egyptiens, et l'on sait que le désert menphyte nourrit encore à présent un nombre considérable de sycomores miraculeux ⁽²⁾. D'ailleurs, la ville de Memphis, où existait jadis un grand sanctuaire du dieu Ptah, était appelée « la demeure du sycomore », probablement, dit M. Maspéro, parce qu'il y en avait un beau, mais aussi à cause des idées philosophiques et religieuses dont cet arbre était le symbole. Et longtemps après la mort des divinités de l'Egypte, le sycomore servit encore à représenter les mêmes idées et hiéroglyphia, pour les premiers chrétiens égyptiens, « le Saint-Esprit sur les Eaux ». Car nous savons que, dans les nouvelles Eglises des bords du Nil, les prêtres coptes avaient pour officier, en guise d'aide-mémoire, une planchette de bois de sycomore qu'on dressait sur un des côtés de l'autel. Elle portait sur ses deux faces le texte sacré en langue copte. La messe terminée, elle était ramassée avec soin dans un fourreau de soie orné du mot *Mens* (Esprit) brodé parmi différents dessins.

⁽¹⁾ Paul PIERRET. *Panth. égypt.* — ⁽²⁾ Gaston MASPÉRO. *Etudes d'Arch. et de Mith. égypt.*, 2^e vol. p. 225.

III. — Sur un bas-relief de Thèbes, on voit *le roi Moeris*, cinquième souverain de la XVII^e dynastie, faire une offrande à quatre dieux : d'abord à l'*Amon-Ra* à tête humaine, puis à *Neith*, puis à *Khons*, le dieu Lune, et enfin à la déesse *Hathor* assise près de lui (1). Quelque méfiance qu'on doive éprouver à reconstituer une symbolique d'après seulement des images, il est impossible de ne pas voir là tout de même l'expression d'idées se rapportant à la Trinité.

En effet, l'Amon-Ra à tête humaine qu'on remarque sur ce bas-relief est qualifié de « Seigneur des trois zones du monde » ; il peut donc être assimilé assez bien à l'Indra à trois têtes, chef de la première Trimourti védique, ou à l'Etre Suprême, et l'on conçoit que l'offrande du roi Moeris lui soit due tout d'abord. Quant au dieu Lune, il a pour fonction, dans la religion universelle, d'électrifier les eaux primordiales dans le ciel et de leur communiquer ainsi les qualités nécessaires à la réception du Saint-Esprit ; c'est pourquoi il est là représenté à côté de la déesse Neith, la Minerve des Egyptiens, assis près de la déesse Hathor, emblème des eaux célestes, sources aériennes de bonheur et de joie. Amon-Ra me paraît donc ici symboliser Dieu le père ; Neith, accompagnée d'Hathor, l'Esprit Saint sur les eaux, et le roi Moeris, non pas tout à fait peut être le fils de Dieu, mais tout au moins

(1) CHAMPOL. *Panth. égypt.*

le Chef spirituel et temporel de la Religion — l'Oint du Seigneur (¹).

La triade *Isis*, *Osiris* et *Horus* a rapport : *Isis*, aux eaux célestes — car elle est, le plus souvent, une doublure d'*Hathor* ; — *Osiris*, à l'Esprit Saint, et *Horus*, à la première humanité qui a peuplé le globe. Mais je parle spécialement de ceci dans le chapitre X de cet ouvrage ; il est donc inutile que j'expose à présent en détails les termes de cette formule mythologique.

(¹) Dans les premières dynasties, les Pharaons étaient tous considérés comme des *Horus*. (Paul PIERRET. *Panth. égypt.*, p. 27).

CHAPITRE V

L'ASSYRIE

I. L'Assyrie. — II. La déesse assyrienne de Lucien. — III. La Perse.

I. — Dieu, chez les Assyriens, s'appelait *Ilu*. « Il était l'Etre Suprême, dit François Lenormand, le Créateur de toutes choses, dont l'esprit de l'homme ne peut concevoir la puissance. Les Grecs l'assimilaient à Cronos et Babylone lui dut son nom, Bab-Ilu ; mais dans l'Assyrie il recevait l'appellation nationale d'Assur » (1).

La grande Trimourti assyrienne était formulée *Bel-Nisruk-Anu*. Bel, d'après François Lenormand, était le démiurge organisateur du monde. Les textes l'appellent « le fils d'Ilu, le Seigneur du Monde, le Seigneur de toutes les contrées, le Roi des Esprits ». C'est le plus grand dieu, après Ilu, des Assyriens. Il est le génie qui brasse les éléments dans l'éther pour des œuvres de bonté

(1) François LENORMAND. *Essai de comment. des fragm. cosmog. de Bérosee, d'ap. les textes cunéif. et les monuments de l'art asiat.* (Paris, 8°, 1871), p. 64.

et de joie. « Les monuments de l'art représentent Bel assis sur un trône avec une figure entièrement humaine, en costume de roi, la tiare munie de cornes de taureau, symbole de puissance » ⁽¹⁾. La demeure de Nisruk, qui correspond à Nârâyana, est l'eau primordiale dans le grand firmament. Il y préside ainsi qu'à la génération, mais nos anciens l'avaient assimilé à leurs divinités marines. Les textes d'ailleurs appellent Nisruk « le Sauveur et le Seigneur du Monde visible, le Maître des Eaux, le Seigneur des Rivières, le Souverain de la Mer, le Gouverneur de l'Abîme » ⁽²⁾. Anu préside au vide et à l'obscurité des espaces interstellaires. Il est la nuit et aussi le destin. Dans les textes, on l'appelle « l'Antique, le Seigneur du Monde inférieur, le Maître des Trésors cachés. » « Son nom même signifie le Mystère. Il préside aux lois éternelles du monde ; il est la loi, ce qu'indique l'anagramme de son nom » ⁽³⁾.

Dacki était la femme de Nisruk et je suppose qu'elle symbolisait les eaux célestes agglomérées dans notre ciel solaire. On possède sur elle un document important, malheureusement incomplet ; c'est la tablette 162 de la collection photographique, « dont le texte, dit François Lenormand, est le plus précieux que nous ayons sur les cérémonies du culte assyrien » ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ François LENORMAND. *Essai de com. des frag. cosmog. de Bérose*, etc, p. 60 à 69. — ⁽²⁾ *Ib.*, p. 68. — ⁽³⁾ *Ib.*, p. 66. —

⁽⁴⁾ *Ib.*, p. 457.

Voici quelle était la cérémonie décrite sur cette tablette. Les prêtres, portant processionnellement la statue de Davki, lui faisaient gravir les sept étages d'une tour — les sept échelons de l'échelle mythriaque. A chacun des paliers de l'escalier, ils la déshabillaient d'une partie de ses vêtements. Sur la plate-forme la plus élevée de la tour, ils lui enlevaient son dernier voile — « le voile de pudeur de son ventre » — et il est probable qu'ils la purifiaient alors par des encensements. Il y a là, en effet, une lacune dans le texte. Mais il est certain en tout cas que Davki était à cet instant admise mystiquement dans la couche de Nisruk (Nārāyana) qui était censé la posséder dans ses bras. Ensuite les prêtres redescendaient les escaliers de la tour et, à chaque étage, avec des prières et des chants, ils remettaient à l'idole le vêtement qu'ils y avait laissé précédemment, de sorte que la déesse Davki avait repris ses ornements et ses habits quand la procession sortait de la tour ⁽¹⁾. Cette tour était appelée *Mat-Nu-Nakir*. « le lieu qui ne change pas, le lieu immuable » ; chacun de ses étages servait de demeure à un dieu. L'idole était représentée aux fidèles comme malade lorsqu'on la portait au haut de la tour ; elle était dite au contraire guérie et bien portante après qu'habillée à nouveau, on l'avait fait descendre au rez-de-chaussée de l'édifice. Davki — je crois — représentait dans cette cérémonie les eaux de

⁽¹⁾ François LENORMAND. *Essai de com. des frag. cosmog. de Bérose*, etc., p. 458 et suivantes.

notre ciel attirées magnétiquement dans le sein de Vichnou, afin d'y recevoir une nouvelle provende spirituelle (1) : « Viens à son apparition (à l'apparition de Davki), ô Nisruk, disaient les prêtres. Viens, brillant, à la porte du lieu immuable... que la grande déesse te voie et se réjouisse devant ta face... car le conduit des eaux est ta résidence » (2).

Les prières à Nisruk, sur la tablette 162, finissent par ces mots ; puis quelques paroles à l'adresse de Namchaz et d'Istar nous renseignent sur une Trimourti terrestre qui est formulée *Namchaz, Istar* et *Anunnaki*. Le mot *Namchaz* signifie « celui qui purifie » ; donc *Namchaz* est un dieu bienfaisant qui doit régner dans notre atmosphère immédiate. *Istar* est généralement assimilée à Vénus par les assyriologues : c'est la déesse des Eaux sur notre terre. Quant à *Anunnaki*, il préside aux forces souterraines du globe : « Va, *Namchaz*, disent les dernières lignes de la tablette, purifie le palais éternel... (pour la rentrée de *Davki* dans notre ciel). Fais sortir *Anunnaki*, assieds-le sur son trône d'or (c'est-à-dire — je crois — commande au dieu qui, sous terre fait germer les plantes, de nous donner de riches moissons) ; ô *Istar* (déesse des Eaux terrestres), prends à *Davki* et reçois d'elle les eaux de vie » (3).

(1) On ne peut faire là que des suppositions, puisqu'on ne sait pas exactement ce qui se passait au haut de la tour. — (2) François LENORMAND. *Essai de com. des fragm. cosmog. de Bérose*, p. 499 et 500. — (3) *Ib.*, p. 505.

II. — Lucien raconte qu'il existait dans le sanctuaire d'Hiérapolis trois statues : la première représentait *Jupiter* (ici l'Etre Suprême) ; la seconde, une déesse du nom de *Séméion*, et la troisième, une autre déesse à laquelle les Grecs — mais non pas les Assyriens — avaient donné le nom de Junon.

La déesse Séméion portait sur la tête une colombe d'or. Deux fois par an les prêtres l'amenaient en grande pompe jusqu'à la mer, puis la ramenaient ensuite dans le temple d'Hiérapolis. On ne peut douter, d'après cela, que Séméion n'ait autrefois représenté en Syrie le Saint-Esprit, et que la procession qui conduisait cette statue sur le bord de la mer n'ait eu pour fin de rappeler aux fidèles la descente de l'Esprit saint sur les eaux. Toutes ces statues, d'ailleurs, auxquelles dans l'antiquité on faisait prendre des bains dans les rivières, la mer ou bien les sources consacrées aux dieux, avaient rapport plus ou moins à Nârâyana (').

Quant à la troisième statue que les Grecs par erreur assimilaient à Junon, Lucien fait à son sujet tout un imbroglio : « Dans l'ensemble, dit-il, c'est bien Junon, mais il y a chez elle des traits de Minerve, de Vénus, de la Lune,

(') Le chrétien Julius Firmicus Maternus dit de Séméion : Les Assyriens ont donné à l'air une espèce de principauté sur les éléments et lui ont attribué une figure selon leur caprice, le consacrant sous le nom de *Vénus-Vierge* ». (J. Firm. MAT. *Trait. des erreurs des relig. prof.* chap. 3.)

de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques (!!) » ('). Cette déesse tenait le sceptre d'une main et de l'autre la quenouille ; elle était assise sur des lions et portait sur la tête une couronne de tours. A mon sens, cette prétendue Junon symbolisait tout uniment la ville sainte et le *sanc-tuaire d'Hiérapolis*, lieu de pèlerinage, habité surtout par des prêtres, et où l'on célébrait, deux fois par an, de grands mystères en l'honneur des dieux. Ses principaux attributs, surtout la couronne de tours qui est l'emblème des villes, ne laisse aucun doute à cet égard et cette idole était adorée justement en Syrie par ce qu'elle représentait pour ses habitants la ville sainte par excellence, et mystiquement la vraie fille de Dieu (*).

III. — Chez les anciens Parsis, trois mondes sont principalement à considérer :

1^o *Le Béhescht*, où résident les âmes des saints et les bons génies ; 2^o Le domaine de Nârâyana, où coule l'eau *Ardouissour* qui prend sa source sous le trône même d'Ormuzd et qui se dirige ensuite sur le mont Hossidoum, d'où proviennent toutes les eaux intellectuelles et

(') LUCIEN. *Sur la déesse assyrienne*. — (*) Voici ce que dit Plutarque au sujet de cette statue : « La déesse d'Hiérapolis est Vénus selon les uns et Junon selon d'autres ; mais quelques-uns assurent qu'elle est la Nature même qui a tiré de la substance humide les principes et les semences de tous les êtres, et a fait connaître aux hommes la source de tous les biens. » (PLUT. *Crassus*, 22.)

matérielles qui sont sous le ciel et sous la terre (le Vendidad Sadé nous apprend, d'ailleurs, que ces eaux donnent l'intelligence à ceux qui en boivent ⁽¹⁾); 3° Enfin, le domaine de *Schariber* qui préside aux métaux. Ce génie est appelé le roi de l'Eclat ⁽²⁾).

Nous voyons aussi par le Vendidad Sadé que le symbole du feu a dû généralement servir chez les anciens Parsis à l'explication du principe de la Trinité. Dans un passage, en effet, le prêtre invoque trois foyers d'Ormuzd : 1° Le feu agissant dès le commencement, principe d'union entre Ormuzd et l'*Etre absorbé dans l'excellence* — c'est-à-dire l'Etre suprême; 2° Le feu céleste d'Ormuzd qui sous la forme du vent est appelé *Vadjeschté* — le vent ou l'air servant ici de véhicule à l'Esprit saint; 3° Enfin, le feu d'Ormuzd appelé *Orouazeschté* « qui est dans l'homme » ⁽³⁾. Cette symbolique est évidemment à peu près la même que celle des Védas.

⁽¹⁾ ANQUETIL-DUPERRON. *Trad. du Zend-Avesta*. 3 vol. 4°. Paris, 1771. (2° vol. Vendidad-Sadé, 37° Ha) — ⁽²⁾ *Ib.* (Vendidad-Sadé, du 37° Ha. au 41°; Vispéred, 19° Cardé au 26° (2° vol., p. 180 à 217.) Il y a là aussi une invocation aux quatre éléments — l'air, le feu, l'eau et la terre ou le métal.) — ⁽³⁾ *Ib.* Vendidad-Sadé. Haftenghat., 2° Cardé, 36° Ha p. 180.

CHAPITRE VI

LES SCANDINAVES ET LES CELTES

I. Les Scandinaves. — II. Les Celtes. — III. Les Etrusques.

I. — Les Eddas nous montrent d'abord les éléments primordiaux du kosmos divisés en deux parties dans le grand firmament. Au nord est situé l'espace nébuleux ou *Niflheim* ; au sud celui du feu ou *Muspelheim*. Un abîme béant sépare ces deux zones — *Ginungagap* — et c'est là même qu'après l'avoir tué, Odin Alfader trainera le corps du géant *Ymer*, dont la chair et le sang lui serviront de matériaux pour la construction du monde (').

(¹) Frédéric BERGMAN. *La Fascination de Gulfi* (*gylfa ginning.*) *Traité de Mythologie scandinave composé par Snorri, fils de Sturla* (8^e, Paris et Strasbourg. 1861), p. 80 et 81. — Au sujet de la zone de Muspelheim, voici ce que dit la *Fascination de Gulfi* : « Surtur, le noirci y réside à l'extrémité. . . . Ainsi est-il dit dans la vision de la louve. . . . Surtur s'élance du sud avec le feu des glaives. » Muspelheim indique donc bien le sud, il ne peut y avoir d'erreur là-dessus. Cependant, parfois il me semble que certains auteurs placent le nord en Muspelheim.

La vieille Edda appelle Ymer « *Aurgelmer*, père de *Thrudgelmer* et grand-père de *Berggelmer* ». Les premières syllabes de ces mots expriment le durcissement graduel de la matière, d'abord *aur*, argile molle, puis *thrud*, argile comprimée, et enfin *Berg*, roc ⁽¹⁾. Odin Alfader, c'est-à-dire « l'Etre Suprême », pétrissant la matière dans Ginungagap, est triple en une même substance divine et reçoit, de ce fait, trois noms. On l'appelle *Odin* (l'agitant), *Vile* (le désiré) et *Ve* (le sacré) ⁽²⁾. « *Vile* et *Ve*, dit Anderson, se fusionnent dans Odin, l'Esprit du monde qui embrasse et envahit tout, qui est l'Essence du monde, le Dieu tout-puissant » ⁽³⁾. Après que la création est accomplie avec le corps d'Ymer, *Vile* et *Ve* ne sont plus mentionnés nulle part dans cette mythologie.

La Trimourti dans les Eddas est expliquée par le symbole du frêne *Ygdrasil*, sur lequel on a fait bien des erreurs dès l'ancien temps, parce qu'on a pris à son sujet le mot « racine » dans son sens le plus commun, servant à désigner toujours la partie inférieure des plantes qui les fixe dans la terre, alors que ce mot chez les Scandinaves est pris ici dans le sens particulier de source de vie.

Voici ce que dit sur les trois racines du frêne *Ygdrasil*

⁽¹⁾ ANDERSON. *Mythol. scandinave*. (Paris, 8°, 1866.) Chap. 3, p. 41. — ⁽²⁾ Fréd. BERGMAN. *Fasc. de. Gulf.* — ⁽³⁾ ANDERSON. *Myth. scand.*, p. 42.

l'Edda de Snorre Sturleson : « Ygdrasil est soutenu par trois racines, l'une s'étend vers les Ases (les dieux), la deuxième vers les Hrimthursars, jusqu'à l'endroit où était autrefois l'abîme de Ginnung, la troisième atteint Niflheim (ici l'Enfer, le Séjour brumeux), où le serpent Nidhoegg la ronge par le bout près du puits Hvergelmer. Mais, en dessous de la racine qui touche aux Hrimthursars se trouve le puits de Mimer ; la raison et la sagesse y sont cachées » (1). D'après ce passage, nous voyons qu'une des sources de vie du frêne Ygdrasil se trouve dans le firmament, car si l'arbre subsiste par ses racines, il respire également par ses feuilles. Les plus hautes branches d'Ygdrasil symbolisent donc le Ciel situé immédiatement au-dessous du trône d'Odin. L'eau céleste qui lui donne la vie est appelée *la fontaine Urd*. Les dieux siègent tous les jours sur ses bords et s'y rendent par le pont de l'arc-en-ciel appelé Bifrost « la voie tremblotante » (2). La deuxième racine de vie du frêne Ygdrasil (le terme central de cette expression trimourtique) se trouve sur notre sol, chez les Hrimthursars (la terre, ou le givre qui sèche, de « thurse », sec, aride, opposé à mou), c'est-à-dire au pied même de l'arbre (3). C'est là qu'est situé *le puits de Mimer* qui cache dans ses eaux la

(1) R. DU PUGET (M^{lle}). *Les Eddas ; Trad. de l'ancien idiome scandinave*. (Paris, 8°, 2^e Edit., 1885.) *Edda de Snorre Sturleson. Le Voyage de Gylfe*, p. 30. — (2) *Bif-Rôts*, voie tremblotante. (Fréd. BERGMAN, *Fascin. de Gul.* (Note de la p. 67.) — (3) Fréd. BERGMAN, *Fascin. de Gulf.*, p. 167.

sagesse et la raison. Enfin, la troisième racine qui donne la vie au grand frêne, croît au séjour brumeux de Hel, c'est-à-dire sous la terre et dans les enfers ⁽¹⁾, où la *fontaine Hoergelmer* (le bassin bruyant) l'arrose de ses eaux bruissantes, pendant que le serpent Nidhoegg (Frappe de colère) la ronge perpétuellement par le bout ⁽²⁾.

Le frêne Ygdrasil est un arbre qui demeure éternellement vert. Son nom signifie « qui porte la pensée ». On sait qu'Odin passa neuf nuits sous son ombre avant qu'il n'eut découvert les runes ⁽³⁾. La fontaine située au pied du frêne — où Mimer boit tous les jours dans sa corne d'or — symbolisait pour les anciens savants nordiques la synthèse de toutes les sciences, et pour les mystiques scandinaves la conjonction des esprits de l'air et des génies souterrains sur une eau enchantée par le reflet des choses, qu'un jour de bonheur, peut-être avec le vent, viendrait rider l'esprit de Dieu. C'est pourquoi l'on disait que la fontaine de Mimer récelait en ses eaux la sagesse et la science, et qu'Odin lui-même était venu demander à Mimer la permission d'y boire, faveur qu'il obtint, comme on sait, après qu'il eut donné à celui-ci un de ses yeux en gage.

Le principe de la Trinité se trouve esquissé en plu-

⁽¹⁾ Fréd. BERGMAN. *Fascin. de Gulf.*, p. 102 et 103. « Le Père universel jeta Hel (la mort), dans le séjour brumeux. » — ⁽²⁾ *Ib.*, *Fascin. de Gulf.*, p. 93. — ⁽³⁾ *Odin Ygr* « le profond penseur » et *drasill* « porteur, cheval ». (ANDERSON. *Myht. scand.*, p. 53.)

sieurs endroits dans les anciens récits scandinaves. Ainsi, de même que nous avons vu plus haut l'Etre Suprême, avec le concours de Vile et de Ve, procéder à la création de l'Univers, de même aussi nous verrons le demiurge Odin (l'agitant) — un en trois personnes (*Odin*, *Hoener* et *Loder*) — s'occuper à créer notre globe et tous ses habitants. Hoener est là l'étincelle spirituelle venue de Dieu, Loder le feu qui en procède et Odin le mouvement, c'est-à-dire la vie créée dans la chaleur ⁽¹⁾.

Un passage des Eddas semble aussi à plusieurs personnes se rapporter assez au symbole de la Trinité — encore qu'il y soit, à mon sens, bien vaguement indiqué. « Dans le Gylfaginning de la nouvelle Edda, dit Anderson, Ganglère aperçoit trois trônes élevés l'un au-dessus de l'autre, et un homme assis sur chacun d'eux. Comme il demandait quel pouvait être le nom de ces seigneurs, son guide répondit : « Celui qui est assis sur le trône le plus bas est un roi, et son nom est *Haar* (le grand ou le sublime) ; le second est *Jafnhaar* (également sublime) ; mais celui qui est assis sur le trône le plus élevé est appelée *Thride* (le troisième) » ⁽²⁾. Il est certain qu'on ne

⁽¹⁾ Les Scandinaves disaient qu'Odin, Hoener et Loder avaient créé le premier homme et la première femme appelés *Ask* et *Embla*. Mais le mot *Ask* veut dire frêne et le mot *Embla*, orme ; c'est pourquoi les anciens mythes racontent que l'homme avait été fait avec la nature de l'arbre. *Ask* et *Embla* symbolisent en bloc notre globe tel que nous le voyons à présent, avec tous ses habitants. — ⁽²⁾ ANDERSON. *Myth. scand.*, 1^{re} part., ch. 3.

peut tout à fait conclure de là qu'il s'agit d'un dieu triple en une même substance. Cependant, le personnage qu'on nous montre ici assis sur le trône le plus bas est un roi et non pas un dieu ; il est donc possible qu'il représente le Verbe incarné ; le second personnage pourrait alors symboliser l'Esprit de Dieu, et le troisième seigneur, assis sur le trône le plus élevé, l'Etre suprême, celui qui contient en soi-même les deux personnes précédentes.

Dans le Panthéon scandinave, la Trinité au troisième terme collectif est indiquée avec beaucoup de clarté par la formule *Odin, Thor et Balder*, Odin représentant là l'Etre Suprême, Thor la foudre considérée comme le véhicule de l'Esprit saint, et Balder l'homme kosmos, le peuple élu de Dieu. Balder, dans les traditions scandinaves, figure, en effet, la première humanité — car on sait que son vaisseau, le *Ringhorn*, emblématise la terre entière ⁽¹⁾ ; mais il représente naturellement aussi la religion scandinave primitive, qui fut détrônée plus tard par le druidisme — dionysisme des hommes du nord — symbolisé par le gui. Car le gui dans le druidisme servait à hiéroglyphier l'Osiris céleste ou le Saint-Esprit, et le chêne robuste et fort sur lequel il s'attache parfois, le Fils du Dieu tout-puissant. Le mythe de la mort de Balder nous expose en peu de mots la fin de la primitive religion des nordiques.

(1) Le *Ringhorn*, de *Ring*, rond. On disait que les sommets des montagnes lui tenaient lieu de mâts.

Des songes funèbres ayant appris à Balder que sa mort était proche, il alla demander aux dieux de conjurer ce triste sort. Ceux-ci, afin de le rendre invulnérable, firent inoffensifs par leur art magique toutes les armes et tous les êtres, toutes les plantes, les pierres et les métaux et tous les objets sans exception qui pouvaient se rencontrer sur la terre. Ils n'oublièrent que le gui, faible plante parasite, « mistelten joli et fluët », dit l'Edda de Saemund le Sage⁽¹⁾. Le démon Loke (le feu destructeur) connaissait cet oubli par une indiscretion de la déesse Frigg, et un jour que les dieux jouaient dans le palais d'Odin à prendre Balder pour cible de leurs épées, qui étant enchantées par eux ne lui faisaient même pas une égratignure, il arriva traînant par la main Hoder, le dieu aveugle (le Destin) : « Venez, Hoder, dit-il, et faites honneur à Balder comme les autres en lui jetant ceci ». Et, en même temps, Loke mettait dans les mains de l'aveugle une branche de gui. Hoder la prit et la lança, souriant, à la figure de Balder qui, à peine le gui l'eût-il touché, tomba foudroyé sur le sol. Aussitôt, les dieux restèrent sans voix, regardant tristes et stupéfaits ce beau corps blanc et lumineux gisant à terre, et un silence effrayant régna dès lors dans le Valhal.

L'ordre dans lequel les dieux sont cités dans l'Edda de Snorre-Sturleson est celui qu'il est nécessaire de suivre

(1) R. DU PUGET (M¹¹⁶). *Les Eddas*, loc. cit. Edda de Saemund le Sage. *Prédic. de Wola*, § 36.

pour étudier le Panthéon scandinave. *Odin*, *Thor* et *Balder* forment la Trinité et sont cités les premiers : ensuite vient une triade terrestre, *Njord*, *Frey* et *Freja* ; puis deux autres triades : *Tyr*, *Brage*, *Heimdall*, et *Hoëder*, *Vidar* et *Vale*, qui se rapportent toutes deux à notre monde et au firmament. En dernier lieu enfin sont cités *Uller*, le fils de *Sif* ; *Forsete*, le fils de *Balder*, dieux de second ordre, et *Loke*, qui est le feu destructeur et le démon du mal. Le charriot de *Thor*, le dieu du Tonnerre, est traîné par deux chèvres nommées *Craque-Dents* et *Grince-Dents*. Le mot *Thor*, d'ailleurs, signifie Tonnerre ; l'empire de ce dieu est appelé *Thrud-Vangar*, « champ d'énergie » ; son palais, *Bil-Skirmir*, « éclaireit-grains » ; son marteau, *miölmir*, « meunier ». Ses deux fils, *Magne* et *Mode*, symbolisent la force et le courage ⁽¹⁾.

« Dans les plus anciennes annales de la Scandinavie, on trouve clairement exprimé la croyance dans la destructibilité de toutes choses » ⁽²⁾. Les dieux meurent comme le monde quand *Odin Alfader* (l'Être Suprême) a marqué le terme de leur destinée. *Odin* et *Thor* eux-mêmes n'échappent pas à la loi suprême. Cette destruction finale du monde est appelée *Ragnarok*, c'est-à-dire le crépuscule des dieux ⁽³⁾. A ce moment, l'Univers périt donc, mais non pas l'âme des êtres ni les forces primordiales qui les

⁽¹⁾ Fréd. BERGMAN. *La Fascin de Gulf.* p. 97 et 98. — ⁽²⁾ ANDERSON. *Myth. scand.*, 3^e part., chap. 1, p. 267. — ⁽³⁾ *Ragna-Rockur*, le crépuscule des grandeurs.

meuvent, « car la vie ne peut périr ; elle est cachée dans la forêt de Hodmimer, que les flammes de Surt ne sont pas parvenues à détruire » (1), et d'ailleurs tout de suite après le crépuscule des dieux, nous voyons Hoener, le Saint-Esprit, réapparaître dans les cieux, prêt à se poser encore sur les eaux d'un nouveau monde.

II. — La Trinité en Irlande me paraît avoir été formulée à l'origine : *Dagdé, Brigit, Brénos*. Dagdé (l'Etre Suprême) (2), le roi des esprits célestes et bons (3), a pour fille la reine Brigit, qui représente chez les anciens Irlandais l'esprit même et la force de Dieu symbolisés par Minerve chez les Grecs. Pour emblématiser l'arrêt de l'Esprit saint sur les eaux de notre globe, on énonçait que Brigit avait épousé la Terre, formulée par *Bress, roi des Fomóre*, c'est-à-dire des génies souterrains qui sont devenus plus tard les démons des légendes (4). Brigit a pour fils

(1) ANDERSON. *Myth. scand.*, 3^e part., chap. 2, p. 288 et 289.

— (2) ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Cycle mythologique irlandais*. Chap. 16, p. 372. « Dagdé, le Dieu Suprême..... » — (3) Les *Tuatha dé Danann*. Ce sont des dieux bons et justes, dit Arbois de Jubainville. Ils viennent du ciel et sont vainqueurs des démons Fomóre. (*Cycle myth. irl.* p. 140 et suivantes.) —

(4) Brigit est appelée aussi Dana. Le mot Brigit, dit Arbois de Jubainville, suppose un primitif *Brigentis* irlandais. Le nom de Brigit semble être dérivé du verbe *Bargh* « grandir, fortifier, élever » dont le participe Brihaut veut dire « gros, grand, élevé ». La forme gauloise de ce nom paraît avoir été *Brigindo*. Edward O'Reilly (irish english D^r) donne pour le mot Brigit :

Brénos qui d'abord représenta Horus dans cette mythologie — la première humanité qui ait peuplé le globe — puis qui plus tard servit à désigner simplement le roi, chef du pouvoir spirituel et temporel, regardé par le peuple comme le fils même de Dieu ⁽¹⁾. *Brénos* est représenté dans les légendes celtiques comme un beau héros à chevelure blonde. Il est vêtu d'une tunique rouge jaunâtre et porte un manteau vert sur les épaules ; il est armé d'une lance et d'une épée à poignée d'ivoire ; son bouclier est rouge ⁽²⁾.

Chez les Gaulois, il se peut que le principe de la Trinité ait été formulé anciennement *Esus*, *Taranis*, *Teutates*. On a beaucoup écrit déjà sur ces trois dieux, mais, en somme, la source de cette documentation se réduit à quelques mots de la Pharsale où Lucain dit ceci :

« *Brighid*; the name of a woman; *Brigh*, virtue, essence, power, efficacy, strength. » Pour la racine Dan, le même dictionnaire donne les mots : Sort et Destinée. Arbois de Jubainville dit que le mot Brigit est aussi ancien pour le moins que celui de Dana. Il rappelle encore que les chrétiens du moyen-âge ont fait de Brigit leur sainte Brigitte. (*Cycle myth. irl.*, chap. 16, p. 371 à 374.) — ⁽¹⁾ *Brénos* porte trois noms — *Brénos* ou *Brian*, *Juchar* et *Uar* — qui ont pu se rapporter primitivement à la Trinité. Brian = la parole, le Verbe ; Brénos = le roi. Les Irlandais avaient fait de Brian, Juchar et Uar les dieux de la science et du génie littéraire et artistique, mais c'est le même personnage. (*Cycle mythol. irl.*, chap. 16, p. 371 à 374.) —
— ⁽²⁾ ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Cycle myth. irl.*, chap. 16, p. 371 et suiv.

« Vous (ô Gaulois) qui apaisez par des flots de sang humain Teutatès l'impitoyable, l'autel horrible d'Esus et Taranis plus cruel que Diane Taurique..... » ⁽¹⁾. Esus, le premier terme de cette Trinité, symbolise probablement ici le Créateur de l'Univers. Ce nom signifierait « le Maître » ⁽²⁾. Rhys, de même qu'Henri Martin, croyait qu'il était pour les Gaulois l'Etre Suprême. « Esus, dit A. Bertrand, n'est pas bien déterminé, mais s'il était le dieu *Un* contenant les autres en son essence éternelle et immuable, ce caractère vague et indécis du dieu — qui était à l'origine le dieu sans nom — ne devrait pas nous étonner » ⁽³⁾. Si l'on admet cette opinion, Taranis, le dieu du Tonnerre et de la Foudre ⁽⁴⁾, pourrait être alors considéré dans cette Trinité — tel que Thor chez les Scandinaves — comme le véhicule du Saint-Esprit, et Teutatès (*Teut-at-es*), dont le nom signifie le père du peuple, comme le roi, chef du pouvoir temporel et spirituel et le Fils même de Dieu ⁽⁵⁾.

Certaines triades celtiques paraissent avoir été à l'ori-

⁽¹⁾ LUCAIN. *La Pharsale*, 1, 440 à 445. — ⁽²⁾ J.-L. COURCELLE-SENEUIL. Les dieux gaulois d'après les monuments figurés. (Paris, 8°. 1910.) Append. 1, p. 370. — ⁽³⁾ A. BERTRAND. *L'autel de Saintes et les Triades gauloises* (Ext. de la Rev. d'archéol. 1880, juin à août. Paris, 8°), p. 42. — ⁽⁴⁾ J.-L. COURCELLE-SENEUIL. *Les dieux gaulois* ... etc... Ap. 1, p. 364. — ⁽⁵⁾ ROGET DE BELLOGUET faisait de Teutatès un dieu infernal. Ce Panthéon est si rudimentaire que toutes les hypothèses sont possibles.

gine des Trimourtiis ⁽¹⁾, mais il n'y a entre elles aucune corrélation d'idées. Pourtant la doctrine trimourtique a été connue autrefois des Irlandais, cela est bien sûr, car on en rencontre encore des traces en plusieurs textes. Par exemple, ce mythe qui raconte le vol par Balor de la vache verte de Mac-Kineely, se rapporte certainement à la Trimourti, et nous montre bien qu'il y eut dans l'île d'Erin, aux anciens temps, une science réelle de la religion, mais, en tout cas, il n'en est à peu près rien resté ⁽²⁾. Tout est très confus dans la mythologie celtique. M. d'Arbois de Jubainville, d'ailleurs, l'a reconnu lui-même ⁽³⁾. Ainsi le dieu Lug est parfois chez les Irlandais un héros divinisé (comme l'Héraclès des Grecs), mais il représente aussi souvent Mercure et même Apollon. Par moments encore, il tient dans la

⁽¹⁾ ARBOIS DE JUBAINVILLE définit ainsi la triade celtique : « Trois noms divins qui, à certains moments, semblent désigner autant d'êtres mythiques distincts et qui ne sont évidemment que trois noms ou trois adjectifs exprimant trois aspects différents de la même personnalité mythologique. » (Cycle myth. irl., chap. 16, p. 369.) — ⁽²⁾ La lecture de certaines légendes (celle du Taureau divin, par exemple) nous révèle pourtant qu'il a existé autrefois à l'usage des initiés du druidisme, dans l'île d'Erin, une symbolique des couleurs compliquée et qui paraît même savante. Voir : ARBOIS DE JUBAINVILLE. Trad. du *Tain Bo Cuanlge. Enlèvement du Taureau divin et des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occid.* (Paris, 8°. 1907.) — ⁽³⁾ ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Cycl. myth. irl.*, ch. 16, p. 368.

mythologie celtique un rang plus important que celui de Dagdé — le Dieu Suprême ⁽¹⁾. Pour Jules César, enfin, Lug était le premier des dieux gaulois, et il l'identifiait à Mercure.

Parmi les anciennes traditions, c'est dans celles d'Irlande qu'on rencontre le plus de mythes ayant des ressemblances avec ceux de la Grèce. Ce sont simplement des contes qu'en trouve là, identiques à ceux des Grecs quant au fond, mais avec des différences absolues dans les détails de la narration. M. d'Arbois de Jubainville en a cité de nombreux exemples en tous ses ouvrages ; il prétendait que ces mythes provenaient d'un vieux fond de légendes gréco-celtiques antérieures à la première civilisation des Hellènes. Mais ces hypothèses prêtent à beaucoup de contestations ⁽²⁾.

III. — Une Trimourti atmosphérique a existé probablement tout d'abord dans la religion des Etrusques, où Mars, dieu du Tonnerre, emblématisait le feu et la foudre, véhicules de l'Esprit saint, comme Thor en Scandinavie ou Taranis chez les Gaulois. Peut-être a-t-il été adoré aussi en Etrurie en qualité d'Etre Suprême ; cependant, il semble que les Etrusques ont plutôt invoqué l'Eternel sous le nom d'Enalius. Denys d'Halicarnasse, en tout cas, dit qu'Enalius était le nom du dieu le plus ancien de l'Italie. D'ailleurs, une grande confusion a toujours régné

⁽¹⁾ ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Cycle myth. irl.*, chap. 13, p. 294 —
⁽²⁾ *Ib.*, chap. 5, p. 122.

dans notre antiquité sur les dieux autochtones de ce pays. On en jugera d'après ces quelques lignes de Denys d'Halicarnasse : « Au temps où l'Italie était habitée par les aborigènes, dit-il, il y avait alors un dieu appelé Enalius. Les Romains et les Sabins lui donnent le nom de Quirinus ou Kirinus, sans pouvoir dire au juste s'il s'agit du dieu Mars ou de quelque autre auquel on rend les honneurs de Mars » (1).

Pour moi, je crois que la Trinité a pu être formulée ainsi chez les Etrusques : 1° Mars ou Enalius (*l'Etre Suprême*) ; 2° Mars, *le dieu de la foudre* (la foudre servant ici de véhicule à l'Esprit saint) ; 3° Un roi saint, souverain pontife et Fils de Dieu — l'Epée de l'Eternel.

Personne n'a jamais su au juste, chez les Romains, ce que représentait *Quirinus* et il n'existe de lui aucune figure (2). C'est pourquoi j'ai toujours cru que ce mot ne désignait pas primitivement un dieu, mais simplement, après sa mort, un fils de Dieu resplendissant au ciel dans la gloire du Père. Ainsi Janus, le roi légendaire, souverain pontife et fils de Dieu, qu'on appelait aussi Clusius ou « porte-clefs », fut dans les cieux le premier Quirinus (3). « Il était là le guide des âmes, le médiateur entre les mortels et les immortels, dit Creuzer, portant lui-même les prières des hommes jusqu'aux pieds mêmes des dieux. On expliquait en ce sens son double visage tourné tout

(1) DENYS D'HAL. *Ant. Rom.* 2, 48. — (2) DAREMBERG ET SAGLIO. *Loc. cit.* Au mot Quirinus. — (3) *Ib.*

ensemble vers le ciel et vers la terre » (1). Romulus fut aussi considéré, de son vivant, comme le Fils de Dieu (2); « on disait d'ailleurs qu'il avait été enlevé au ciel par Mars, au milieu d'un orage dans le bruit de la foudre et des éclairs » (3). Un jour, il avait annoncé au peuple qu'il deviendrait Quirinus (4) et, effectivement, « il apparut après sa mort, dit Plutarque, couvert d'armes de feu, à l'un de ses partisans, et il lui annonça qu'à l'avenir il serait pour tous les Romains un dieu tutélaire sous le nom de Quirinus » (5). C'est pourquoi Numa Pompilius lui fit bâtir un temple et ordonna que le nouveau dieu serait dorénavant appelé Quirinus et il décréta aussi qu'on lui offrirait des sacrifices tous les ans — d'autres disent tous les deux ans (6). Plutarque raconte simplement qu'on dédia un temple « à Romulus ou à Quirinus » sur une des montagnes de Rome, qui, de son nom, fut appelée le mont Quirinal (7). Le temple dont parle ici Plutarque ne fut probablement dédié en particulier ni à Romulus ni à Quirinus, mais bien plutôt à « Romulus-Quirinus », c'est-à-dire au fils de Mars resplendissant à présent dans l'Empyrée aux côtés de Dieu le Père. La gens Fabia, à l'époque des invasions gauloises, offrait encore, paraît-il,

(1) CREUZER. *Loc. cit. Relig. de l'Italie*. — (2) « ... Romulus, qui passait pour le fils de Mars, ... » (PLUT. *Quest. rom.*, 19 et 47.) — (3) DENYS D'HAL. 2, 14, 1. — (4) *Ib.* 2, 16, 5. — (5) PLUT. *Romulus*, 38. — (6) DENYS D'HAL. 2, 16, 5. — (7) PLUT. *Romulus*, 41.

des sacrifices à un dieu appelé Quirinus sur le mont Quirinal ⁽¹⁾.

La lance était l'attribut ordinaire de Quirinus, comme elle était aussi celui de Mars et de Janus qui tous deux, disent MM. Daremberg et Saglio, sont appelés Quirinus ⁽²⁾ ; car les Romains avaient donné également ce nom à Mars. Mais on sait qu'ils n'entendaient rien à leurs propres antiquités et que les Grecs souvent en ont parlé avec plus d'intelligence qu'eux-mêmes.

On a trouvé en Italie, dans quelques œuvres de l'art, une ancienne déesse *Ménerva* (Minerve) qui a toutes les apparences d'un symbole de l'Esprit, mais c'est une reproduction trait pour trait de l'Athena des Hellènes. Le culte de Ménerva, disent MM. Daremberg et Saglio, n'appartient pas au fond primitif de la religion romaine, car le nom de cette déesse manque dans les rituels les plus vieux. Cependant Varron rapporte qu'il y avait une triade « Jupiter, Junon, Minerve » installée sur le Quirinal — le Capitolum Vetus — avant la fondation du temple de Jupiter Capitolin ; mais pas plus en Sabine que dans le Latium, le culte de Minerve n'était très ancien ⁽³⁾.

⁽¹⁾ DAREMBERG ET SAGLIO. *Loc. cit.* Au mot Quirinus. —

⁽²⁾ *Ib.* — ⁽³⁾ *Ib.* Au mot Minerve. Voir aussi VARRON ET MOMSEN : *Manuel des Ant. rom.* Le culte chez les Romains.

CHAPITRE VII

LES CHINOIS ET LES AMÉRICAINS PRÉCOLOMBIENS

I. La Chine primitive. — II. Le Mexique. — III. Le Pérou.

I. — Le démiurge Fo-Hi — le Jupiter des anciens Chinois — fut enfanté dans les cieux par la vierge divine *Hoa-Su* ⁽¹⁾ (le primitif Nārāyana) au centre de l'arc-en-ciel, c'est-à-dire dans la zone verte de la première Trimourti ⁽²⁾, et lui-même réside dans la division centrale de notre monde où se mêlent perpétuellement les éléments parmi les eaux primordiales. Fo-Hi s'empare de tous ces atomes cosmiques afin de procéder à la fabrication de l'Univers planétaire, épisode que raconte ainsi le mythe

(1) LE PÈRE DE PRÉMARE dit que *Hoa-Su* signifie « la fleur attendue ». — (2) LE P. DE PRÉMARE dit simplement que *Hoa-Su* accoucha de Fo-Hi, « environnée de l'arc-en-ciel ». Elle le porta pendant douze ans dans son sein. C'est comme dieu du Ciel que Fo-Hi reçut à sa naissance le nom de *Soui*, c'est-à-dire *l'année*, parce que la planète Jupiter achève son cours en douze ans comme notre année en douze mois.

du dragon volant sortant du fleuve céleste : Un jour que Fo-Hi était assis au bord de l'eau, un dragon (symbole des quatre éléments) en sortit devant ses yeux ; il avait le corps d'un cheval, les écailles d'un poisson ainsi que des ailes et il pouvait vivre dans l'eau comme sur la terre ; les anciens livres assurent aussi qu'il réunissait en sa personne la semence du ciel et de la terre. Ce dragon portait sur son dos une tablette qu'il présentait à Fo-Hi ; celui-ci la prit et y trouva les instructions nécessaires à la création qu'il méditait (').

La sœur de Fo-Hi, qui est aussi sa femme, appelée *Niu-Va*, symbolise les eaux célestes chargées d'esprit divin. Les anciens textes la nomment « la reine des vierges », « la mère souveraine », et lui donnent encore le nom de Yun, c'est-à-dire le nuage. *Niu-Va* pouvait prendre plus de soixante-dix formes ; le Chou-Ven dit qu'elle change la substance de toutes choses et qu'elle a même formé l'homme avec une poignée de terre jaune. Autrefois elle combattit contre Kong-Kong — le dieu Set des Chinois primitifs, le feu souterrain qui fut la cause du déluge -- et vint à bout de le vaincre. La terre, à ce moment-là, se couvrit à nouveau d'habitants. Alors incarnée dans la première humanité, *Niu-Va* mit à mort

(') Tout le monde s'accorde à dire en Chine que le livre canonique des changements fut composé par l'empereur Fo-Hi d'après une tablette que ce dragon-cheval portait sur son dos. (P. DE PRÉMARE. *Recherches sur les temps antérieurs au Chou-King.*)

les monstres hideux qui s'acharnaient à la détruire et que la légende symbolise par le dragon noir He-Long ; puis, ayant ainsi donné pour toujours la paix à ce monde, cette divinité, couverte d'un nuage d'or, remonta d'un coup d'ailes jusqu'au plus haut firmament et, parvenue enfin dans le neuvième ciel, alla s'agenouiller, respectueuse, à la Porte de l'Intelligence.

Chin-Nong, le premier héros civilisateur de la Chine légendaire, né de l'Esprit de Dieu et d'une mère terrestre, vit le jour dans un antre, au pied du Mont-Li (la raison primitive) ⁽¹⁾. Le jour de sa naissance, il sortit de terre neuf fontaines, lesquelles avaient cette propriété singulière de se troubler toutes lorsque quelqu'un buvait dans l'une d'elles. Ce dieu présidait à l'agriculture et son nom signifie « le divin laboureur ». On lui attribuait l'invention du vin, la science de la botanique et de la médecine et l'on disait aussi qu'il avait institué des fêtes et le repos du septième jour ⁽²⁾. *Chin-Nong*, comme Apollon et Bacchus, avait la lyre pour attribut ; mais parce qu'il présidait spécialement à l'agriculture, il servit encore à désigner le terme central d'une expression trimouristique terrestre dont Hoang-Ti (Vulcain ou le feu bienfaisant)

(1) « Autrefois, dit l'auteur du Choue-Ven, les *Chings* ou Sages se nommaient enfants du ciel, parce que leur mère les enfantait par l'opération des dieux. » (P. DE PRÉMARE.) —
(2) « Les anciens rois, dit Lo-Pi, faisaient fermer les portes des maisons le septième jour et on ne faisait ce jour-là aucun commerce. » (P. DE PRÉMARE.)

est le premier terme, et Tchi-Yéou (Mars ou le feu destructeur), le troisième. *Hoang-Ti*, *Chin-Nong* et *Tchi-Yéou* emblématisent ainsi l'écorce terrestre réchauffée par les rayons du soleil et minée sourdement par le feu destructeur souterrain.

Hoang-Ti, le feu bienfaisant, était appelé par les Chinois, « l'empereur jaune ». De même que Vulcain, chez les Grecs, capte à l'aide de sa science la force destructive du feu pour la faire servir à des œuvres de progrès et de bonté (épisode de Vénus adultère surprise par Vulcain dans les bras de Mars), de même nous voyons en Chine qu'*Hoang-Ti* parvient à se rendre maître du feu destructeur. Il tue, en effet, le rebelle Tchi-Yéou en combat singulier. *Hoang-Ti* passe encore parmi les Chinois pour un de leurs premiers empereurs, et les familles impériales prétendent toutes descendre de lui.

Ven-Tse dit nettement que *Tchi-Yéou* est la calamité du feu. Les anciens textes exposent que ce dieu est l'inventeur des armes de fer et de plusieurs supplices. En opposition à *Chin-Nong*, il était chef de neuf démons appelés les neuf noirs ou Kiéou-Li. Tchi-Yéou avait quatre-vingt-un frères ; ils avaient le corps d'animaux, la tête de cuivre et le front de fer : ce sont là les génies qui président aux métaux à l'intérieur de la terre. C'est aux neuf noirs et à Tchi-Yéou qu'on attribuait l'origine des révoltes, des fraudes et des tromperies. Lo-Pi nous apprend que Tchi-Yéou est peint avec des jambes et des cuisses de bête et qu'il a des ailes de chauve-souris.

Les évhéméristes chinois ont fait de tous ces dieux (même de Chin-Nong et de Fo-Hi) des empereurs ayant régné dans les premiers temps du monde ⁽¹⁾ ; il en est résulté une grande confusion, mais il est à présumer qu'à une époque extrêmement ancienne ce Panthéon dut être, à peu de choses près, semblable à celui des Hellènes primitifs.

II. — « Dans les légendes ethnogéniques, dont Mendieta et Motolinia nous ont conservé les grandes lignes, dit le docteur E.-T. Hamy, les premiers Mexicains sont issus d'un même père et d'une même mère. Le père est *Iztacmizcoalt* « iztac, blanc, et mizcoalt, serpent nébuleux » — la blanche couleuvre nébuleuse, dont le nom évoque la nuée et la pluie fécondante qu'elle apporte, le serpent et la sensation glacée que procure son toucher, bref, l'humide et le froid, et par là même les contrées du nord que ces deux états caractérisent. La mère est *Ilan Cueitl* « itlanti, vieille, et cueitl, jupe » — la vieille jupe, la vieille femme opposée dans la tradition à *Chimalman* « chimal, bouclier et man, sur », épousée plus tard par le même *Iztacmizcoalt*. *Quetzalcoalt* « le serpent emplumé » est né de cette deuxième union ; c'est le père des Tol-

(1) Pour tout ceci, voir dans le Panthéon littéraire : P. DE PRÉMARE. *Recherches sur les temps antérieurs au Chou-King*.

tèques » (1). « Les hommes prétolèques, les enfants du premier lit, dans la vieille légende nationale, sont un peuple de géants appelés Xelhuas » (2).

En se servant pour le Mexique du dictionnaire symbolique usité dans les religions de l'ancien continent, voici comment on pourrait expliquer ce mythe : İztacmizcoalt — la blanche couleuvre nébuleuse — représente l'eau primordiale répandue dans les espaces infinis du ciel, et Ilan Cueitl — l'antique jupe, sa première femme — la matière impondérable autre que l'eau, dispersée dans l'éther et non encore divisée en corps distincts. L'union de l'eau et des atomes de la matière solide donne alors naissance aux premières substances du monde, symbolisées par les géants ou Xelhuas. Le second mariage d'İztacmizcoalt avec Chimalman (le dessus du bouclier) emblématise l'eau du ciel fécondant notre terre. De cette deuxième union naît immédiatement Quetzalcoalt « le serpent aux plumes riches » qui symbolisa tout d'abord dans ce Panthéon la première humanité visitée par l'Esprit même de Dieu, puis, plus tard, le prophète Quetzalcohuatl, fils de l'Être suprême. On trouve, en effet, dans l'iconographie de Quetzalcohuatl divinisé les signes usités dans les religions de l'ancien monde pour symboliser le Saint-Esprit, car les images de ce héros le représentent

(1) D^r E.-T. HAMY. *Croyances et pratiques religieuses des premiers Mexicains. Le culte des dieux tlaloques*. (Paris, 8°. 1907.) — (2) *Ib.*

avec une tête d'oiseau dont la langue sort (,), hiéroglyphe mexicain employé pour désigner le vent; or, ces deux signes — l'oiseau et le vent — servent généralement à emblématiser l'Esprit de Dieu dans notre antiquité. Il est à noter aussi, que dans le Popol-Vuh, l'épopée du Guatemala, l'Esprit sur les Eaux est formellement décrit avec les couleurs de Vichnou-Hari : « Ce n'était, dit le texte, que l'immobilité et le silence dans les ténèbres et dans la nuit (avant la création du monde). Seuls aussi, le Créateur, le Formateur, le Dominateur, le Serpent couvert de plumes — ceux qui engendrent et donnent la vie — sont sur l'eau comme une lumière grandissante; « ils sont enveloppés de vert et d'azur », voilà pourquoi leur nom est « *Gucumatx* » (¹).

(¹) A. RÉVILLE. *La Religion du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*. (Paris, 8°, 1885), p. 82. — (²) Abbé BRASSEUR DE BOURBOURG. *Collection de documents dans les langues indigènes pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne. Le Popol-Vuh*. (Paris, 1861-1868, 4 vol. gr. 8°), 1^{er} vol., p. 7. Il est certain que dans le Popol-Vuh, comme le fait remarquer avec raison M. Albert Réville « on trouve des tours et des expressions bibliques qui dénotent l'influence des doctrines chrétiennes sur la mémoire des premiers restaurateurs du texte quiché », mais les prolégomènes n'ont pas dû cependant être falsifiées par le dominicain Ximénès qui ignorait tout certainement de Vichnou-Hari et de sa couleur symbolique. On remarque également dans le Popol-Vuh un dieu de la foudre, *Hurakan*, qui paraît avoir été primitivement un dieu trimourtique. « L'éclair, dit le

De continuelles confusions se rencontrent dans la légende du prophète Quetzalcohuatl, dit Léon de Rosny, c'est pourquoi plusieurs américanistes ont cru que ce nom avait été celui de plusieurs personnages (1). Sahagun représente Quetzalcohuatl comme un homme chassé du lieu de sa naissance par les intrigues de ses ennemis et errant dans les déserts à la recherche d'une nouvelle patrie ; d'autres ont dit que son armée, sous les ordres de vingt chefs dont il avait le commandement suprême, embarquée sur plusieurs vaisseaux, avait abordé en Amérique d'une terre située à l'est (2) ; d'autres encore nous montrent ce héros arrivant par mer dans le nouveau monde, assis sur son manteau qui lui tient lieu de barque (3). Quetzalcohuatl, en tout cas, fut par excellence pour les Américains précolombiens, le héros civilisateur et pacifique. On disait qu'il avait le premier appris aux agriculteurs à cultiver le maïs (4).

Popol-Vuh, est le premier signe de Hurakan ; le second est le sillonnement de l'éclair ; le troisième est la foudre qui frappe. » (*Popol-Vuh*, p. 9). L'éclair se dit *cakulha* (*cak*, le feu ; *ul*, venir, et *ha*, l'eau = le feu qui sort de l'eau) ; *chipi-cakulha* est le sillonnement de l'éclair, et *raxa-cakulha*, la foudre qui frappe subitement. *Raxa* ou *Rax* veut dire vert, neuf, subit. (Note de BRASSEUR DE BOURBOURG.) — (1) LÉON DE ROSNY. *Le mythe de Quetzalcoatl*. Paris, 8°. 1878. — (2) Comte H. DE CHARENCEY. *Le mythe de Votan*. — (3) Eugène BEAUVOIS. *Les blancs précolombiens figurés et décrits dans les plus anciens documents du Mexique et de l'Amérique centrale* (Paris, 8° 1899), p. 88. — (4) Comte H. DE CHARENCEY. *Le mythe de Votan*.

Suivant Las Cases, c'était un homme brun aux cheveux noirs, mais Torquemada en fait un blanc aux cheveux blonds ; il dit aussi qu'il portait sur la tête une couronne de plumes vertes appelées Quetzalli, et une mitre tachetée à la manière d'une peau de tigre. Sahagun nous apprend encore que le prophète était toujours vêtu d'une longue robe noire, ainsi que ses compagnons. Après sa mort, Quetzalcohuatl fut mis au rang des dieux, et il a toujours été adoré comme tel par les Américains précolombiens.

Quetzalcohuatl divinisé était représenté dans le Panthéon mexicain, encore à l'époque de la conquête espagnole, « par une statue qui avait le corps d'un homme avec une tête d'oiseau dont le bec était surmonté d'une crête et de verrues, et dont la langue protubérante avait une rangée de dents. La figure était jaune du bec à la moitié du visage, que partageait une bande noire allant des yeux jusqu'au-dessous du bec » (1).

La Trimourti terrestre était représentée chez les Américains précolombiens par les dieux tlaloques ou « dieux de la pluie ». « Les olmèques, les xicalanques, les mixtèques et les otomites, dit le docteur E.-T. Hamy, ont un même culte qui s'adressait à toute une famille divine symbolisant l'eau, élément indispensable à la vie, la pluie qui produit l'eau, l'orage qui amène la pluie. Ce sont les *dieux tlaloques*, savoir : *Tlaloc* lui-même, le chef de la

(1) CHARNEY. *Le Manuscrit Ramirez*. « Histoire de l'origine des Indiens. » (Paris, 4^e. 1903.)

famille ; *Chalchiutlicue*, considérée tantôt comme son épouse, tantôt comme sa sœur ; enfin, une quantité de divinités secondaires, gravitant autour du couple principal et dont plusieurs sont éponymes de montagnes célèbres, comme *Popocatezin* « le dieu du Popocatepelt », *Iztaccihualt* « la femme blanche », *Tlamacas* « le prêtre de Tlaloc »... etc... » (¹).

Tlaloc, le feu céleste bienfaisant, est le premier terme de cette Trimourti ; il représente l'éclair naissant dans la nuée orageuse et produisant la pluie qui féconde la terre. Sa statue occupait, au moment de la conquête espagnole, une des chapelles couronnant le grand temple de Mexico. « Son visage, dit un ancien chroniqueur, était fait en manière de serpent, avec de grandes dents et il était comme brûlé et coloré à la façon d'un feu allumé. Les Mexicains voulaient représenter par là le feu des éclairs, lorsque la foudre est lancée à travers le ciel. Sur la tête le dieu portait une couronne de plumes d'un vert brillant, très belles et très riches, au cou un collier de grosses pierres également vertes, appelées « Chalchilhuitl », avec un joyau au milieu, fait d'une émeraude arrondie, montée en or ; dans les oreilles des pierres vertes encore. Il n'y avait pas d'idole plus ornée. Le dieu brandissait dans la main droite un sceptre de bois de couleur brune ondoyant à la façon d'un éclair dans la nue. (¹). La

(¹) D^r E.-T. HAMY. *Croyances et prat. relig. des prem. Mex.*
Loc. cit. — (²) *Ib.*

femme et la sœur de Tlaloc, Chalchiutlicue, signe central de cette Trimourti, emblématise notre eau atmosphérique fécondée par l'éclair, se répandant en pluie, et l'écorce terrestre couverte de verdure, arrosée par les fleuves et les rivières. Aussi son nom veut-il dire la « jupe d'émeraude ⁽¹⁾ ». Le feu souterrain des volcans ou feu destructeur formait le troisième terme de cette formule, et il était symbolisé par plusieurs divinités locales telles que Popocatezin, le dieu du Popocatepelt, ou bien encore par Xipe, qui présidait au métal dans l'intérieur de la terre. « Le culte des dieux tlaloques était général au Mexique, dit le docteur E.-T. Hamy. On en retrouve des vestiges matériels à peu près partout, aussi bien au pays des otomites ou dans l'Oaxaca que vers ce littoral oriental habité par les Nonoalcas qui portent encore aujourd'hui l'un des noms antiques du dieu de la pluie » ⁽²⁾.

III. — Au Pérou, les Incas, rois-pontifes souverains qui commencèrent à régner vers l'an 1200 de notre ère, avaient fondé une religion dont le culte extérieur présentait toutes les apparences d'une adoration exclusive du soleil, maître du monde. Mais bien avant le temps des Incas,

(1) Dr E.-T. HAMY. *Croyances et prat. relig. des prem. Mex.* Loc. cit., p. 7 et 8. — (2) *Ib.* Je n'ai rien dit ici des dieux aztecs Uitzilopochtli et Tezcatlipoca ; mais ils sont modernes, à proprement parler, puisque les Aztecs ne sont venus au Mexique que vers le XII^e siècle de notre ère.

comme chacun le sait, des humanités civilisées avaient vécu au pied des cordillères des Andes. On trouve encore à présent dans la vallée de Jéjétépèque, au nord de Truxillo, des rochers couverts de dessins hiéroglyphiques de sens inconnu et qui sont l'indice d'un réel développement intellectuel. « Le temple des Andes, dit M. Albert Réville, lequel est situé au nord-est du lac de Titicaca, paraît avoir été un centre religieux antérieur aux Incas, et ses proportions, son ornementation ne permettent pas d'admettre qu'il ait été construit par des non-civilisés. Il en est de même du grand temple de Pachacamac, dans la vallée de Lima. Antérieur à la conquête de ce pays par les Incas, il fut conservé par les vainqueurs auxquels il inspirait une grande vénération » (1). On s'accorde à présent généralement pour dire que les dieux *Viracocha* et *Pachacamac* avaient été adorés dans cette civilisation préhistorique du Pérou et que les Incas, après leur conquête, au lieu de chercher à interdire leur culte, avaient préféré tout au contraire les annexer à leur religion.

Viracocha représente à peu près au Pérou l'Indra védique, mais au lieu de frapper de ses flèches le nuage orageux pour en faire jaillir la pluie, il brise une urne contenant

(1) Albert RÉVILLE. *Histoire des Religions. Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou* (Paris, 8°, 1885), p. 310. M. A. RÉVILLE cite : Inwards. *The Temple of the Andes*. (London, 1884).

l'eau du ciel que porte sur la tête son épouse et sa sœur *Mama-Cocha* ; cette eau se répand alors sur la terre pour le plus grand bien des humains. *Mama-Cocha* est la déesse de la pluie ; elle symbolise le nuage, les eaux célestes qui fertilisent notre sol. Voici d'ailleurs le très vieil hymne qu'on chantait à ses fêtes : « Belle princesse, aujourd'hui ton frère frappe ton urne et la brise. A ce coup, il tonne, il éclaire ; la nue reluit. Mais toi, ô princesse, tu épanches et tu répands tes eaux. Tu envoies en même temps et la neige et la grêle. *Viracocha* qui forme le monde, qui anime le monde, t'a destinée et consacrée à cette fonction » (1). Le dieu *Pachacamac* représente dans la religion péruvienne l'Esprit de Dieu qui anime le monde. Son nom d'ailleurs signifie cela : « caman, animer, et pacha, la terre ». Aussi bien *Garcilasso de la Véga*, qui était un descendant des Incas et qui, par conséquent, parle sur les antiquités péruviennes en toutes connaissances de cause et avec une science réelle de la religion de ses pères, fait de *Pachacamac* « le dieu de l'Esprit qu'on adorait seulement dans son cœur, sans temple ni sacrifices » (2).

La Trinité, au Pérou, était ainsi constituée à l'époque de la conquête espagnole : 1° *Viracocha*, l'Etre Suprême ; 2° *Pachacamac*, l'Esprit Saint, et 3° *Manco-Capac*, l'ancêtre des Incas, fils de Dieu sur cette terre et premier

(1) Albert RÉVILLE. *Hist. des Relig.*, etc., p. 331. — (2) *Ib.* p. 333.

souverain pontife des Péruviens. Manco-Capac est ce roi à demi-légendaire qui aurait régné, d'après Garcilasso, en l'an 1000 de notre ère. On le nommait aussi Pirrhua-Manco. Pirrhua est la contraction de Viracocha pris dans le sens collectif d' « être divin » et Manco veut dire homme ⁽¹⁾. Manco-Capac signifie donc exactement « l'homme-dieu ».

(1) Albert RÉVILLE. *Hist. des Relig.*, etc., p. 333, 334 et .

CHAPITRE VIII

GRÈCE (Première Partie)

I. Les Titans. — II. La première Trimourti : Jupiter, Neptune, Pluton. Junon, épouse de Jupiter. La deuxième Trimourti : Vulcain, Vénus, Mars. Le bouclier d'Achille. — III. La triade Latone, Apollon, Artémis. — IV. Mercure. — V. Minerve. La Trinité au 3^e terme collectif.

I. — Les géants, presque toujours, dans les anciennes religions, symbolisent la matière première encore à l'état chaotique. « Dans la mythologie scandinave, dit Anderson, les géants représentent les forces sauvages, perturbatrices, chaotiques dans la nature ; les dieux bienfaisants peuvent les soumettre ou les contrôler de deux façons : ou bien en les tuant et en employant leurs restes à développer la fécondité de la terre, ou bien en s'unissant avec eux, en d'autres termes en les épousant — ce qui forme le sujet d'un grand nombre de mythes » (1). « O Titans, illustre race de *Gaïa* et d'*Uranus*, dit l'hymne orphique, aïeux de nos aïeux, tout ce qui existe dans le Kosmos vient de

(1) ANDERSON. *Myth. scand. loc. cit.* 1^{re} part., chap. 3.

vous. » Le mot Titan — τίτάν, τιτανός — et le mot chaud — τιτανός — ont tous deux pour racine le verbe τιταίνω, étendre, d'où l'on peut conclure que τίτάν a dû servir ésotériquement d'abord à formuler la chaud que l'Etre Suprême va brasser pour la fabrication de l'Univers.

Donc, les Titans sont projetés en tous sens dans les cieux sans limites ; les siècles s'amoncellent, la matière à la fin s'organise et notre nébuleuse vient alors à se détacher du grand et premier firmament. C'est ce qu'indique le mythe qui nous montre Κρονός (le Temps) coupant avec une faucille d'acier les organes sexuels de son père Uranos. Car Kronos est l'un des Titans ; il est le maître de l'heure et veille sans cesse et, quand un groupement d'atomes a terminé son évolution, il coupe inexorablement avec sa faux dans les tourbillons célestes et sépare à jamais. Les siècles passent encore et notre ciel solaire se forme à son tour en même temps que les forces physiques et psychiques chargées de le mouvoir et de le gouverner. Les anciens expliquaient ceci en racontant que Saturne avait épousé la déesse *Rhêa* — la dissolution de la chaud primitive — et qu'ils avaient tous deux donné le jour à Jupiter, à Junon, ainsi qu'à Neptune et à Pluton. Le mot Πᾶς sert, en effet, de calice à l'idée d'égouttement — le verbe Πέω signifiant « couler, s'écouler, tomber en dissolution, se dissoudre » (1). Tous les dieux trimourtiques ont été formés avec l'eau céleste et les molécules de la matière-

(1) C'est d'ailleurs l'étymologie que donne Platon dans le *Cratyle*.

terre éparse dans le firmament. « Je vais, dit Junon dans Homère, trouver aux extrémités de la terre l'Océan et Téthys dont tous les dieux descendent et qui élevèrent ma jeunesse avec tant de soins. » (Il. 14.) L'Océan ici symbolise les eaux primordiales ; quant à Téthys — Τηθύς — c'est un mot qui sert à désigner la terre chez les plus anciens poètes de la Grèce ⁽¹⁾.

« Pour les premiers philosophes, dit Aristote, l'Océan et Téthys passaient pour les auteurs de toute génération » ⁽²⁾. « L'Océan, d'après Homère, dit Platon, est le père des dieux et Téthys leur mère, donnant ainsi à entendre que toutes choses sont produites par le flux et le mouvement » ⁽³⁾. Le Rig-Véda, aussi lui, donne aux dieux trimourtiques la même origine matérialiste qu'Homère dans le poème de l'Iliade : « Aditi (la nature ou la matière personnifiée), dit un hymne, c'est le ciel ; Aditi, c'est l'air ; Aditi, c'est la mère, le père et le fils ; Aditi, ce sont tous les dieux et les cinq espèces d'êtres ; Aditi, c'est ce qui est né et ce qui naîtra » ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Les dictionnaires donnent comme racine à Téthys Τηθη qui veut dire la nourrice ou la grand'mère et Τηθος, le coquillage. Τηθος est la bonne racine du mot Τηθύς, car il indique bien les terrains calcaires formés par les coquillages au sein des eaux. Il ne faut pas confondre Téthys (Τηθύς) avec la nymphe *Thétis*, mère d'Achille. — ⁽²⁾ ARIST. *Métaph.*, 3, 14. — ⁽³⁾ PLATON. *Théétète*. — ⁽⁴⁾ R. *Vd.*, 6, 1, 9. « Aditi est l'ensemble de l'Univers qui se tient sans division. *Diti* est ce qui s'en détache, ce qui se coupe et tombe en dissolution. La légende pouranienne

II. — De Kronos (Saturne) et de Rhea procèdent la grande Trimourti de la religion homérique — *Jupiter*, *Neptune* et *Pluton* — ainsi que *Junon*, sœur et femme de Jupiter. Les anciens de notre antiquité avaient fait de Pluton un dieu souterrain, et de Neptune, le dieu des Mers et de l'Océan. Certains mythologues, qui avaient à peu près deviné cette Trimourti, voulaient que Jupiter, Neptune et Pluton ne représentassent que trois aspects de Zeus. Ainsi Pausanias raconte ceci à propos du Jupiter Patroüs à trois yeux de Priam : « Sur le sommet de Larisse, en Corinthie, vous remarquerez le temple de Zeus Larisséen qui n'a point de toit. . . . Il s'y trouve une statue de Jupiter en bois qui, outre les yeux placés comme nous les avons, en a un troisième au milieu du front. C'était à ce qu'on dit le Jupiter Patroüs de Priam, fils de Laomédon : il était en plein air dans la cour de son palais, et ce fut vers cet autel que Priam se réfugia lorsque Troie fut prise par les Grecs. Cette statue échut à Sthénélus, fils de Capanée, dans le partage du butin ; c'est pour cela qu'on la voit dans ce temple. Voici probablement pourquoi on a donné trois yeux à ce Jupiter. Tout le monde convient qu'il règne dans les cieux ; il règne aussi sous la terre, au moins à ce que dit Homère dans le vers suivant : « Jupiter souterrain et l'auguste Proserpine. » Enfin, Eschyle, fils d'Euphorion,

raconte qu'Indra coupa le fœtus de Diti en sept parties et ensuite qu'il les coupa en sept parties aussi, ce qui forme le nombre 49. »
(LANGL.)

donne aussi le nom de Jupiter au dieu qui tient la mer sous son empire. Celui qui a ainsi représenté Jupiter avec trois yeux a donc voulu donner à entendre que c'est la même divinité qui gouverne les trois parts dont se compose l'empire du monde » (1). Cette grande Trimourti, Ζεύς, Ποσειδών, Ἅιδης — est très nettement indiquée dans le chant 15 de l'Iliade ; « Nous sommes trois fils de Saturne et de Rhée, dit Neptune : Jupiter, moi et le dieu des Enfers. L'Univers fut divisé en trois empires ; chacun de nous obtint son partage. La grande urne des sorts ayant été agitée, le mien fut d'habiter pour toujours l'Océan écumeux ; Pluton reçut le ténébreux empire, et le domaine de Jupiter fut l'immensité des cieux, mais nous possédons la terre en commun ainsi que l'Olympe élevé. »

Dans les temps primitifs il est probable que la Trimourti « Jupiter, Neptune et Pluton » servit seulement à formuler les espaces éthérés du ciel. Jupiter y était naturellement le dieu suprême du Firmament, Neptune celui des Eaux primordiales, et Pluton celui de l'Invisible, du Destin et des sombres espaces qui, dans les

(1) PAUS. *Corinth.*, 24 On voit que Pausanias parle ici d'un temple de Jupiter qui n'a point de toit ; il en cite aussi un autre à Mégare (Attique, 40). Jupiter, représentant l'air vital qui pénètre toutes choses, dit Varron, avait souvent des temples ouverts par le haut, afin de laisser voir le divin, c'est-à-dire le ciel. (R. MÉNARD. *La Mythol. dans l'art ancien et mod.*, gr. 8°. Paris, 1878.)

cieux, s'étendent entre les mondes ⁽¹⁾. Mais dès ces temps-là, Neptune, terme central de cette Trimourti, avait la couleur verte ou bleu-vert pour attribut ⁽²⁾, et

(¹) Le mot "Αδης pourrait venir de αἰδής (ténébreux), dit Platon dans le Cratyle. Plutarque fait venir ce mot de α privatif et αἶδος, forme. (Plut. Si « cache ta vie » est une maxime bien judicieuse, 6.) Mais par ailleurs, il dit que Hadès a le sens de « fils de la pudeur » (Plut. Is. et Os., 29), ce qui ne signifie rien du tout. On sait que Pluton possédait un casque qui rendait invisible celui qui le portait et qu'il le prêtait quelquefois aux dieux et aux hommes. En Grèce, Pluton n'avait de temple qu'à Elis. L'enceinte ne s'ouvrait qu'une fois par an et le prêtre était seul à y entrer. (Paus. Elide, 2, 25.) — (²) Dans l'Illiade, Neptune est appelé « le dieu à la chevelure azurée » (Il. 15 et 20) ; dans les hymnes orphiques aussi il est dit « aux cheveux bleus » ; dans Lucien également « Neptune, avec ses cheveux bleus. » (Lucien. Sacrifices, 11). Dans Pindare son char est fait d'or et d'azur (Pind. Olymp., 1) ; enfin, l'on sait que le cheval Arion, engendré par Neptune et Cérès, sort de l'abîme, paré d'une crinière bleuâtre. (Paus. Arcad., 8, 25), Nos anciens disaient de Neptune qu'il avait les yeux bleu-vert comme Minerve. Cette couleur des yeux de Minerve a souvent intrigué les Méditerranéens de notre antiquité, et les Lybiens l'expliquaient en disant que cette déesse était la fille de Neptune et du lac Tritonis, et qu'elle avait, comme son père, les yeux couleur d'eau de mer. (Paus. Attique, 14.) Presque toujours, Neptune est considéré comme un dieu qui ébranle la terre, qui fait trembler le sol — ἐνοσιγθονα — (Plut. Vie et poésie d'Hom., 107), cependant on lui donnait aussi autrefois les noms d'Asphalius et de gaiéochus, c'est-à-dire « qui assure et affermit la terre ». On faisait des sacrifices à Neptune le 8 de chaque mois. » (Plut. Thésée, 37.)

l'Océan qu'il habitait alors n'était autre que la mer céleste dans le firmament bleu où naissent les fleuves issus du trône de Dieu. Déjà, d'ailleurs, armé de son trident, symbole des trois mondes ⁽¹⁾, le dieu au char traîné par des coursiers impétueux, brassait perpétuellement les éléments dans l'éther. C'est pourquoi Apollonius de Rhodes fait de Neptune le dieu de la Génération ⁽²⁾, et Proclus dit de lui qu'il est la cause du mouvement pour toutes choses ⁽³⁾. Une preuve que Neptune n'a pas toujours été regardé par les anciens comme le dieu de la Mer, mais bien plutôt comme le Génie présidant dans le ciel aux eaux primordiales, c'est que dans ses temples, les conservateurs des archives appelés hiéromnémons (ἱερομνημόνων) s'abstenaient constamment de manger du poisson, donnant pour raison à cela que Poseidon, appelé Phytalmien, était considéré par eux comme le père nourricier des plantes. Donc, pour ces prêtres érudits, Neptune ne représentait pas avant tout la Mer et l'Océan ⁽⁴⁾.

(1) « Le trident de Neptune, dit Plutarque, est le symbole de la troisième région (ceci est faux), celle que la mer, dans la place assignée, occupe après le ciel et l'air, et de là viennent les noms donnés aux Tritons et à Amphitrite. » (Plut. Isis et Os, 75). Pausanias cite en Elide une statue en bronze qu'on croyait être de Neptune. A certaines époques de l'année, on la revêtait d'une robe de laine, d'une autre de lin et d'une autre encore de byssus. (Paus. Elide, 2, 25) Peut-être ces trois robes symbolisaient-elles les trois mondes ? — (2) APOL. Rh. *Argon.* Ch. 2. — (3) PROCLUS dans Creuzer. *Loc. cit. Neptune.* — (4) PLUT. Prop. de table, 8, 8, 4.

Mais dans le passage de l'Iliade cité plus haut (ch. 15), comme presque partout dans Homère, Neptune semble bien déjà n'être plus que le dieu de l'Océan, et Pluton n'y est plus, à coup sûr, que le dieu souterrain qui règne dans l'Empire des Morts. Pour ce qui est de Jupiter, l'Iliade et l'Odyssée nous le représentent sous plusieurs aspects, car, parfois, il y est uniquement l'Etre Suprême gouvernant les humains selon les règles strictes de la justice et de l'équité, mais le plus souvent ces deux poèmes ne nous le montrent que sous la figure d'Indra, maître du Tonnerre et perçant les nuages lourds de pluie de ses traits fulgurants. Dans la religion homérique, comme partout ailleurs, l'arc-en-ciel servait à emblématiser la Trimourti, et ce symbole était représenté sur la cuirasse d'Agamemnon, le roi des rois, par trois serpents azurés « imitation de l'arc d'Iris, dit le chant 11 de l'Iliade et signe mémorable aux humains que Zeus imprima dans les nues ».

J'ai dit déjà, à propos de la déesse Hathor des Egyptiens, que la vache, source de tous les bienfaits chez les premiers peuples pasteurs, avait servi généralement dans les anciennes religions à emblématiser le nuage d'où découle la pluie fécondant les campagnes, source aussi de toutes les richesses agricoles, et que cette symbolique était à présent universellement connue. Or, le fait que Junon dans l'Iliade reçoit l'épithète de Βοώπις, c'est-à-dire « aux yeux de vache », indique assez, dès le premier abord, que dans la science religieuse des préhomé-

riques, elle caractérisait l'eau céleste avant tout ⁽¹⁾. A vrai dire, les mythologues ont toujours compris cela, bien qu'ils n'aient rien su cependant ou à peu près de la symbolique de la vache. C'est ainsi que René Ménard, dans sa *Mythologie*, présente Junon comme le signe de l'humidité de l'air, et il dit : C'est pour cela que la fable lui donne pour servante Iris, personnification de l'arc-en-ciel qui apparaît après les grandes pluies ⁽²⁾.

Le mot *Ἥρα* (Junon) veut dire d'ailleurs bonheur et joie, plaisir et satisfaction, toutes choses communes dans la symbolique à la vache et au nuage. Hésychius disait que Ada, la Junon phénicienne, signifiait « plaisir et source » ; chez les Babyloniens, Junon signifiait également cela ⁽³⁾. « *Ἥρα*, dit Platon dans le *Cratyle*, revient à aimable — *ἐρατή* » ⁽⁴⁾.

De Jupiter et de Junon procèdent Mars et Vulcain.

⁽¹⁾ Le mot *ὤψ* a voulu dire primitivement « visage » et seulement cela. *Βοῶπις* et *γλαυκωπις* ont donc signifié simplement d'abord « qui a un visage de vache » et « qui a le visage verdâtre ». Henri Etienne traduit *Βοωπιης* par *Bovinos oculos habens* et *magnis oculis*. » Les Grecs de notre antiquité, en effet, avaient fini par donner à *Boôpes* la signification de *μεγαλόφθαλμος* « qui a de grands yeux ». — ⁽²⁾ R. MÉNARD. *La Mythol. dans l'art anc. et mod.* (Paris, gr. 8°, 1878.) — ⁽³⁾ CREUZER. *Loc cit.* Junon. — ⁽⁴⁾ TOURLET, dans une note de sa traduction de Pindare, donne comme étymologie à *Ἥρα* le mot *ἥρω*, de *ἄρω*, « suspendre en l'air ». Lycophron, dans *Alexandra*, appelle Junon *Γοργας*, (Alex., 1349.)

C'est-à-dire que de l'éclair fécondant le nuage naissent le feu bienfaisant — Ἡφαιστος — qui du ciel est précipité sur la terre pour le bonheur des humains, et le feu qui détruit et dévore — Ἄρης. *Mars* et *Vulcain* forment avec *Vénus*, déesse qui personnifie notre terre couverte de verdure, l'eau et la génération, une Trimourti terrestre dont elle est le terme vert et central. Homère nous montre au chant 8 de l'Odyssée — sous la forme d'un mythe racontant les amours adultères de Mars et de Vénus — le feu sauvage et destructeur (Arès) cherchant à s'emparer de la matière (Aphrodite) nécessaire aux travaux du dieu bon (Hephaistos) : mais celui-ci, vainqueur des flammes indisciplinées, de la terre et de l'eau, les tient à la fin, dociles et soumises, prisonnières dans ses fourneaux. On sait en effet que Vulcain surprenant Mars et Vénus embrassés les capte tous deux en ses filets » (1).

Vénus symbolise notre terre née de l'écume de la mer et principalement l'eau répandue partout sur notre globe ; elle est en effet fille de Dioné, qui elle-même était née de l'Océan et de Téthys. Socrate, qui plaisante toujours sur les étymologies que les savants de son temps donnaient — assez à tort et à travers, il est vrai — aux divinités de

(1) CREUZER dit à propos de ce conte (*Relig., Mars*) : « Homère, à travers l'enveloppe séduisante d'un mythe profond, nous fait entrevoir dans le dieu de la guerre, amant de Vénus, l'antique dieu de la nature opérant par une lutte féconde le grand œuvre de la génération et de l'ordonnance cosmiques. » C'est juste le contraire.

l'Olympe, en trouve cependant une bonne, tout en se jouant, au mot Aphrodite : « Ce n'est pas la peine, dit-il dans le Cratyle, de contredire Hésiode pour Aphrodite. Nous ferons mieux de convenir avec lui qu'elle doit son nom à l'écume — ἀφρός — de la mer, d'où elle naquit. » Aussi Creuzer dit « que les Grecs faisaient dériver le mot Aphrodite faussement, mais d'une manière conforme à la généalogie mythique, de ἀφρός, écume, et εὔω ou δίνω » ⁽¹⁾. D'ailleurs, les hellénistes font généralement dériver à présent le mot Aphrodite de ἀφρός et δύομαι, « pénétrer, enfoncer ».

Les anciens avaient consacré la couleur verte à Vénus, et l'on sait qu'ils donnèrent parfois à cette déesse l'épithète d'ἐλικοπῖς, « au regard vert foncé » et d'ἐλικοδλεφαρῶς, « aux paupières vert sombre » (couleur du lierre). Ces antiques épithètes étaient exclusivement poétiques, mais il ne paraît pas que, dans notre antiquité, les Grecs en aient jamais bien compris le sens ésotérique. Enfin Jean le Lydien donne la couleur verte à Vénus pour attribut ⁽²⁾ et Portal également dans son livre sur les couleurs symboliques ⁽³⁾.

⁽¹⁾ CREUZER. *Loc. cit. Vénus.* — ⁽²⁾ *Ib.* — ⁽³⁾ F. PORTAL. *Des couleurs symbol.* (Paris, 8°, 1837.) Vénus est parfois appelée aussi « Aphrodité d'or » — χρυσή — (Il., 3, 64. Od., 4, 14.) Il y a deux sens à cette épithète, mais d'ailleurs l'or sert d'attribut à tous les dieux de l'Olympe. Certains peuples grecs, les Arcadiens, les Corinthiens et les Thespiens de Béotie rendaient un culte à une Vénus noire. (Creuzer, *Vénus.* Paus. 2, 2 — 8, 6.)

Mars est le dieu destructeur de la seconde Trimourti homérique ; *ῥέσς*, l'épouvante, est l'un de ses chevaux. Les anciens n'ont jamais su au juste ce que voulait dire son nom (Arès) qui est probablement d'origine thrace. « “ Ares, dit Plutarque, signifierait peut-être meurtrier, de *αιρέτης* » ⁽¹⁾. Homère l'appelle inconstant et souillé de meurtres ⁽²⁾, et nous le montre au chant 20 de l'Iliade « faisant entendre dans les combats, tel qu'une noire tempête, sa voix épouvantable ». Jupiter, d'ailleurs, dans la même épopée, l'appelle lui-même au chant 5 « le plus odieux des habitants de l'Olympe ». La couleur rouge, d'après Jean le Lydien ⁽³⁾, était consacrée au dieu Mars. Or, le rouge fut, en certain cas, considéré en Egypte comme une couleur infernale ; le démon Mentès, gardien des portes de l'Amenti, est appelé « Seigneur du Rouge » dans le Livre des Morts ⁽⁴⁾. Enfin, Apollonius de Rhodes, dans les Argonautiques, nous montre les Amazones adressant aux dieux leurs prières devant une pierre noire qui se trouvait exposée dans le temple d'Arès ⁽⁵⁾.

(1) PLUT. *De l'amour*, 13. *Αἰρέτης* signifie rarement meurtrier.

— (2) IL., 5, 31, 445, 844 ; 21, 402, etc. . . — (3) JEAN LYD., 2, 5.

— (4) « O Seigneur de la crainte dans la double terre, dit le Livre des Morts, Seigneur du Rouge, qui commande au lieu du supplice, qui vis d'entrailles. » (Chap. 17.) — (5) APOL. RH. *Argon*, ch. 2. Lycophron dans l'Alexandra appelle Mars *Mamertos* et *Kandaos* : *Mamertos* parce que dans la Sabine ce dieu s'appelait ainsi ; mais pour *Kandaos* il n'y a pas de bonne explication.

Vulcain est le grand dieu bienfaisant et civilisateur de la Trimourti terrestre des homériques, et il tient une place extrêmement importante dans leur Panthéon ⁽¹⁾. C'est un dieu qui assemble les éléments, comme tous les dieux bienfaisants et qui les unit principalement à l'aide du feu ; c'est pourquoi le mot Ἡφαίστος a pour racine le verbe ἄπτω qui veut dire nouer, attacher et parfois allumer. Les Grecs n'ont jamais compris le sens de ce mot : « Vous voulez, dit Socrate à l'un de ses auditeurs, mon opinion sur ce grand maître dans la connaissance de la lumière, φάειν ἵστον ? Tout le monde y reconnaîtra un dieu lumineux : φαῖστος, avec un η en avant du mot » ⁽²⁾. Homère nous montre Vulcain sous les traits d'un homme boiteux, fort et puissant, à la poitrine velue, et qui, couvert de sueur, travaille formidablement au milieu des soufflets de sa forge. Vulcain est dans l'ordre physique, dit Ménard, le feu personnifié. Il est boiteux et il a les jambes tortueuses parce que la flamme ne présente jamais de lignes droites ⁽³⁾. Comme l'industrie est

⁽¹⁾ Au contraire, Twachtri, le Vulcain des Védiques, est dans le Rig-Véda un dieu très secondaire. Il représente cependant aussi lui « le feu donnant la forme, le feu plastique ». On lui attribuait les objets d'art et c'est lui d'ailleurs qui forge la foudre d'Indra. — ⁽²⁾ PLATON. *Cratyle*. — ⁽³⁾ R. MÈNARD. *Mythol. loc. cit.* Plutarque cite à ce propos un dicton populaire : « Vulcain est dit boiteux parce que le feu sans bois rappelle les boiteux sans bâton ; il ne peut marcher. » (Plut. *Visage dans la lune*, 5.) On ne connaît pas exactement ce que signifie le boitement en symbolique.

née parmi les hommes de la découverte du feu, Héphestos est aussi le dieu des Arts et de l'Industrie ('). C'est naturellement Vulcain, le dieu civilisateur par excellence, qui forge l'armure d'Achille; c'est pourquoi Homère prend soin de nous représenter par diverses scènes sculptées sur le bouclier de ce héros les règles nécessaires à la constitution et à l'organisation de la société chez tous les peuples civilisés, en même temps que les principes cosmogoniques qui servent généralement à établir les premiers fondements de la science et de la religion. La description du bouclier d'Achille se trouve au chant 18 de l'Illiade; elle doit être lue avec attention, car elle contribue à nous faire comprendre, en quelques scènes gracieuses et jolies, la morale sociale des homériques.

« D'abord, dit le poème, Vulcain fait un bouclier solide, immense, où il déploie son industrie, et en ayant formé les bords de trois cercles de l'or le plus éclatant, il y attache la courroie argentée; cinq lames composent la forte épaisseur de ce bouclier et le dieu rassemble tout son art pour en décorer la surface. Il y grave la terre, le ciel et l'océan, le soleil infatigable dans sa course, la lune arrondie, les astres dont se couronne la voûte des cieux, les pléiades, les hyades, l'orion brillant et l'ourse ou le charriot, l'ourse qui, tournant autour du pôle, regarde l'orion et seule ne se baigne jamais dans les flots de l'océan. » Dans cette première partie de la description,

(') R. MÉNARD. *Mythol.*, loc. cit.

les trois cercles d'or symbolisent l'Etre Suprême, triple en une même substance divine, car l'or sert toujours dans les religions à emblématiser Dieu et les forces psychiques émanées de son être ⁽¹⁾. Puis tout de suite après, Homère nous montre encore les éléments qui composent la Trimourti — le ciel, l'océan et la terre — et il termine enfin le tracé de cette cosmogonie par le dessin de la carte du ciel où sont figurés le soleil, la lune et les constellations. C'est alors seulement qu'il s'occupe à nous représenter la terre et l'humanité, et qu'il offre enfin à nos regards, en quatre parties séparées l'une de l'autre comme par un trait d'encadrement, le tableau général de la civilisation et des diverses étapes de la vie sociale par lesquelles passent le plus souvent les citoyens assemblés en nations policées.

La première gravure exécutée par Vulcain, sur le bouclier d'Achille, tient en quelques vers de l'Iliade ; je la reproduis ici telle qu'elle est décrite dans Homère : « Il (Vulcain) représente sur ce bouclier deux villes superbes. L'une offre l'image d'un hymen et de festins solennels. Aux feux éclatants des flambeaux, on conduit à travers la ville les nouveaux époux au sein de leur demeure ; tout retentit de chants d'hyménée ; des jeunes gens forment en dansant un cercle rapide, et les flûtes et les lyres font entendre leurs douces voix. Les femmes debout

(1) Si ces trois cercles se rapportaient à la Trimourti ils seraient dits *azurés*.

aux portes de leurs maisons contemplent ce spectacle. » Homère veut nous montrer là, par cette image, que le premier devoir des citoyens pendant la jeunesse est de se marier et de faire des enfants.

La seconde gravure qui se voit sur le bouclier d'Achille représente la vie judiciaire et parlementaire de la cité. Sur la place publique, deux hommes contestent le rachat d'un meurtre : « L'un jure qu'il a délivré la somme entière ; l'autre, qu'il n'en a pas reçu la moindre partie ; tous deux produisent avec chaleur des témoins ; la turbulente assemblée se partage en leur faveur. Des hérauts l'apaisent. Des vieillards, assis sur des pierres luisantes, forment une enceinte sacrée ; chacun d'eux, avant de parler, reçoit le sceptre de la main d'un héraut dont la voix perce les airs ; se levant avec le sceptre, ils prononcent tour à tour leur sentence. Au milieu d'eux sont deux talents d'or, prix du jugement le plus équitable. » Le poème ici nous apprend que l'un des premiers devoirs des citoyens est de contribuer à l'application des lois, chacun dans la mesure de ses moyens et d'y obéir avant tout — et d'exiger encore que la justice soit rendue toujours avec droiture et impartialité.

La troisième image gravée par Vulcain sur le bouclier offre à nos regards le spectacle d'une bataille. Les guerriers de deux armées combattent les uns contre les autres avec acharnement. « Tandis que les épouses chéries et les tendres enfants veillent à la sûreté des remparts où ils sont rassemblés avec ceux qu'accable le poids de l'âge, les plus

vigoureux sortent de la ville à pas précipités. Ils ont à leur tête Mars et Minerve ; tous deux sont d'or, couverts de vêtements brillants et ils sont distingués, comme il convient à des dieux, par leur beauté, par leur grandeur et par leur armure. » Homère nous rappelle ici que c'est un devoir sacré pour tous les citoyens de courir aux armes afin de défendre la patrie en danger.

La quatrième image qui se voit sur le bouclier fameux est elle-même divisée en quatre parties et représente dans chacune d'elles une scène champêtre longuement décrite et détaillée par Homère.

1^{re} Scène. — Des paysans labourent un champ et l'ensemencent.

2^e Scène. — Le temps de la moisson est venu ; on coupe les blés : « ... Le roi propriétaire du domaine, tenant en silence son sceptre au-dessus des longs sillons couverts de gerbes, goûte au fond de son cœur une douce satisfaction. Des hérauts cependant préparent à l'écart un festin champêtre à l'ombre d'un chêne. Ils immolent un grand taureau, ils en assaisonnent la chair ; les femmes, prodiguant la fleur éclatante de la farine, apprêtent le repas des moissonneurs. »

3^e Scène. — La vendange. « ... Par un sentier étroit rempli de vignerons, une jeunesse folâtre des deux sexes porte dans des paniers tressés avec art le raisin égal au miel par sa douceur. »

4^e Scène. — Elle est divisée en deux parties. Dans l'une, nous voyons des troupeaux mal gardés attaqués par

des bêtes féroces ; dans l'autre, des brébis parquées avec soin au milieu d'une agréable vallée.

Scène finale. — Enfin, le divin artiste « orne le bouclier du tableau d'une danse semblable à celle que, dans la Crète, Dédale inventa jadis pour l'aimable Ariane. Des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe dansent, se tenant par la main... Pliant leurs pieds dociles, tantôt ils voltigent en rond, aussi rapides qu'une roue essayée par la main du potier et tournant à son gré, tantôt ils se mêlent et courent former divers labyrinthes. La foule des assistants qui les environne regarde d'un œil enchanté cette danse merveilleuse. Deux sauteurs se distinguent au milieu du cercle ; ils entonnent le chant et s'élèvent d'un vol agile. » Puis Vulcain, pour terminer son œuvre, d'un coup de son adroit burin, « fait rouler les fortes vagues de l'Océan sur tout le bord du riche bouclier ».

Homère, par le tableau qu'il fait ici de la vie champêtre, s'applique à nous montrer que le grand devoir des citoyens pendant la paix est de porter tous leurs soins aux travaux de l'agriculture, car c'est elle qui fait vivre sainement les peuples dans l'abondance et dans la joie. La danse des jeunes gens symbolise les arts, les sports et les plaisirs de l'hiver. Aussi bien les saisons sont-elles toutes désignées assez clairement dans ces agréables tableaux (1).

(1) Il existe certainement une symbolique particulière pour tout ce qui a rapport au labyrinthe, mais il n'y a pas lieu de s'en occuper ici.

Le flambeau (qu'on se passe de main en main) était chez les Grecs le symbole de Vulcain et de la civilisation. L'Etat avait organisé à Athènes, trois fois l'an, une fête des flambeaux en l'honneur de Minerve, de Vulcain et de Prométhée. Les jeunes gens allumaient leurs flambeaux près de l'autel de ce dernier et couraient vers la ville ; il fallait, pour gagner un prix, le conserver allumé jusqu'à la fin de la course. Les couleurs jaune, rouge et noire — et principalement le jaune — qui sont celles du feu dans les Védas, ont pu servir chez les Grecs primitivement à hiéroglyphier Héphaistos. Il est vrai que le Vulcain des Chinois — Hoang-Ti — avait le jaune pour attribut ; mais le Père de Prémare dit avec raison qu'il était ainsi nommé « parce qu'il régnait par la vertu de la terre qui était symbolisée en Chine par la couleur jaune » ⁽¹⁾.

III. — Apollon n'est le plus souvent dans l'Iliade que l'archer de Jupiter, la divinité chargée par lui d'exécuter sur la terre les arrêts de sa justice. Dieu terrible et malfaisant, c'est lui qui provoque les épidémies (Il. 1) et il tue toujours sûrement ceux qu'il vise de ses flèches ailées. L'arc est son arme personnelle, car l'égide dont il se sert parfois ne lui appartient pas en propre : c'est celle de Jupiter (Il. 15). L'Iliade nous le représente tenant en mains l'arc d'argent et lançant au loin ses traits du haut

⁽¹⁾ P. DE PRÉMARE. *Recherches sur les temps ant. au Chou-King.*

des cieux (Il. 1) ; il est appelé dans cette épopée « le dieu qui lance le trépas » (Il. 15) et encore « Apollon à la flèche inévitable » (Il. 7), car la plupart des hommes meurent de ses propres mains et les femmes de celles d'Artémis (Il. 19 et 24). Souvent, d'ailleurs, les flèches que lancent ces deux divinités donnent une mort douce et rapide : « Les habitants de l'île d'Ortygie, dit l'Odyssée, atteignent au dernier terme de la vieillesse ; alors viennent Apollon et Diane sa sœur ; ils tendent leurs arcs, leur plus douce flèche, sans être aperçue, fend les airs et termine promptement de longues destinées. » (Od. 15.) Tout ceci provient d'une déviation dans la symbolique de l'arc que je me propose un jour d'étudier par ailleurs ; car, scientifiquement, la vraie fonction d'Apollon et de Diane dans la religion homérique fut de symboliser toujours l'humanité primitive. Cependant, dans l'Iliade et l'Odyssée, Apollon, bien que déformé déjà, ne l'est pourtant pas encore au point de passer pour le même dieu que celui du Soleil, et l'on sait que la confusion qui s'est établie entre eux, si elle est universelle chez les écrivains postérieurs à Homère, est surtout le résultat de spéculations relativement récentes dues en grande partie, croit-on, à des influences étrangères.

La formule mythologique Apollon-Artémis a servi pour représenter tout d'abord en Grèce les premières humanités de pasteurs qui ont vécu sur notre globe — sur la terre encore non cultivée appelée aussi « la terre des épines ». *Apollon* et *Artémis* sont enfants de *Latone* par Jupiter.

On ne connaît pas bien exactement l'origine du mot Λητώ (Latone). Platon dit là-dessus dans la *Cratyle* : « Λεθω, comme prononcent les étrangers, viendrait du caractère doux et uni de cette déesse, λεῖον ἦθος. » Dans l'*Illiade*, Latone est appelée « la blonde Latone » (Il. 1), « la forte Latone », la valeureuse, ἐρικυδέης (Il. 14) ; elle y reçoit aussi l'épithète de καλλίσφυρος « aux beaux talons, aux beaux pieds » ⁽¹⁾. Dans Hésiode elle est dite : « Latone au peplos bleu, toujours charmante, douce aux hommes et aux dieux immortels, aimable dès sa naissance et qui fit entrer la joie dans l'Olympe » ⁽²⁾. Latone figura d'abord, comme Isis chez les Egyptiens, les eaux célestes emblématisées déjà par Junon dans le Panthéon homérique. Mais dans notre antiquité, elle symbolisa le plus souvent la terre qui vient de donner naissance à l'humanité primitive ; puis, lorsque le mythe d'Apollon se fut compliqué de l'île de Délos, on ne sut plus bien alors ce que représentait cette déesse parmi les dieux de l'Olympe. En tout cas, ce que disent les anciens sur le nom de Latone est assez vague et ne répond à aucune idée bien précise.

Les Grecs racontaient que Latone avait donné le jour à Apollon et à Diane dans l'île de *Délos* ⁽³⁾ qui symbolisait pour eux les terrains primitifs sortant des flots de l'Océan. Cette île était errante, mais Jupiter la fixa par

⁽¹⁾ N. THEIL et HALLEZ D'ARROS. *Dict. complet d'Homère*, au mot Λητώ. (Paris, 8°. 1844.) — ⁽²⁾ HÉSIODE. *Théog.* — ⁽³⁾ Δῆλος, « ce qui est visible tout d'abord ; ce qui apparaît clairement. »

des chaînes de diamant au fond de la mer. Callimaque la représente comme fixée définitivement après la naissance d'Apollon ⁽¹⁾. Lucien, au contraire, ce qui est plus logique, nous la montre immobilisée tout-à-fait avant la naissance de ce dieu et de sa sœur Artémis. « Ile, arrête-toi, ordonne Neptune, ne sois plus emportée par les vagues ; demeure immobile Tritons, transportez-y Latone ; que le calme règne de toutes parts. Quand au serpent qui la poursuit et l'effraie, les petits enfants nés à peine l'attaqueront et vengeront leur mère. Iris, annonce à Zeus que tout est prêt, car Délos est fixée. Que Latone y vienne et mette au jour ses enfants » ⁽²⁾.

C'est à Delphes qu'était situé le sanctuaire d'Apollon, célèbre dans toute l'Europe ancienne, et ses caves et son musée contenaient des œuvres d'art de toute beauté et d'immenses richesses « des richesses telles, dit un passage de l'Iliade, que n'en referme pas dans son intérieur le sol pierreux du temple de Φοῖβος Ἀπολλων dans la rocheuse Pytho » ⁽³⁾. Delphes s'appela d'abord Pytho, nom sous lequel elle est connue dans Homère. Au centre du temple était une petite ouverture dans la terre, d'où de temps en temps s'échappait une vapeur enivrante. Au-dessus de cette ouverture était placé un trépied sur lequel s'asseyait la prêtresse appelée Pythie, quand on désirait la consulter. Les paroles qu'elle prononçait après chaque

⁽¹⁾ CAL. *Hymne en l'hon. de Delos*. — ⁽²⁾ LUCIEN. *Dial. marins. Iris et Neptune*, 10. — ⁽³⁾ IL., 9, 404.

exhalation de vapeurs passaient alors pour contenir la révélation d'Apollon ⁽¹⁾ Plutarque affirme, en effet, que c'était les vapeurs elles-mêmes et les exhalaisons de la terre de Delphes qui donnaient l'inspiration aux pythônises ⁽²⁾. La plupart de nos anciens ont cru qu'Apollon habitait la caverne même de Delphes, à l'orifice de laquelle se trouvait le trou des vapeurs et le trépied sacré, et Eschyle appelle Apollon, dans les Choéphores « le dieu qui siège à l'entrée de la caverne immense ». Diodore dit que l'oracle de Delphes passait pour celui même de la terre ⁽³⁾, et les Grecs appelèrent toujours ce pays le nombril de la terre ou du monde ⁽⁴⁾ Platon dit aussi lui a même chose ⁽⁵⁾. On donnait le uom d'engastromytes (μῦθος, parole, εν, dans et γαστήρ, ventre), aux prêtresses d'Apollon parce qu'elles rendaient leurs oracles presque sans remuer les lèvres et que leur voix semblait comme souterraine. C'est ce qui a fait dire à certains occultistes que ces femmes étaient toutes choisies parmi des ventriloques. Cette voix intérieure avec laquelle elles prophétisaient aurait été regardée alors par les dévots comme la voix des puissances surnaturelles. « Les êtres doués d'un esprit de python et de sorcellerie, dit B. de Salverte, exprimaient leurs oracles par une voix sourde et faible qui semblait sortir de terre. Le nom d'engastro-

⁽¹⁾ PAUS., 10, 6. DIOD. DE SIC., 16, 26. STRABON, 9, 3, 5. —

⁽²⁾ PLUT. *Sanct. dont les oracles ont cessé*, 42 et suiv. — ⁽³⁾ DIOD. SIC., 16, 26. — ⁽⁴⁾ ESCHYLE. *Choeph. Eum.* — ⁽⁵⁾ PLAT. *Rép.*, 3.

mythes donné par les Grecs aux pythies, aux femmes qui pratiquaient l'art de deviner, indique qu'elles usaient du même artifice » ⁽¹⁾. Euryclès, ancien devin d'Athènes, avait reçu aussi lui le surnom d'engastromythe, parce qu'on le croyait inspiré par un génie intérieur. De fait, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les ventri-loques — appelés autrefois des euryclès — étaient nom-més couramment par tout le monde des pythons ⁽²⁾.

Le culte d'Apollon était à l'origine sombre et triste, et il le resta longtemps dans notre antiquité, car Pausanias rapporte qu'on fut obligé de supprimer, dans les céré-monies du temple de Delphes, le chant accompagné par la flûte « parce qu'il avait quelque chose comme de mauvais augure », et il ajoute : « Ce chant est en effet le plus lugubre de tous ceux qu'on exécute avec des flûtes, les vers qu'on chante n'étant que des élégies et des lamentations » ⁽³⁾. D'après ce passage, il semble que c'est le chant ici qui est lugubre et non pas le son de la flûte. Cependant il est probable que les anciens ont dû parfois faire usage dans le culte des dieux malfaisants de flûtes au son bas et sourd qui attristaient, à certains moments, les cérémonies dans les temples. Peut-être même, à une époque très reculée, ont-ils fait usage d'un instrument ayant quelques lointains rapports avec nos

(1) BACONNIÈRE DE SALVERTE. *Des Sciences occultes...* (Paris, 8°, 1865, 3^e Edit.) Chap. 7, p. 128. — (2) PLUT. *Sanct. dont les oracles ont cessé*, 9. — (3) PAUS. Phoc, 7.

orgues primitives. Du moins, ce que dit Athénée de l'hydraule le laisserait presque supposer ⁽¹⁾. Tout ce que nous savons d'Apollon et de Diane indique, dès les temps homériques, deux divinités malfaisantes et qui le restèrent lorsqu'Apollon fut devenu chez les Grecs le dieu du Soleil et Diane la déesse de la Lune. Aussi bien Apollon personnifia presque toujours alors l'ardeur et la force redoutable du soleil et non pas ses bienfaits. D'ailleurs les hellénistes modernes font venir Ἀπόλλων — comme aussi Platon dans le *Cratyle* — du verbe ἀπόλλομι qui veut dire « perdre et détruire ». Quant au mot Ἀρτέμις, personne ne sait d'où il vient. « Artémis, dit Socrate dans le *Cratyle*, paraît signifier l'intégrité — το ἀρτεμής — et se rapporter essentiellement à son amour pour la virginité » ⁽²⁾.

(1) Athénée dit que l'hydraule devait être assez semblable à un instrument — qu'il ne décrit pas — trouvé autrefois dans le fond d'un antique autel à forme circulaire au temps de Ptolémée Philadelphe. Tryphon, dans les « Dénominations » appelle l'hydraule un ouvrage composé de flûtes. Aristoclès, qui a écrit sur la musique, dit de l'hydraule « qu'on ne sait pas s'il est du nombre des instruments qui s'animent par le souffle ou de ceux auxquels on applique des cordes ». Aristoxène, technicien musical, ne sait pas au juste, aussi lui, ce qu'est l'hydraule ; mais Platon qui peut-être avait eu en sa possession quelques documents sur cet instrument, pensait qu'il recevait le vent dans des tuyaux, poussé par une chute d'eau. (Athénée *Naukrat. Banq. des savants*, 4, 15 ; et divers auteurs.) — (2) Apollon avait de nombreux surnoms. Eschyle l'appelle parfois « Loxias », c'est-à-dire le tortueux, à cause de l'ambiguïté de ses prophéties.

Le palmier est un arbre qui fut de tout temps consacré à Apollon et longtemps avant que ce dieu n'ait symbolisé le soleil. Dans l'*Odyssee*, en effet, nous voyons qu'*Ulysse* raconte à la jolie *Nausicaa*, fille du roi *Alcinoüs*, qu'il a vu à *Delos*, près de l'autel d'*Apollon*, un superbe palmier « qui, par un prodige soudain, élevait du fond de la terre sa tige haute et toujours jeune et florissante. » (*Od.* 6.) Pour moi, ce palmier d'*Apollon* figure la fougère arborescente qui, dans des pays plus méridionaux que la Grèce et dans une civilisation préhomérique, a dû servir à représenter la première végétation qui ait paru sur le globe. La symbolique de la fougère arborescente aurait dévié tout naturellement en Grèce et le palmier aurait servi alors à hiéroglyphier, avec les épines, la jeune humanité dans l'ésotérisme delphien (¹). Naturellement, lorsqu'*Apollon* devint le dieu du Soleil, le palmier lui fut encore bien mieux consacré, puisque cet arbre est le seul qui pousse aux pays désertiques du sud, où le soleil de midi était alors regardé par tout le monde comme un dieu terrible et malfaisant. On voyait à *Delphes*, dans notre antiquité, en la chapelle des *Corinthiens*, un palmier de bronze auprès duquel étaient ciselés des grenouilles et des serpents d'eau. *Plutarque* qui a vu cet objet d'art, se montre extrêmement étonné de ces ciselures, car, dit-il,

(¹) Ceci est assez contraire, il est vrai, à la théorie des savants anciens qui faisaient d'*Apollon* un dieu d'origine mordique.

« le palmier n'est pas une plante de marais — qui aime l'eau » (1) ; bien entendu, l'idée qu'il pouvait représenter la fougère arborescente ne pouvait un seul instant lui venir à l'esprit. Quant aux grenouilles qui étaient gravées à la racine de l'arbre, c'était un symbole très exact de la faune primitive de notre terre, car le groupe des batraciens, exclusivement confiné dans les eaux douces, s'est trouvé constitué sur le globe dès la fin de la période primaire. En tout cas, dans l'écriture hiéroglyphique égyptienne, l'adjectif « jeune » est habituellement déterminé par deux caractères : l'image d'une palme ou pousse de palmier et celle d'un enfant (2). La palme a donc eu dans notre antiquité presque le même sens symbolique que les épines et a servi à représenter la jeunesse du globe et encore une nouvelle humanité — une civilisation qui commence.

C'est ainsi qu'un hymne homérique nous montre, dans l'île de Delos, la déesse Latone accouchant de son fils sous un palmier. Dans l'Evangile apocryphe de la naissance de Marie, lors de la fuite en Egypte de la sainte famille, nous voyons aussi Joseph, son épouse et l'enfant Jésus se reposer sous un palmier. Marie, pressée par la faim, soupire après les dattes qui couvrent la cime de l'arbre. « Mais comment y atteindre ; l'âge ne permet plus à Joseph d'y monter et ne le permet pas encore à Jésus. Du sein de sa mère auquel il est suspendu, le

(1) PLUT. *Pythie n. rend plus maint. ses or. en vers*, 9. —

(2) CHAMPOLLION. *Gram. égypt.* Chap. 11, p. 321.

petit enfant ordonne alors à l'arbre de s'incliner et l'arbre aussitôt s'incline. Joseph et Marie en cueillent les fruits et le palmier ne se redresse que sur un nouvel ordre de l'Enfant-Dieu » (1). Plus tard, lorsque Jésus, sentant sa fin prochaine, montera à Jérusalem afin de célébrer, en communiant avec ses disciples, la nouvelle loi qu'il vient d'établir parmi les hommes, c'est avec des branches de palmier à la main que les juifs courront à sa rencontre en criant : « Hosanna, béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur » (2). Mahomet aussi lui, dans le Koran, fait accoucher miraculeusement Marie de l'enfant Jésus auprès d'un palmier. Et tout de suite après sa naissance l'enfant se met à prêcher sur les bras de sa mère : « Je suis, dit-il, le serviteur de Dieu ; il m'a donné l'Evangile et m'a établi prophète. Sa bénédiction me suivra partout... La paix me fut donnée au jour de ma naissance ; elle accompagnera ma mort et ma résurrection » (3). Les Athéniens avaient consacré à Apollon un palmier à fruits d'or (4). A l'époque de l'expédition

(1) A. CHASSANG. *Hist. du Roman et de ses rapports avec l'hist. dans l'ant. gr. et lat.* (Paris, in-12, 1862, 2^e Edit.), p. 252. Voir aussi dans l'Encycl. Migne : Brunet. *Diction. des Apocryphes, Evang. de la naissance de Marie*. Chap. 20. — (2) « Une grande foule... prit des branches de palmier et sortit au-devant de lui (de Jésus) en criant : Hosanna ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! » (Jean, 12, 13.) *Mathieu-Marc* dit seulement qu'on étendit des branches d'arbres sur le passage de Jésus. (Math., 21, 8 ; Marc, 11, 8) et Luc, des vêtements. (Luc, 19, 36.) — (3) LE KORAN. *Marie* (19, 19 et suiv.) — (4) PARS. 10, 15.

malheureuse des Athéniens en Sicile, les dattes d'or du palmier se détachèrent et des corbeaux firent des trous avec leur bec dans le bouclier de Pallas. Ces signes avaient été regardés comme funestes et de mauvais présage par le peuple ⁽¹⁾.

La première invention des hommes primitifs fut de produire le feu à l'aide de cailloux qu'ils frappaient l'un contre l'autre afin d'en faire jaillir des étincelles, ou bien encore en frottant ensemble deux morceaux de bois très sec. Le laurier et le lierre, paraît-il, s'enflamment ainsi très rapidement, et ce doit être pour cette raison que le laurier fut consacré d'abord à Apollon. « C'est aux éclaireurs militaires et aux bergers, dit Pline, qu'est dû cet art de tirer le feu du bois, parce qu'ils n'ont pas toujours à leur disposition des pierres pour l'en faire jaillir. . . . De tous les bois nul ne se frotte si avantageusement que le laurier ; nul plus que le lierre ne s'enflamme par le frottement » ⁽²⁾. Les savants non initiés aux religions, dans notre antiquité, racontaient sur le laurier toutes sortes de fables. Ils en avaient fait un arbre salulaire par excellence, et les vertus qu'ils lui attribuaient le faisait employer dans toutes les cérémonies lustrales. Les Grecs croyaient qu'il avait le pouvoir non seulement de guérir

(1) PLUT. *Pythie n. rend pl. maint. ses or. en vers*, 8. —

(2) PLINÉ. *Hist. nat.*, 16, 77. Le laurier est un arbuste qui reste toujours vert, mais ce n'est pas principalement pour cette raison qu'il fut consacré à Apollon.

mais de prévenir les maladies, et il passait même dans l'Hellas pour être à l'abri de la foudre (¹).

Le travail gigantesque des hommes préhistoriques — qui, pendant de longues séries de siècles les occupa uniquement — fut de lutter sans trêve contre les monstres féroces et hideux qui peuplaient notre terre et de la lui disputer pied à pied. C'est pourquoi Apollon et Diane, symbolisant tous deux la première humanité, furent regardés d'abord en Grèce comme des chasseurs et des archers redoutables, et c'est pourquoi surtout Apollon avait été nommé par les poètes helléniques « le vainqueur de Python », car le serpent Python, produit par la vase couvrant la terre après le déluge de Deucalion, emblématise tous les animaux épouvantables qui sur le globe avaient précédé la venue de l'homme. Il fut tué par Apollon, lequel institua les jeux pythiens en commémoration de sa victoire (²). Le combat d'Apollon contre le serpent Python a inspiré longtemps les artistes et les poètes de la Grèce : « Il était encore tout jeune, dit du fils de Latone Apollonius de Rhodes, et il combattait nu,

(¹) Les Grecs disaient que le laurier avait été d'abord une vierge aimée par Apollon, et qu'elle n'avait échappé à la poursuite du dieu (avec l'aide de la terre sa mère) que par sa métamorphose en l'arbre qui porte son nom. (Darembert et Saglio. *Loc. cit.* Au mot *Arbores sacrae*.) — (²) Plutarque propose pour étymologie à Πύθων le verbe πύθω « je réduis en pourriture » et c'est à peu près aussi l'étymologie qu'on donne à présent à ce mot. (PLUT. *Si cache ta vie est une maxime bien jud.*, 6.)

heureux de ses cheveux bouclés » (1). « Python monstre épouvantable, s'élançait, dit Callimaque..... ; Python, serpent terrible, ô Apollon, s'élançait contre toi ; mais bientôt tes coups redoublés et rapides l'étendirent à tes pieds. Le peuple s'écria : « Io, Io, Pœan ! frappe ; Latone en toi nous donne un sauveur » (2).

Ainsi Apollon, avant tout, fut un dieu destructeur, et les premiers hommes-dieux que connut l'humanité furent aussi d'abord des êtres de destruction. Jésus lui-même ne commença-t-il pas sa mission sociale par chasser les vendeurs du temple à coups de fouet ? N'était-il pas venu au monde, d'ailleurs, pour anéantir en premier les œuvres de la mort et de la pourriture ? Dans l'évangile apocryphe de la Nativité de Marie, ce pouvoir destructif que possède Jésus encore tout enfant est brutalement indiqué : ses jeunes camarades même refusent de jouer avec lui, car le fils de Marie frappe de mort tous ceux qui résistent à ses volontés, et les enfants disent à Joseph : « Retire Jésus de cet endroit, car il ne peut habiter avec nous dans ce village. Ou bien apprends-lui à bénir et non pas à maudire » (3).

L'homme primitif, tout en gardant ses troupeaux, charmait ses instants de loisir dans les longues journées de l'été en exécutant toutes sortes de menus ouvrages,

(1) APOL. DE RH. *Argon.*, 2. — (2) CALL. *Hymne en l'hon. d'Apol.* — (3) BRUNET. *Dict. des apoc. loc. cit.* (Encycl. Migne.) *Evang. de la Nat. de Marie*, 29.

entr'autres des flûtes de roseaux et des lyres rustiques, à l'aide desquelles le soir il s'accompagnait devant la tribu assemblée pour chanter les exploits des héros et des dieux ; car la musique marque la toute première étape dans l'acheminement des peuplades primitives vers la civilisation ; aussi bien en indique-t-elle l'aurore même, car elle ne fait pas qu'adoucir les mœurs, elle tourne encore l'esprit du sauvage vers la connaissance des premières règles de la mathématique (valeur des sons et leurs rapports entre eux) et lui apprend en même temps que tout n'est qu'une harmonie dans le cosmos. C'est pourquoi l'on disait que les murailles des villes se devaient bâtir au son de la lyre, et c'est pourquoi aussi l'on attribua à Apollon l'invention de la phorminx (φόρμιγξ) ⁽¹⁾ ; déjà, d'ailleurs, dans l'Iliade (Il. 1), Homère nous montre ce dieu conduisant lui-même le chœur des Muses. Cet Apollon, dieu des Arts, de la Musique et de la Poésie, avait reçu des Grecs le nom de Musagètes (μουσαγέτης) et de fondateur de villes (αρχηγέτης κτιστής).

Les muses primitives importées de Thrace étaient au nombre de trois et symbolisèrent probablement d'abord le présent, le passé et le futur ; mais Pausanias leur donne les noms de Μελέτη (la méditation), Μνήμη (la mémoire) et ὠδή (le chant), en rapport avec les trois principales parties de l'art des rhapsodes. Ces trois divinités sont à

(1) Φόρμιγξ, sorte de lyre ou de petite harpe qu'on portait suspendue au cou.

peu près aussi, à mon sens, les trois Nornes, c'est-à-dire les trois Salutaires des Scandinaves qui gardent la sainte fontaine Urdar aux eaux bienfaisantes. Les muses chez les Grecs furent primitivement les nymphes des montagnes et des eaux. « Hésychius, dans une glose, identifie formellement les muses et les nymphes, et Etienne de Byzance, Suidas et le scholiaste de Théocrite, affirment que les muses chez les Lydiens portaient le nom de nymphes. C'est en Béotie, autour de l'Hélicon, que la vénération des muses s'est constituée définitivement et a jeté le plus d'éclat ; les Béotiens revendiquaient ce culte comme autochtone, mais Strabon affirme qu'il avait été apporté chez eux par les Thraces. En tout cas, dès les temps les plus anciens de l'Hellas, le nombre de neuf muses avait prévalu » (1). Sur l'origine du mot « Muse » Μοῦσα — il n'existe rien de bien certain. Les muses étaient particulièrement vénérées à Delphes.

On voit, d'après ce qui précède, que la formule Apollon-Diane a toujours servi d'abord à représenter le monde primitif — le temps où les hommes uniquement pasteurs ne cultivaient pas encore la terre appelée à cause de cela « la terre des épines ». C'est pourquoi, parmi les Grecs, toutes les plantes sauvages, mais principalement les plantes épineuses, servirent à emblématiser l'époque de la préhistoire et la société à son berceau. Ainsi Plutarque

(1) DAREMBERG et SAGLIO. *Dre.*

raconte qu'à Delos autrefois on portait dans le temple, avec les autres plantes communes et « qui croissent d'elles-mêmes », de la mauve et de l'ache, comme souvenir et échantillon de la nourriture primitive ⁽¹⁾. Dans la Béotie, aux cérémonies nuptiales, après qu'on avait mis son voile à la jeune mariée, elle était aussitôt couronnée d'asperges sauvages, non pas, comme le rapporte Plutarque, parce que l'asperge donne, au milieu d'une tige épineuse, un fruit très agréable, mais bien plutôt parce qu'à cause même de ses épines cette plante, symbole déjà de l'humanité primitive dans la religion, devait le devenir aussi dans l'ordre social pour représenter la fiancée, terrain vierge que le mâle allait bientôt ensemençer ⁽²⁾. Nous savons aussi que tous les lieux arides — domaine de la chasse — le sommet des montagnes, les coteaux élevés couverts de landes et d'ajoncs étaient consacrés à la fille de Latone et appelés généralement « les promontoires de Diane » ⁽³⁾.

En architecture, c'est l'acanthé qui servit chez les primitifs hellènes à hiéroglyphier la jeune humanité et la terre vierge encore de culture : on sait d'ailleurs que le mot *akantha* veut dire en grec « épine et ronce ». Voici ce que rapporte Vitruve à ce sujet : Sitôt qu'Ion, fils d'Apollon, se fut emparé d'une partie de l'Asie mineure, à laquelle il devait laisser son nom — l'Ionie — il s'occupa

⁽¹⁾ PLUT. *Banq. des sept Sages*, 14. — ⁽²⁾ *Ib. Préceptes conj.* 2.
— ⁽³⁾ *Ib. Phocion*, 32.

avec ses troupes d'y bâtir des autels en l'honneur des dieux immortels. Le premier temple qu'il éleva fut dédié à Apollon Pannonien. « Les Grecs le firent à la manière de ceux qu'ils avaient vus en Achaïe et ils l'appelèrent *dorique* parce qu'il y en avait eu de pareils dans les villes des Doriens. Mais comme ils ne savaient pas bien quelles proportions il fallait donner aux colonnes de ce temple, ils cherchèrent le moyen de les faire assez fortes pour porter le poids de l'édifice tout en les rendant agréables à la vue. Pour cela, ils mesurèrent le pied d'un homme et trouvant qu'il était la sixième partie de la hauteur du corps, ils appliquèrent à leurs colonnes cette proportion ; quelque fut le diamètre de la colonne à son pied, ils donnèrent à la tige, y compris le chapiteau, une hauteur égale à six fois ce diamètre. C'est ainsi que la colonne dorique emprunta les proportions, la force et *la beauté du corps de l'homme*.

Plus tard, voulant élever un temple à Diane et cherchant quelque nouvelle manière qui fut belle, ils lui donnèrent la délicatesse du corps de la femme et ils portèrent la hauteur des colonnes à huit diamètres afin qu'elles parussent plus sveltes. Ils y ajoutèrent des bases avec des enroulements à l'imitation des chaussures et ils taillèrent des volutes au chapiteau pour représenter les boucles de la chevelure rejetées à droite et à gauche du visage. Des cimaises et des guirlandes furent comme des ornements arrangés sur le front des colonnes ; enfin, des cannelures creusées le long du fût

imitèrent les plis d'une robe. Ainsi ils inventèrent deux ordres de colonnes, dont les unes rappelaient les proportions et la simplicité négligée du corps de l'homme, et les autres la délicatesse et la *parure de la femme*. Par la suite, le sentiment de l'élégance s'étant développé, on préféra des proportions plus élancées et l'on donna sept diamètres en hauteur à la colonne dorique et huit et demi à la colonne *ionique*, car cette dernière prit le nom du peuple qui l'avait inventée.

Le troisième ordre, que nous appelons *corinthien*, imite la grâce d'une *jeune fille* ; il en a les proportions délicates et il appelle aussi les ornements les plus élégants... Vitruve veut ici parler des sculptures imitant la feuille de l'acanthé, symbole de la terre non cultivée, habitée seulement par les peuplades de pasteurs. On disait encore que cet ordre d'architecture avait été inventé par le sculpteur Callimaque, de Corinthe, 440 ans avant Jésus-Christ. Voici, d'après Vitruve, comment il aurait eu l'idée première du chapiteau : « Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment de se marier, sa nourrice posa sur son tombeau, dans une corbeille, quelques petits vases que cette jeune fille avait aimés pendant sa vie et, pour les mettre à l'abri, elle recouvrit la corbeille d'une tuile. La racine d'une acanthé s'étant trouvée par hasard en cet endroit, les feuilles au printemps poussèrent entourant la corbeille et, rencontrant les angles de la tuile, elles furent contraintes de se recourber à leur extrémité en forme de volutes. Callimaque, passant près de là, vit cette

corbeille, remarqua la grâce et la nouveauté de ces formes et y puisa le modèle des chapiteaux qu'il fit exécuter à Corinthe. Il fixa ensuite les règles et les proportions de l'ordre corinthien » ⁽¹⁾. Ainsi nous voyons, d'après tout ceci, que l'ordre dorique servit à hiéroglyphier le premier homme, l'ordre ionien la première femme et le corinthien la terre des ronces et des épines.

Dans l'iconographie des chrétiens, c'est Marie, la mère terrestre de Jésus, qui symbolise la nouvelle humanité et la terre vierge ou terre des épines. Elle porte toujours sur ses bras l'Enfant-Dieu ou le présente au peuple ou à des donateurs. Les imagiers du moyen-âge posaient assez souvent sur la tête de cette vierge une couronne de chardons et de trèfles stylisés ; certaines de ces couronnes sont aussi sculptées et peintes en façon de feuilles de chêne. La mère terrestre de Jésus, celle qui tient en ses bras l'enfant divin, ne devrait jamais porter sur la tête une couronne d'étoiles, mais je crois qu'il n'y a aucune règle fixe là-dessus dans les anciens tableaux.

Lorsque dans notre antiquité Apollon fut devenu par dessus tout le dieu du Soleil et du Jour, l'or lui fut naturellement consacré par les poètes et les artistes. Ainsi, dans les hymnes orphiques, Helios est appelé « celui qui porte une lyre d'or ». « La tunique d'Apollon est d'or, dit Callimaque : son agrafe, sa lyre, son arc, son car-

⁽¹⁾ Vitruve, dans Ch. BLANC : *Grammaire des arts du dessin* (Paris, gr. 8°. 1870), p. 162 et 194.

quois et ses broderies sont d'or. L'or et les richesses brillent autour de lui, j'en atteste Pytho » ⁽¹⁾. Mais dans les temps les plus anciens de l'Hellas, l'or n'était point particulièrement consacré à Apollon et à Diane, et bien au contraire ces deux divinités avaient alors la couleur noire pour attribut. D'abord les statues en bronze d'Apollon et de Diane ont toujours été assez nombreuses en Grèce ; puis nous voyons aussi dans Pausanias que celles qui étaient de style antique avaient été sculptées autrefois en ébène ou dans quelque bois de couleur sombre. C'est ainsi que cet auteur rapporte avoir vu dans un vieux temple d'Apollon à Mégare, trois anciennes statues de ce dieu en ébène. « Elles étaient très anciennes, dit-il, et ressemblaient beaucoup à des statues égyptiennes » ⁽¹⁾. Pausanias cite encore dans un temple de Laconie une ancienne statue de Diane faite en bois d'ébène ⁽²⁾ et dans un autre temple, qui se trouvait sur la route d'Anticyre, à deux stades d'Ambrysse, une statue de Diane en marbre noir « ouvrage dans le style éginète, pour lequel les habitants d'Ambrysse montraient une grande vénération » ⁽³⁾. Ces vieilles statues en bois, de style égyptien, dont nous entretient là Pausanias, étaient appelées généralement par les Grecs des « Dédales » ; c'était pour eux des objets de haute curiosité. Pline en cite une de Diane, particulièrement, que possédait le temple d'Ephèse —

⁽¹⁾ CALL. *Hymne en l'hon. d'Apol.* — ⁽²⁾ PAUS. *Attique*, 42.
— ⁽³⁾ *Ib.* *Arcadie*, 53. — ⁽⁴⁾ *Ib.* *Phocide*, 36.

magnifique monument élevé par les fidèles à l'aide de souscriptions. « Le bois de cette statue, dit-il, est tellement vieux qu'on ne sait plus exactement ce que c'est, mais la plupart des connaisseurs pensent que c'est de l'ébène » ⁽¹⁾. « Un caractère essentiel dans les idoles d'Artémis (celle d'Ephèse surtout), dit Creuzer, c'est qu'elles étaient faites de bois d'ébène ; rarement on les remplaçait par le bois de la vigne ou par le cèdre. Dans les temps postérieurs, c'est encore une noire déesse que nous trouvons sous les enveloppes chargées d'hiéroglyphes qui couvre son image » ⁽²⁾.

Assez souvent la couleur noire chez les anciens a symbolisé la terre. « Les poètes, dit Plutarque, donnent à chaque instant à la terre l'épithète de noire » ⁽³⁾ et Pausanias cite près de Phigalie (Arcadie), un antre consacré à Cérès Méloëna ; la statue de la déesse portait un vêtement noir ⁽⁴⁾. Cependant il me semble que dans le culte d'Apollon et de Diane la couleur noire a d'abord servi surtout à hiéroglyphier les premiers hommes qui ont peuplé le globe, car, dans quelques initiations savantes de l'antiquité, on a toujours enseigné qu'une humanité noire

⁽¹⁾ PLIN. *Hist. nat.*, 16, 79. — ⁽²⁾ CREUZER. *Loc. cit.* 3^e vol., chap. 4, p. 121. (Edit. 1825.) — ⁽³⁾ PLUT. *Sur le froid primitif*, 17. — ⁽⁴⁾ PAUS. *Arcadie*, 42. Il exista aussi en Grèce quelques statues noires de Vénus. Cette couleur noire provient ici certainement d'une déviation dans la symbolique première d'Artémis, et il n'y a pas lieu de s'en occuper davantage.

avait précédé sur la terre celle des hommes blancs (1). Cependant, si la couleur noire a été attribuée d'abord par des prêtres savants à Apollon et à Diane, parce qu'ils représentaient tous deux les premiers habitants nègres du globe, il est certain aussi qu'elle n'a pas tardé à symboliser le pouvoir malfaisant de ces deux divinités (2), d'autant mieux qu'Apollon, habitant lui-même la caverne de Delphes, passait chez les Grecs pour commander aux génies souterrains et aux démons méchants. Ainsi, les furies vengeresses qui, dans Eschyle (les Euménides), se tiennent sous les ordres directs d'Apollon et « dont la demeure est sous la terre » — ce sont elles-mêmes qui le disent — sont vêtues de vêtements noirs. Eurynome encore, un des génies infernaux qui, suivant les exégètes des Delphiens, ont pour fonction de dévorer les cadavres, était peint dans une fresque de Polygnote, dont Pausa-

(1) On cite à ce sujet les deux passages d'Homère sur les Ethiopiens ; car, dit-on, il les tenait en grande vénération et il en parle avec déférence comme d'hommes possédant une culture intellectuelle supérieure à celle des Grecs. Mais ces quelques vers de l'Iliade et de l'Odyssée peuvent très bien se rapporter à la symbolique seulement et ne désigner que les âmes des saints dans le paradis lunaire. Le mot éthiopien d'ailleurs ne veut pas dire « les hommes noirs », mais « les hommes au visage brûlé » (du verbe $\alpha\tau\theta\omega$, je brûle, et $\omega\psi$, visage.) — (2) Est-il nécessaire de rappeler que, dans l'ordre moral, la couleur noire symbolise ce qui est mauvais et méchant ? « Ce qui est blanc tient de la nature du bon et le noir du mauvais », a dit Pythagore. (Diog. LAËRTE. *Vie de Pythag.*)

nias nous a laissé une longue description « d'une couleur bleue tirant sur le noir, semblable à celle des mouches qui s'attachent à la viande » (1).

Dans l'iconographie chrétienne, les vierges noires emblématisent aussi, à coup sûr, la première humanité des nègres qui, croyait-on anciennement, avait peuplé la terre avant celle des hommes blancs, ainsi que la « Terre des épines ». Le Moyen-Age a tiré la symbolique de la Vierge noire de ce verset du Cantique des Cantiques : « *Nigra sum sed formosa, filiae Jérusalem, ideo dilixit me Rex et introduxit me in cubiculum suum* ». Ce passage de Salomon a été placé par l'Eglise romaine dans l'Ordinaire de la Vierge et se chante aux deuxième vêpres. La Vierge noire de Chartres, qui fut brûlée en 1792 par les révolutionnaires, était dite « Vierge des Druides », mais elle ne datait que du Moyen-Age. Suivant l'inventaire de 1682, elle portait sur le front une couronne de feuilles de chêne et tenait sur ses genoux l'Enfant-Dieu : les yeux de l'Enfant étaient ouverts, ceux de la Vierge étaient fermés. D'ailleurs, au Moyen-Age, la Vierge noire était honorée en plusieurs sanctuaires. Ces statues sont encore bien connues des archéologues et des artistes. La plus remarquable représentation de la Vierge noire est l'icône d'Iasna Gora en Pologne, qui se trouvait placée autrefois dans le château-fort de Belz (Galicie). Wadislav d'Opeln, duc de Silésie, ayant appris que les Tartares

(1) PAUS. *Phocide*, 25 à 31.

avaient failli briser la sainte image, la fit transporter en 1382 dans une chapelle qu'il bâtit pour elle sur le Mont de la Clarté (Iasna-Gora).

Chez les anciens Grecs, parmi le peuple, les magiciens et les faux savants avaient fait passer Diane pour la déesse la plus méchante de l'Olympe, et elle inspirait aux gens superstitieux une profonde terreur. On croyait qu'elle entrait subrepticement dans les maisons, invisible, souillée et polluée au contact des cadavres ou bien qu'elle s'arrachait au tas d'ordures du carrefour et qu'elle venait enlacer le pauvre monde dans ses maléfices. D'autres, dans des hymnes, l'appelaient « furieuse, folle, enragée, frénétique » ⁽¹⁾. On disait qu'elle aimait le sang, et de fait, tout le monde sait que dans l'ancienne Sparte les enfants étaient déchirés à coup de fouet durant un jour entier sur ses autels. Cette étrange et barbare cérémonie avait lieu, paraît-il, tous les ans ⁽²⁾. A Pallène, la statue de Diane restait ordinairement enfermée dans le temple sans que personne y touchât. Mais quand la prêtresse l'ôtait de sa place et qu'on la portait en cérémonie dans les rues, les assistants n'osaient pas la regarder en face et détournaient les yeux, parce que sa vue était terrible et funeste aux hommes, et que partout où elle passait, elle frappait les arbres de stérilité et faisait tomber les fruits ⁽³⁾.

(1) PLUT. *De la superstition*, 10. — (2) Cette Diane était dite Orthya. (PLUT. *Anc. instit. de Lacéd.*, 40.) — (3) PLUT. *Aratus*, 38.

L'eau, et principalement l'eau souterraine, était consacrée à Apollon et à Diane, comme le vin à Bacchus, car les anciens admettaient en principe que la première humanité n'avait pas connu l'usage du vin. C'est pourquoi il me paraît que certaines cérémonies de baptême (de *Baptizô*, je plonge), usitées dans quelques sectes religieuses de la Grèce, comme aux Indes de tous temps, ont dû prendre leur origine dans le ritualisme primitif des nordiques delphiens. Chez les Hindous, le baptême était regardé comme le signe de la rénovation spirituelle du brahmane : « Quel homme de ma condition, dit le poète Valmiki dans le *Ramayana*, ravirait son diadème au sage qui a parcouru toute la carrière du brahmachari, qui a reçu le bain, clôture symbolique de la science, et qui met tous ses soins à rester ferme dans son devoir » ⁽¹⁾. En Grèce, il semble que le baptême, signe de rénovation spirituelle et morale également, avait lieu dans la rivière la plus proche des centres d'initiation. Ainsi tous les pèlerins qui venaient consulter l'oracle de Delphes ou faire leurs dévotions à Apollon, ceux aussi qui prenaient part au concours des jeux pythiques avaient grand soin de se purifier dans les eaux de la fontaine Castalie, proche du temple ; d'ordinaire ils y lavaient seulement leurs cheveux, mais les meurtriers plongeaient entièrement dans la piscine. Oh sait, du reste, que cette fontaine était

(1) FAUCHE. Trad. du *Ramayana* (Paris, in-12. 1854-58), tome 3, p. 118, verset 10.

consacrée à Apollon et aux Muses et que la Pythie avait également coutume de s'y baigner avant de monter sur le trépied sacré pour rendre ses oracles les plus importants. Avant d'être admis à subir les épreuves dans l'ancre de Trophonius, le prosélyte aussi était baigné par deux jeunes garçons sur les bords de la rivière Hercyna et ensuite oint d'huile par tout le corps ⁽¹⁾. Or, il est certain que cette importante initiation dépendait surtout de l'Administration delphienne, puisque les anciens racontaient que Trophonius et son frère avaient été les constructeurs du Temple de Delphes et que les prosélytes, autorisés après le bain à entrer dans l'ancre fameux, ne sacrifiaient qu'à Apollon, puis, parmi les grandes divinités, seulement à Saturne, Jupiter, Cérès et Junon ⁽²⁾. Mais le fait que ces cérémonies mystérieuses se passaient dans un souterrain montre encore bien mieux aussi qu'elles se rapportaient, en même temps qu'aux mystères de Cérès, à ceux d'Apollon pythien, car celui-ci fut toujours un dieu gouvernant les génies malfaisants dans les cavernes profondes du sous-sol. Plutarque, d'ailleurs, nous dit qu'il existait dans le temple même d'Apollon delphien une chapelle dédiée à la Terre, et il ajoute : « A cette déesse (la Terre) appartenait primitivement l'oracle — à ce qu'on dit — et il y avait là une fontaine dont l'eau était appelée « Ondes du Styx » ⁽³⁾. Diane aussi avait

⁽¹⁾ PAUS. *Béotie*, 40. — ⁽²⁾ *Ib.*, 40. — ⁽³⁾ PLUT. *Pyth. n. rend plus maint. ses or. en vers*, 17.

une fontaine qui lui était consacrée : « Diane, dit Diodore, a reçu des dieux l'île de Syracuse que les oracles et les hommes appellent Ortygie, du nom de cette déesse. Là les nymphes lui ont ouvert la source Aréthuse » ⁽¹⁾.

Lorsqu'Apollon fut devenu presque uniquement le dieu du Soleil, l'eau continua toujours à lui être consacrée ; elle le fut aussi à Hélios dans les pays où le Soleil était adoré spécialement. En tout cas, Apollon, comme Hélios, était regardé par les anciens comme l'ennemi du vin. « Seul parmi les dieux, dit Nonnos, Apollon est jaloux de Bacchus » ⁽²⁾. Aussi Plutarque nous apprend qu'à Héliopolis les prêtres du Soleil n'apportaient jamais de vin dans le temple d'Hélios : « Ils regarderaient comme une inconvenance, dit-il, de boire pendant le jour sous les yeux de leur seigneur et roi » ⁽³⁾. Athénée de Naucratis rapporte qu'au Prytanée, dans les festins en l'honneur d'Apollon, les convives, tous en robe blanche, avaient cependant l'autorisation de boire du vin, mais qu'ils en usaient sobrement ⁽⁴⁾. Les anciens, dit-il encore, réservaient les dithyrambes pour les libations qu'ils faisaient en l'honneur de Bacchus, la tête échauffée par les fumées du vin ; mais quand ils célébraient les louanges d'Apollon, c'était paisiblement et avec le plus bel ordre ⁽⁵⁾. Phylarque enfin rapporte, toujours au dire d'Athénée, que ceux des

(1) DIOD. *Bib. hist.*, 5, 3 et 4. — (2) NONNOS. *Dion*, 19, 253.
— (3) PLUT. *Is. et Os.*, 6. — (4) ATHÉN. *Naucr. Banq. des Savants*, 4, 8. — (5) *Ib.*, 14, 6.

Grecs qui sacrifiaient au Soleil faisaient les libations avec le miel, sans jamais présenter de vin à ses autels, parce que, selon eux, un dieu qui renferme tout dans sa course, qui domine sur tout le monde autour duquel il roule, ne doit pas être susceptible de prendre plaisir au vin ⁽¹⁾. D'après Diogène de Laërte, Pythagore avait été un des principaux initiés des mystères d'Apollon qui tenait tous ses dogmes d'une prêtresse de Delphes nommée Thémistoclée. Il dit aussi qu'il ne pratiquait ses actes de piété qu'à Délos, devant l'autel d'Apollon-le-Père, placé derrière l'autel des cornes, parce qu'on n'y offrait que du froment, de l'orge et des gâteaux et qu'on n'y immolait aucune victime. D'ailleurs, les disciples de Pythagore ne disaient-ils pas de lui, tant il était beau et bien fait, « qu'il était Apollon lui-même venu des régions hyperboréennes » ⁽²⁾. « Pythagore est appelé fils d'Apollon, dit Creuzer, sans doute parce qu'il professait le culte de la pure lumière dont ce dieu était le symbole » ⁽³⁾.

Le premier culte qui fut pratiqué parmi les hommes fut évidemment celui du feu. Alors que toute la tribu s'occupait à chasser l'ours ou le sanglier dans la forêt voisine ou bien à garder dans les vastes landes les grands troupeaux de vaches et de bœufs, quelques vieilles

⁽¹⁾ Athén. Naucr. *Banq. des Savants*, 15, 14. — ⁽²⁾ DIOG. LAERT. *Vie de Pithag.* — ⁽³⁾ CREUZER. *Loc. cit. Relig. de Bacchus.*

femmes restaient à entretenir au foyer d'une hutte le feu qui couvait sous la cendre, car c'était une besogne assez longue parfois que de l'allumer par la friction de deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ou par le choc des cailloux, et lorsque le feu s'était éteint et qu'il leur fallait le créer à nouveau, ces vieilles priaient alors Agni par des incantations, tout en faisant jaillir des pierres les étincelles, qu'il vint comme de coutume visiter leur foyer. Ce furent là les premières prêtresses. Aidées d'un vieux berger, l'ancien de la tribu, prêtre rustique aussi ⁽¹⁾, elles cherchèrent dans les bois et cueillirent à l'usage des guerriers et des chasseurs les plantes qui guérissent et qui endorment les douleurs, fondant ainsi le premier collège sacré. Mais le fétichisme était encore dans bien des tribus la seule religion, car le premier culte savant fut celui du Soleil et de la Lune et il commença seulement à s'établir lorsque les vieillards se furent mis à observer la marche de ces deux astres dans le ciel, et qu'ils eurent déterminé ainsi le cours du temps et créé les mois et les années lunaires. Toute une cosmogonie fut alors inventée et les premiers hommes (symbolisés en Grèce par Apollon) furent voués au soleil, ainsi que les femmes (figurées par Artémis) à la lune. Des congrégations de prêtres et de prêtresses se formèrent ensuite ; les prêtres établirent le culte du Soleil, les prêtresses celui de la Lune, et, à certaines fêtes, ils mêlèrent leurs voix

(1) Πρεσβυς, vieillard, d'où πρεσβύτερος, prêtre.

pour chanter des hymnes en l'honneur des dieux. Nourris par les victimes du sacrifice qu'apportaient quotidiennement aux autels les chasseurs et les pâtres, les prêtres purent en toute sécurité se livrer à l'étude des sciences et de la poésie sacrée jusqu'à ce que l'un d'entre eux, veillant seul une nuit et guidé par l'Esprit même de Dieu, eut aperçu dans un rayon de lune la Trimourti ineffable fécondée par Vichnou-Hari. Alors, chaque jour les dieux vinrent visiter la terre, descendant du ciel bleu par le pont de *Bifrost* ⁽¹⁾ et la civilisation, magiquement, naquit tout-à-coup, — celle de l'âge d'or, presque aussi complète dès les commencements et plus belle peut-être que la nôtre : « Par votre adresse, dit le Vêda, ô Ribhus ⁽²⁾, vous avez formé les deux chevaux rapides qui traînent Indra. . . . Il vient de naître ce char magique qui roule sur ses trois roues au milieu des airs ⁽³⁾. O Ribhus, vous parez ainsi le ciel et la terre, et c'est là un témoignage de votre science divine, C'est vous qui, dans vos sages méditations, avez fait ce char aux belles roues, incapable de s'éloigner de la route tracée » ⁽⁴⁾.

IV. — *Mercur*e (Ἑρμῆς) est fils de Jupiter et de Maïa, et pour cette raison il est appelé parfois en poésie

(1) En Scandinavie, l'arc-en-ciel. — (2) Les *Ribhus* ou *Ribhavas* sont trois anciens réformateurs du sacrifice primitif, fils de Sudhawan. (*Dict. sanscrit de Burnouf*) au mot Ribhu. —

(3) Allusion aux trois zones de la Trimourti ou au Soleil, à la Terre et à la Lune. — (4) R. Vd., 7, 3, 3.

Maïadeus. Le mot Maïa signifie la grand'mère, et le plus souvent l'accoucheuse. « La mère d'Hermès est *Maïa*, dit Creuzer, fille d'Atlas qui porte le Ciel, et de Pleioné, fille de l'Océan. Le nom de Maïa veut dire la mère et l'accoucheuse, la chercheuse, venant de la racine $\mu\acute{\alpha}\omega$ « je cherche ou recherche », identique à $\mu\alpha\iota\omicron$, d'où Maïa. Ces deux verbes, de même que $\mu\omega$, expriment l'idée de la méditation, de la recherche calme et profonde, puis l'idée parallèle de l'opération, de la formation silencieuse dans le sein de la mère comme dans le secret de la pensée » (1).

Hermès symbolisa d'abord ésotériquement le prophète et l'artiste, parce qu'ils surent les premiers faire comprendre autour d'eux, par l'invention des signes de l'écriture et l'exécution de peintures et de sculptures symboliques, les lois et les décrets de l'Eternel. La nature est pour le prophète un livre dans lequel il lit couramment, alors que les autres hommes n'y voient que les hiéroglyphes d'une langue inconnue. Ce livre, il l'interprète pour ceux qu'il a mission de diriger et de conduire d'où son nom même d'Ἑρμῆς, lequel est la racine d'ερμηνεύω « j'interprète et j'explique; exactement, je traduis d'une langue dans une autre ». Hermès a donc de nombreux rapports avec le dieu Thot des Egyptiens, car on sait que Thot en Egypte était l'inventeur des lettres, des arts et de l'écriture. Au

(1) CREUZER. *Relig. de Bacchus*. Il y a dans la racine *Ma* une idée de pensée et de désir.

temps d'Homère, Mercure devint le dieu qui donne aux savants s'appliquant à la connaissance des choses divines l'esprit d'interprétation. « Il répand sur les actions des hommes, dit l'Odyssée (Od. 15), cette grâce et cette qualité sans lesquelles elles ne sauraient réussir ni plaire. » C'est pourquoi il est dit dans cette épopée « le messenger céleste et le bienfaiteur de la terre (Od. 8) et dans l'Iliade « l'utile inventeur des arts. » (Il. 20.) Mercure fut surtout dans notre antiquité le héraut de Jupiter et l'ange annonciateur de ses volontés, aussi son emblème principal est-il le caducée ou le rameau d'or, insigne des hérauts. Primitivement, le caducée fut une baguette d'olivier entourée de rubans blancs qui furent changés assez tardivement en deux serpents dans les œuvres d'art. Le mot caducée se dit *καρπούκειον* ; sa racine est *καρπος*, qui signifie héraut. Chez les premiers écrivains chrétiens grecs, *καρπος* est employé aussi dans le sens de prédicateur. Le prédicateur, en effet, dans les églises des diverses confessions chrétiennes, placé sous la protection immédiate de l'Esprit saint, est regardé comme l'interprète de Dieu et son avocat.

Mercure est représenté généralement dans la sculpture et la peinture antique avec le chapeau des voyageurs sur la tête et des ailes aux chevilles. « Il attache à ses pieds de belles talonnières d'un or céleste, dit le chant 24 de l'Iliade, qui, aussi rapides que les vents, le porte à travers l'empire des flots et sur la terre immense ; il prend le caducée qui, flattant les yeux des

mortels, les plonge dans le sommeil ou réveille ceux qui sont profondément endormis. » Dans Homère aussi, Mercure est l'ange de la mort. « Armé du rameau d'or, ce dieu libérateur conduit les ombres sur les routes obscures et hideuses de Pluton ; elles franchissent alors les flots de l'Océan, le rocher élevé de Leucade ; puis, passant sous les portes du Soleil, elles volent au-dessus du pays des Songes et viennent effleurer enfin, les prairies d'asphodèles habitées par les morts, fantômes légers et vains. » (Od. 24).

Le chiffre 4 était consacré à 'Hermès. En Grèce, les plus anciennes représentations de ce dieu furent des piliers carrés d'abord en bois, ensuite de pierre, surmontés d'une tête barbue et caractérisés par le phallus. Ces piliers furent appelés « des hermès » ⁽¹⁾.

V. — Minerve, appelée par Homère et Hésiode Παλλάς Ἀθήνη ⁽²⁾, conçue pure et immaculée dans le cerveau

(1) CREUZER. *Mercur*. Creuzer cite ici Pausanias. — (2) Pallas, de πάλλω, secouer, agiter, lancer avec force. Une hypothèse séduisante à première vue, disent MM. Daremberg et Saglio, fait d'Ἀθηναία une épithète dérivée du nom de la ville d'Athènes ; Ἀθήνα serait alors l'athénienne ; mais la forme simple Ἀθήνη est la plus ancienne, et c'est, au contraire, la déesse qui a donné son nom à la ville. Alexandre (*Dict. grec-fr.*) donne comme étymologie possible au mot Athénè : *a* priv. et τρέφω nourric. Voici ce que dit Platon sur le mot Athena : « La plupart de ceux qui se piquent de bien comprendre Homère disent qu'il a fait de cette divinité la pensée et l'intelligence

de Zeus, en est sortie tout armée ; c'est pourquoi elle est dite dans l'Iliade et l'Odyssée Ὀδριμόπατρη « la fille du Tout-Puissant » (1). Cette divinité symbolise le Saint-Esprit dans la Trinité hellénique, comme Bacchus y représente le Fils de Dieu et le Verbe incarné.

Le chant V de l'Iliade nous montre Pallas sous un aspect nordique véritablement rude et sauvage : « Elle revêt la cuirasse du dieu des nuées, dit Homère. Elle couvre son sein de la formidable égide bordée de franges longues et flottantes et environnée de la Terreur. On voit sur cette égide et la discorde et la force et l'inflexible poursuite (2) ; là se présente la tête de la gorgone, monstre hideux, épouvantable, signe funeste du courroux de Jupiter. Elle met sur son front un casque d'or au haut duquel flottent quatre panaches et qui peut résister à des combattants assemblés de cent villes. Elle monte sur le char éblouissant et sa main prend cette forte, pesante et énorme lance (3) qui, dans le courroux de la déesse née du plus puissant des dieux, renverse des bataillons de héros. » Pour Creuzer et M. Pictet, l'égide bordée de

même, et celui qui a fait les noms des dieux paraît être entré dans le même sens et plus souvent encore, en appelant Minerve « la pensée de Dieu » — νοησις θεοῦ — comme qui dirait « la Théonoé -- α θεονόα — en ajoutant un alpha au lieu de éta suivant le dialecte dorien et en retranchant le sigma et l'iota de νόησις ». (PLATON. *Cratyle*.) — (1) Ὀδριμόπατρη (Od. 4, 101. Il. 5, 747). Creuzer traduit « la Fille du Fort ». (CREUZER. *Loc. cit.*, Minerve.) — (2) Triade de mots à la manière celtique. — (3) *Ib.*

franges longues et flottantes représente le nuage orageux. En effet, le mot égide — Αἴγίς — a pour racine Αἴξ qui veut dire chèvre, et l'égide chez les Grecs désigne le bouclier fabriqué avec des peaux de chèvre. Or il semble que la chèvre, comme la vache, ait symbolisé chez les anciens le nuage chargé de pluie, la tempête et l'orage. « L'égide, dit Creuzer, était faite d'une peau de chèvre ; elle exprime l'idée de l'ouragan et de la tempête. Ce symbole se rattache à la constellation céleste de la chèvre, présage des temps orageux » (1). « La chèvre Amalthée, dit aussi M. Pictet, nourrice de Jupiter, représente la force nutritive ; son lait était la pluie bienfaisante et sa peau (l'égide) figurait le nuage orageux que secoue Jupiter Pluvius » (2). Cependant il est certain que, par moments, dans Homère, l'égide a servi à emblématiser une force psychique, supérieure par conséquent à celle de la foudre et qu'elle y a figuré sûrement la puissance même de Dieu le Père. La preuve en est que, dans l'Iliade, Homère nous représente l'égide de Pallas comme une arme contre laquelle le demiurge Zeus lui-même est désarmé : « ... En

(1) CREUZER. *Loc. cit. Eleusis et ses traditions*. (2^e partie du 3^e vol. Edii. 1823), p. 699 et suiv.) C'est là, dit-il encore, un mythe astronomique fondé sur l'apparition de la chèvre qui, se levant dans le cocher avec ses deux chevaux, était censée annoncer la pluie et l'orage. (*Ib.*, p. 702,) — (2) AD. PICTET. *Les Origines indo-européennes*. (Paris, 8°, 1877.) 2^e vol., p. 91. Je rappelle aussi que Thor, le dieu scandinave du Tonnerre, est monté sur un charriot trainé par deux chèvres.

même temps, il (le dieu Mars) frappe l'égide (de Pallas) entourée de la terreur, dont ne pourrait triompher la foudre de Jupiter... » (Il. 21.) Ainsi, de même que Vichnou, force psychique émanée de Dieu le Père, est naturellement supérieur en puissance à Indra, roi dans notre ciel atmosphérique, de même il est évident que Minerve, hypostase de l'Eternel, ne peut être attaquée par Jupiter-Indra, maître des nuées et de la foudre et dieu seulement dans la Trimourti céleste inférieure. Déjà d'ailleurs, dans l'Iliade, Minerve est appelée *Tritogénie*, c'est-à-dire « aux trois existences » ⁽¹⁾, parce qu'en effet l'Esprit saint est né dans le cerveau même de Dieu, qu'il existe aussi en puissance dans les espaces éthérés du ciel et qu'il s'incarne enfin dans le fils de Jupiter au temps fixé par les destins de sa providence. Ce nom de Tritogénie indique bien qu'ici Pallas-Athénée ne symbolise pas seulement l'éclair ou la foudre de Zeus, mais encore qu'elle représente la seconde personne de la Trinité hellénique — le Saint-Esprit. Les pythagoriciens qui paraissent, mieux que les autres Grecs, avoir compris l'ésotérisme de leur religion, avaient fait du triangle équilatéral le symbole de la Trinité et ils lui avaient donné le nom de Tritogénie. « Les disciples de Pythagore, dit Creuzer, dans leur système arithmétique et géométrique, personnifiaient le nombre trois et le triangle en la personne de Minerve » ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Il., 8, 39 Alexandre (*Dict. grec*) donne comme étymologie à τριτογένεια, τριτω tête et γίνομαι. — ⁽²⁾ CREUZER. *Loc. cit. Minerve*.

Plutarque, en effet, rapporte le fait, bien qu'il n'ait pas saisi le sens exact de ce symbole : « Les pythagoriciens, dit-il, ont donné au triangle équilatéral le nom de « Minerve née du cerveau de Jupiter et appelée Tritogénie », parce que les perpendiculaires abaissées des trois angles sur leur base les divisent en parties égales » ⁽¹⁾.

Toute lumière vive et soudaine qui éclaire instantanément les objets dans la nuit symbolisait pour les homériques la clarté qu'apportait dans l'âme des élus les flammes du Saint-Esprit, et pour cette raison l'éclair fulgurant était regardé par eux comme l'emblème principal d'Athénée. C'est ainsi que dans l'Odyssée (Od. 19) nous voyons cette déesse éclairer elle-même dans l'obscurité la marche d'Ulysse et de Télémaque : « Aussitôt que la vieille femme a fermé les portes du gynécée, Ulysse et son fils se hâtent d'emporter les casques d'airain, les boucliers arrondis, les javelots acérés. Minerve invisible marche devant eux, tenant un flambeau d'or qui répand dans tout le palais une vive et céleste lumière. Télémaque en est étonné. — « Mon père, dit-il, quel prodige frappe mes regards ! Ce palais entier, les murs, les voûtes, les colonnes élevées et les recoins les plus cachés brillent d'une lumière si éclatante qu'ils paraissent tout de flamme. Je n'en puis douter, un dieu de l'Olympe n'est pas éloigné de nous. » Alors Ulysse répond au jeune Télémaque : — « Garde le silence, mon fils, ne me questionne pas ;

(1) PLUT. *Is. et Os.*, 73.

concentre tes sentiments au fond de ton cœur. C'est ainsi, en effet, que se manifestent les maîtres de l'Olympe. »

Chez les premiers chrétiens c'est également dans une vive lumière qu'apparaissait Minerve ou l'Esprit saint⁽¹⁾. Ainsi l'Evangile apocryphe de l'Enfance nous représente Marie accouchant dans une caverne du petit Jésus, et au moment de la venue au monde du Fils de Dieu, il nous montre « la caverne toute resplendissante d'une clarté surpassant celle d'une infinité de flambeaux et brillant plus que le soleil en plein midi »⁽²⁾. D'ailleurs, la clarté intense de l'éclair fut primitivement l'attribut de tous les dieux du ciel, et l'on sait que le mot sanscrit Div (lumière) dans les langues indo-européennes, a servi de racine au mot Dieu⁽³⁾, mais Minerve est particulièrement la divinité qui éclaire le plus abondamment dans l'obscurité. La chouette (grec γλαυξ), lui était consacrée parce que cet oiseau voit la nuit, et que ses yeux brillent dans l'ombre ; aussi, les plus anciennes médailles athéniennes représentaient-elles non seulement la tête de la déesse, mais encore le portrait d'un hibou. La lampe qu'on laissait allumée continuellement dans les sanc-

(1) L'Epiphanie — de *êpi* et *fainô*, se montrer, se manifester. —

(2) BRUNET. *Dict. des Apoc. Loc. cit.* — Evang. de l'Enfance, 3.

— (3) *Div*, briller, répercuter la lumière, l'air, le ciel. — *Dêva* (de Div). Brillant, divin. Un prêtre. Un dieu. (Lat. Divus ; grec Theos ; irl. dia.). — *Dyô* (de div) prêtre. Jour, ciel ; éther. (Grec, Zeus = divs ; Dios ; Lat. Jovis. (*Dict. sans. de Burnouf*)).

tuaires, a également servi à emblématiser la déesse de l'Esprit saint, car Strabon rapporte qu'il y en avait une dans le Temple de Minerve Poliade qu'on n'éteignait jamais ⁽¹⁾.

J'ai dit par ailleurs quelle fonction importante tenait la lune dans la cosmogonie des anciens et qu'ils se la figuraient brassant les eaux célestes et les électrisant dans la zone centrale ou verte de notre Trimourti, demeure du Saint-Esprit. Aussi, voyons-nous que certains initiés aux mystères des Grecs — les pythagoriciens entr'autres ⁽²⁾ — avaient, pour ainsi dire, consacré cet astre à Minerve et qu'ils lui avaient donné, comme à la déesse de l'Esprit, l'épithète de γλαυκῶπις ⁽³⁾. D'ailleurs, les vieilles médailles athéniennes de Pallas ne portaient pas seulement sur leur face le dessin d'une chouette et d'un rameau d'olivier, mais encore celui du croissant de la lune. Les orphiques voyaient dans l'image de la Gorgone portée par Minerve sur son bouclier la figure de la lune, et longtemps leur opinion a prévalu. « On donnait dans l'antiquité le gorgoneion comme l'image de la lune, disent MM. Daremberg et Saglio, et la légende de Méduse comme un mythe lunaire ; aujourd'hui, on croit volontiers

⁽¹⁾ STRABON, 9, 1, 16. Plutarque cite aussi une lampe qu'on n'éteignait jamais dans le temple de Jupiter Ammon. (PLUT. *Sanct. dont les oracl. ont cessé*, 2.) Le temple de Minerve Poliade dont il s'agit dans ce passage de Strabon est le Parthénon (Παρθενῶν) ou « Chambre de la Vierge. » — ⁽²⁾ CREUZER. *Loc. cit. Minerve.* — ⁽³⁾ PLUT. *Visage dans la lune.*

à un mythe météorologique » (1). Pour ce qui est du culte de Nârâyana — l'Esprit sur les Eaux — il semble bien qu'il n'a jamais tenu une grande place dans la religion des anciens Méditerranéens ; d'ailleurs, ils ne pouvaient guère saisir le sens de ce symbolisme, puisqu'ils ignoraient à peu près tous ce qu'était la Trimourti. Cependant, certaines de leurs cérémonies, telles que la fête des plynthéries (πλυνθρία) à Athènes (2) et le bain de Pallas chez les Argiens (3), paraissent être les vestiges d'un culte plus important autrefois rendu à Nârâyana. En tout cas, même encore dans les premiers siècles de notre ère, il est probable que les Grecs érudits entendaient par la venue de Minerve sur les eaux la descente du Saint-Esprit sur les flots de la mer ou des fleuves et non pas sur les eaux célestes. Ils disaient aussi que la colombe était le symbole de Vénus (4), et cela est vrai pour notre antiquité, mais la colombe a servi premièrement plutôt à emblématiser le Saint-Esprit venant se poser sur les eaux (Vénus) de notre globe ; l'étude des religions ne permet aucun doute à cet égard, et cet oiseau aurait pu tout aussi bien être consacré à Minerve qu'à Aphrodite. Le lac Triton ou le fleuve Triton fut d'abord pareillement le symbole des eaux célestes que venait agiter l'Esprit (Minerve

(1) DAREMB. et SAGLIO. (Dict.), *loc. cit.* au mot *gorgone*. —

(2) Pour ces fêtes, voir DAREMBERG et SAGLIO (Dict.), au mot *Kallyntérie* (καλλυντήρια). Ces fêtes avaient lieu au mois de mai.

— (3) Sujet d'un petit poème de Callimaque. — (4) ELIEN. *Hist. div.*, 12, 1.

Tritogénie), mais les évhéméristes en firent un lac qu'ils placèrent dans la Lybie, en un endroit appelé maintenant El Loudéah, et ils enseignèrent aussi que Minerve était née sur ses bords. A cause de cette naissance quasi aquatique, elle devint dans certains ports de la Grèce une divinité secourable aux marins. A Egine même elle présidait à la navigation ⁽¹⁾. Enfin, il est certain aussi que le foulque ou plongeon de mer est une de ses épithètes dans Lycophron ⁽²⁾. « Le corail, dit l'hymne orphique, préserve les hommes de la lance meurtrière de Mars, ainsi que de la colère homicide des brigands et des chiens aboyants de Nérée, mais il faut qu'ils invoquent la verte Titrogénie qui excite les tempêtes et qu'ils implorent son appui » ⁽³⁾. Ici Minerve paraît être une déesse marine méchante que la crainte seule faisait invoquer parmi le peuple.

La couleur verte — vert pâle et bleu-vert, couleur hiéroglyphique du Saint-Esprit — était consacrée à Pallas-Athénée en Grèce, comme elle le fut de tout temps à Vichnou chez les Hindous ; c'est pourquoi les Hellènes appelaient Minerve « la déesse aux yeux verdâtres » — γλαυκῶπις — de γλαυκός qui veut dire exactement « glauque, d'une couleur pâle entre le vert et le bleu » ; mais le feuillage même des arbres recevait parfois chez

⁽¹⁾ CREUZER. *Loc. cit. Minerve.* — ⁽²⁾ Ἀῖθουα, lat. fulica. Lycophron, *Alex.*, 359 ; Tretzès, *Schol.* cité par Creuzer. — ⁽³⁾ Hymne orph. *Le Corail.*

les Grecs le qualificatif de *glaukos*. Nonnos dit dans les *Dionysiaques* que « le rameau azuré de l'olivier était consacré à Minerve aux yeux glauques.... *Ἀθηνᾶν γλαυκωπιδί* » (¹). Cette épithète est très ancienne et se rencontre chez les plus vieux poètes de la Grèce. D'ailleurs, les yeux verts d'Athénée étaient passés partout en proverbe : « Le proverbe « A Minerve le chat », dit le pseudo-Plutarque, était fait sur ceux qui, en raison d'une petite ressemblance, comparent maladroitement les choses laides à de plus belles. Comme si, à cause de ses yeux verts, on allait comparer le chat à Minerve » (²). La couleur azurée ou bleu-pâle était consacrée à Athénée comme la verte, et je suppose que la couleur bleue du piédestal sur lequel reposait à Olympie la fameuse statue du Jupiter de Phidias était là pour hiéroglyphier Minerve ou le Saint-Esprit (³). La plupart de nos anciens, surtout parmi le peuple, croyaient qu'on avait donné à Minerve les couleurs bleue et verte pour attribut parce qu'elle était une déesse marine ; mais les personnes instruites pensaient plutôt que ces couleurs symbolisaient le ciel : « Athénée porte le nom de *glaukopis*, dit Diodore, non parce qu'elle a les yeux bleus, comme les Grecs l'ont pensé, mais parce que l'immensité de l'air a un aspect bleu » (⁴). De

(¹) NONNOS. *Dion*, 12, 110 à 115. — (²) PSEUD. PLUT. *Proverbes dont se servaient les Alexandrins*, 45. — (³) PAUS. *Etide*, 11. La paroi seule du piédestal qui faisait face à la porte du temple était peinte en bleu. — (⁴) DION. SIC., *Bib. hist.*, 1, 1^{re} partie, 12.

fait, Plutarque pensait que la couleur bleue symbolisait toujours la voûte azurée du ciel et il rapporte que « si les prêtres d'Isis portent des vêtements de lin, c'est parce que la fleur de cette plante est d'une couleur semblable à celle de la voûte azurée du monde » (1).

Chez les chrétiens, la Vierge de lumière, appelée généralement *Immaculée-Conception*, est surtout une forme symbolique du Saint-Esprit, et la couleur bleue ou bleu-vert lui est naturellement consacrée ainsi que le blanc : Marie, la reine des cieux, dit Creuzer, est drapée en bleu dans les anciens tableaux, tandis que Jésus l'est presque toujours en rouge (2). Dans les temps modernes et principalement depuis l'époque de Louis XIII, la Vierge de lumière est représentée par l'Eglise romaine vêtue d'une robe blanche ; une ceinture bleu-pâle ou bleu-vert lui entoure la taille ; elle a les pieds posés sur les nuages (les eaux célestes) ou sur le croissant de la lune ; enfin elle porte sur la tête un diadème ou une couronne étoilée. Généralement cette Vierge ne tient pas dans ses bras l'Enfant-Jésus ; elle les étend au contraire et des rayons sortent de ses mains. Les peintures qui la représentent sont quelquefois intitulées à tort dans les musées ou les églises « Assomption de la Vierge » ; car l'Assomption se rattache bien plus à la symbolique d'Aphrodite qu'à celle d'Athénée. Esotériquement, en effet, la Vierge

(1) PLUT. *Is. et Os.*, 4. — (2) CREUZER. *Loc. cit. Introduct.*, chap. 3.

Marie emblématise dans l'Assomption Végus (la terre couverte de verdure et arrosée par les eaux atmosphériques) fécondée par l'Esprit de Dieu (Vichnou-Hari). D'ailleurs le mot *assumptio*, formé de *assumptus*, veut dire prendre, attirer à soi ; il est lui-même la traduction du mot grec *Koimesis* (action de se coucher ou de s'endormir). C'est pourquoi primitivement l'Assomption était appelée la Dormition ⁽¹⁾.

En France, le Saint-Esprit était le plus souvent symbolisé, avant la Révolution, par une colombe posée dans un triangle ou bien sur une croix stylisée. L'ordre du Saint-Esprit fut, sous l'ancien régime, le grand ordre de la chevalerie française, car la croix de Saint-Louis servait exclusivement à récompenser le courage militaire. Le manteau des chevaliers du Saint-Esprit était de couleur verte et le ruban de la décoration de couleur bleu-ciel. Cette décoration consistait en une croix d'or à huit pointes dont les angles étaient remplis par des fleurs de lys. Au milieu était figurée une colombe en émail ayant les ailes éployées et au revers l'image de saint Michel en or et en émail. Les deux emblèmes reposaient sur un médaillon à fond vert. La devise était « Duce et auspice. »

Dans la cérémonie instituée pour célébrer en l'église

(1) La fête de l'Assomption fut instituée en Orient par l'empereur Maurice (582-602) pour être célébrée le 15 août de chaque année. (D' FUNK. *Hist. de l'Eglise*, trad. de l'allemand par l'abbé Hemmer. 8°, Paris, s. d.)

Notre-Dame-de-Paris la déesse de la Raison, le 10 novembre 1793, l'actrice qui, sur le grand autel la représentait était vêtue d'une robe blanche ; sur ses épaules flottait un manteau bleu. Il est vrai qu'elle était coiffée aussi du bonnet phrygien, qui est rouge, mais c'était là un emblème pris par les intellectuels de la Révolution parmi ceux de l'antiquité ; ce n'était pas le peuple qui l'avait inventé ⁽¹⁾.

Ici se termine le Panthéon homérique essentiel, car l'Iliade et l'Odyssée font à peine mention de Dionysos. En deux endroits seulement de l'Iliade, il est parlé du fils de Semelé ; au chant 6 Diomède raconte comment Lycurgue, roi de Nysa, ayant maltraité les nourrices de

(¹) F.-A. AULARD. *Le culte de la raison et le culte de l'Etre Suprême* (1793-1794). (Paris, 8° 1892.) On pourrait croire que les organisateurs de cette cérémonie avaient eu seulement l'intention de faire porter à la déesse de la Sagesse un costume tricolore ; mais alors le rouge y aurait été plus répandu. Les couleurs nationales françaises, d'ailleurs, furent toujours le blanc et le bleu. (Voir : Rabelais ; *Gargantua*, 9 et 10.) Le bleu était très employé dans la peinture du bâtiment au Moyen-Age : « Le bleu est une couleur naturelle dont on use, et principalement les peintres, dit Sicile. On en fait les voûtes et embrisures des logis, palais, châteaux et salles ; elle démontre la couleur du ciel. » (Sicile, héraut d'armes du roi d'Aragon. *Le blason des couleurs*. 1450.) Les rois de France, au jour de leur sacre, portaient le manteau royal bleu semé de fleurs de lis d'or. (Viолlet-le-Duc. *Dict. raisonné du mobilier français*, au mot *Couronnement*. Tome I de la 2^e édit., p. 305.)

Bacchus, celui-ci s'alla réfugier dans la mer, où Thétis le cacha dans son sein ⁽¹⁾, et au chant 14 de la même épopée, il est appelé « celui qui charme les mortels. » Dans l'Odyssée, il est dit aussi quelques mots de Bacchus à propos d'Ariadne, dont Ulysse vient de trouver l'ombre dans les Enfers : « Atteinte des flèches d'Artémis, dit Homère, l'île de Dia fut son tombeau ; ainsi l'atteste Bacchus » ⁽²⁾. C'est tout ce qu'il y a sur ce dieu dans Homère. Quand à Hésiode, il reconnaît dans la Théogonie ⁽³⁾ que Bacchus est le fils immortel de Zeus et d'une femme mortelle appelée Semelé, fille de Kadmos. Il dit aussi que Bacchus « qui inspire la joie » épousa Ariadne, fille de Minos, à qui Jupiter accorda l'immortalité avec une perpétuelle jeunesse — ce que contredit Homère formellement. Le même Hésiode, dans son poème de la vie rustique, nomme le raisin un présent de Bacchus ⁽⁴⁾. Cependant, dès les temps les plus reculés de l'Hellas, la religion dionysienne fut pratiquée en de nombreuses contrées, mais il est certain qu'elle était alors combattue par les orphiques et les adorateurs d'Apollon : « Orphée, dit Eratosthène, ne rendait aucun culte à Bacchus. Il n'adorait que l'Etre Suprême. sous le nom d'Appollon, et souvent se levant la nuit, il allait s'asseoir sur le mont Pangé pour y attendre le lever du

(1) Il., 6, 130. — (2) Od., 11, 320. — (3) Hés. *Théog.* 940 à 947. — (4) FRÉRET. *Rech. sur le culte de Bacchus parmi les Grecs.* (Mém. Acad. Ins.; Tome 23, p. 242.)

soleil et le saluer le premier par les soins mélodieux de sa lyre » ⁽¹⁾.

Dans Homère, trois divinités ont plus ou moins la foudre pour attribut, Ζεύς, Παλλὰς-Αθήνη, Απολλων; or, la foudre dans les vieilles religions, et principalement chez les nordiques, servant toujours de véhicule à l'Esprit de Dieu, nous pouvons considérer ici l'expression « Jupiter, Minerve, Apollon » comme une Trinité au troisième terme collectif dans laquelle Zeus emblématise l'Etre Suprême, Pallas Athénée, son esprit et sa justice et Apollon, l'homme-kosmos, fait à l'image de Dieu. Cependant, la formule Apollon-Diane ne désigne que l'humanité primitive éclairée par le Saint-Esprit et non pas deux êtres consubstantiels à Jupiter. Mais les dionysiens montrèrent à leurs adeptes Dieu fait homme, vivant au milieu des hommes, conversant avec eux et leur expliquant la loi du Père. Ils dirent : « Puisque Vichnou traverse toutes les Trimourti célestes par leur zone cen-

(1) ERAT. *Constel. La lyre*. Il suit ici Eschyle. Apollodore d'Athènes rapporte qu'Orphée fut l'inventeur des mystères de Bacchus. (*Bib.*, 1, 3, 2). Diodore de Sicile (1, 23 et 96), Lactance, *Divin. Inst.*, 4, 22) et Théodoret disent la même chose. C'est là une opinion absolument fausse; elle ne peut se concilier, dit fort justement Clavier, avec ce que raconte Eschyle — qu'Orphée ne rendait aucun culte à Bacchus. Tous les savants anciens de l'Hellas, d'ailleurs, admettaient qu'Orphée avait été déchiré par les femmes de Thrace et de Macédoine, parce qu'il avait fait une opposition constante au dionysisme.

trale et aussi celle de notre atmosphère, comment ne viendrait-il pas se poser encore sur la Trimourti de notre corps ? Mais, tous les corps ne sont pas aptes à recevoir Vichnou, comme tous les soleils non plus qui illuminent les nuits dans le firmament. Si donc Hari trouve dans la Vierge le sang propice à son repos, un dieu ne naîtra-t-il pas alors de son attouchement ? ». Les orphiques répondirent : « Nous ne nions pas que l'Esprit ne traverse toutes les Trimourti et celle même de notre corps, mais nous nions qu'il ait jamais changé la nature terrestre de l'élui et que celui-ci soit dans la chair d'une substance divine. »

Cependant, nous savons que les deux cultes ennemis d'Apollon et de Bacchus furent un jour réunis en un seul dans notre antiquité : « Les anciens orphiques, demeurés fidèles à Apollon, dit Creuzer, purent à la fin recevoir en frères les initiés de Bacchus, et l'alliance des deux divinités se trouva si bien scellée qu'à Delphes même Apollon accueillit Dionysos et lui prêta son trépied sacré » (1).

(1) CREUZER. *Loc. cit.* Relig. de Bacchus.

CHAPITRE IX

GRÈCE (Deuxième Partie)

I. Vie de Bacchus. Cadmus. Voyages et conquêtes de Bacchus ; l'Inde. La prédication à Thèbes ; mort de Penthée. Mort de Bacchus. — II. Fêtes de Bacchus. — III. Noms et épithètes de Bacchus.

I. — Il est évident que Bacchus a représenté chez les Grecs l'un des grands héros civilisateurs de notre race, et il est possible, après tout, que quelques faits soient vrais parmi ceux qu'ils ont rapportés de lui, bien que toute son histoire, pour ainsi dire, appartienne à n'en pas douter au domaine de la fable. Voici cependant ce que l'évhémérisme, par la bouche de Diodore, racontait en substance sur le fils de Sémélé : Dionysos est un conquérant occidental qui, avec ses armées, envahit l'Inde à une époque très reculée, alors que les Indiens vivaient épars dans les villages presque à l'état sauvage. Il visita tout le pays qui ne renfermait encore aucune ville assez considérable pour lui résister. Il enseigna aux Indiens l'art de faire du vin et devint le fondateur de villes importantes ; il institua aussi le culte

divin et établit des lois et des tribunaux. Après sa mort, il fut compté au nombre des dieux et reçut des Indiens les honneurs qu'on décerne aux immortels. Il mourut de vieillesse après avoir régné sur toute l'Inde pendant cinquante-deux ans. Ses fils lui succédèrent et continuèrent à se transmettre le règne comme un héritage ; après un grand nombre de générations, cette dynastie fut détruite et les villes se gouvernèrent démocratiquement. Voilà les traditions que les Indiens des montagnes ont conservées sur Bacchus et ses descendants ⁽¹⁾. « Bacchus est regardé aussi, continue Diodore, comme l'inventeur des représentations scéniques et des théâtres. Il établit même des écoles de musique et exempta de toutes charges ceux qui, dans ses expéditions militaires, s'étaient rendus habiles dans l'art musical. C'est pourquoi depuis lors on a fondé des Sociétés de musiciens qui ont joui d'immunités » ⁽²⁾. Diodore de Sicile dit tenir ces renseignements des Egyptiens et de savants éthiopiens dont il fait grand cas ⁽³⁾. Une chose à retenir dans cette histoire, c'est que, d'après les traditions égyptiennes, Bacchus passait pour

(1) Diod. Sic. *Bib. hist.*, 2, 38 et 39. — (2) *Ib.*, 4, 5. —

(3) « Moi-même, dit-il, pendant mon voyage en Egypte, j'ai eu des relations avec beaucoup de prêtres... et j'ai consulté un grand nombre d'envoyés éthiopiens. » (Diod. *Bib. hist.*, 3, 11.) Par ailleurs, il donne sur Bacchus les traditions grecques — qui sont alors celles de la fable. (Voir à ce sujet, *Bib. hist.*, 3, 62 à 67 et toute la fin du livre 3. Voir aussi le livre 4, 1 à 7 inclus.)

un occidental qui avait conquis l'Inde et non pas pour un prophète né dans ce pays. Quant à Hérodote, il donne sur Bacchus des précisions historiques et des dates : « Depuis Bacchus né de Sémélé, fille de Kadmos, dit-il, il y a jusqu'à moi environ mille soixante ans ; depuis Hercule, fils d'Alcmène, près de neuf cents ans ; Pan, que les Grecs disent être le fils de Pénélope et de Mercure, est postérieur à la guerre de Troie, et on ne compte de lui jusqu'à moi qu'environ huit cents ans » ⁽¹⁾. Hérodote parle aussi lui d'après les Egyptiens qui, ajoute-t-il, affirment connaître ces nombres avec certitude, parce qu'ils ont toujours eu soin de supputer ces années et d'en tenir un registre exact. Le même Hérodote rapporte encore que c'est Mélampe, fils d'Amythaon, qui instruisit les Grecs du nom de Bacchus et des cérémonies de son culte et qui introduisit parmi eux la procession du phallus ⁽²⁾. Mais tout ceci est en dehors des traditions cadméennes et il n'y a pas à en tenir compte ici. Nonnos, en tout cas, dans les Dionysiaques, place la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes après le triomphe de Bacchus. « Il est d'accord en cela, dit son traducteur, le comte de Marcellus, avec l'histoire des temps fabuleux qui met la guerre des Indes dans le XV^e siècle avant notre ère, les Argonautes vers 1260 et Achille et Hector vers 1190 » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ HÉROD. 2, 145. — ⁽²⁾ *Ib.* 2, 49. — ⁽³⁾ NONNOS. *Dion.* Note 4 du chant 25. « On compte depuis Bacchus, dit Plinie, jusqu'à

En Grèce, le berceau du culte de Dionysos fut la Thrace mythique, et spécialement dans cette région, les cantons voisins de l'Hélicon et du Parnasse, ainsi que la Béotie qui est, par excellence, le théâtre des aventures de Dionysos (¹). Les mythologues nous représentent ces pays comme sauvages, lorsque Cadmus vint d'Egypte aborder sur les côtes de la Grèce, mais pour moi cela est bien loin d'être exact de tous points. La civilisation nordique était alors rustique dans la presqu'île des Balkans comme dans toute l'Europe, mais non pas peut-être complètement barbare, et il est plutôt probable que les Asiatiques et les Egyptiens y firent surtout fleurir les sciences et les arts du dessin. C'est ainsi que les traditions — la nordique et la sudéenne — des deux peuples d'Egypte et de la Grèce se mêlèrent harmonieusement pour établir les fondements de la civilisation hellénique. Diodore de Sicile fait de Cadmus un juif proscrit d'Egypte au temps de Moïse. Il dit que les Hébreux, atteints de la lèpre, avaient été chassés des bords du Nil comme des gens impies et haïs des dieux, puis qu'ils étaient venus occuper les environs de Jérusalem, formant ainsi le nouveau peuple d'Israël. « Ces Hébreux avaient été conduits à la recherche d'une nouvelle patrie par un homme du nom de Moïse, d'une sagesse et d'un courage rare. Mais parmi les exilés de l'Egypte, les plus distingués et

Alexandre le Grand, dans les Indes, 134 rois et 6451 ans et 3 mois. » (*Hist. nat.*, 6, 21.) — (¹) DAREMBERG et SAGLIO. *Loc. cit.*

les plus vaillants se réunirent, selon quelques historiens, pour se rendre en Grèce et dans les contrées environnantes (par mer, probablement) ⁽¹⁾, et ils avaient à leur tête Danaüs, Cadmus et d'autres chefs célèbres » ⁽²⁾. Aux yeux de Pline, Cadmus, Danaüs et Dédale auraient été les grands civilisateurs de la presqu'île des Balkans. C'est ainsi qu'il raconte — mais cela est ancien, il est vrai, dans les traditions de l'Hellas — que Cadmus avait apporté en Grèce l'usage des lettres. Suivant lui, il aurait appris encore aux Grecs à tirer les pierres des carrières, il leur aurait indiqué aussi dans quelles contrées de leur pays se trouvaient les mines d'or et comment on coulait ce métal ; Danaüs leur aurait montré la manière de découvrir les sources ; Dédale, l'art de travailler les bois et de construire les navires. Quant à Icare, il était pour Pline l'inventeur de la voile, comme Dédale celui du mât ⁽³⁾. Personne ne met en doute, je crois bien, que la Grèce n'ait reçu les premiers rudiments des sciences et des arts de la Phénicie et de l'Egypte, mais je ne fais pas plus de cas, cependant, des précisions historiques de Diodore, que je n'ai plus haut attaché d'importance à celles d'Hérodote, car dans ces vieilles légendes mythologiques, les recherches de con-

(1) Diodore ne le dit pas, mais c'était admis dans notre antiquité. Pline dit que Danaüs arriva le premier en Grèce sur un vaisseau d'Egypte. (Hist. nat., 7, 57.) Nonnos fait de Cadmus un tyrien. — ⁽²⁾ Diod. Sic. *Frag. de Photius*, 40. — ⁽³⁾ PLIN. *Hist. nat.*, 7, 57.

cordance avec les faits de l'histoire m'apparaissent le plus souvent comme parfaitement inutiles.

Cadmus donc, étant arrivé dans l'Hellas, habita la Thrace tout d'abord et s'y maria. Tous ses enfants virent le jour dans ce pays. Il en eût cinq de sa femme Harmonie : un fils, Polydorus, et quatre filles, Sémélé, Ino, Autonoé et Agavé ⁽¹⁾. Ayant avec lui quelques troupes armées, il passa de la Thrace en Béotie, battit les peuples barbares qui l'habitaient (les Hyantes et les Aones), et y fonda une ville qu'il appela Thèbes en souvenir de la fameuse cité égyptienne — la Thèbes aux cents portes des poèmes homériques ⁽²⁾ ; puis il implanta en Béotie le culte d'Osiris — le Bacchus égyptien — en même temps qu'il faisait connaître aux Grecs la manière de cultiver la vigne, qui, dit-on, ne paraît pas avoir été connue avant lui ⁽³⁾. C'est Cadmus, dit Nonnos, qui commença à orner les temples de statues de pierres, et qui fit connaître aux Grecs la marche du soleil et les dimensions de la terre ⁽⁴⁾ ; il érigea aussi un temple à Minerve, puis il fit de ses

(1) APOLLOD. D'ATH. *Bib.*, 1. — (2) L'Odyssée désigne comme fondateurs de Thèbes en Béotie Amphion et Zéthus, constructeurs de l'enceinte. Les logographes en font des successeurs de Cadmus. (E. CLAVIER. *Hist. des prem. temps de la Grèce*. Paris, 80, 1822. 3 vol.) — (3) Dans les poèmes homériques, Bacchus n'est jamais qualifié d'inventeur du vin et n'est pas appelé le dieu de la Vigne. Pourtant Apollodore d'Athènes rapporte (chap. 8) que le roi Oenée qui régnait à Calydon reçut le premier de Dionysos le fruit de la vigne. — (4) NONNOS. *Dion.*, 4, 253 à 285.

filles les premières prêtresses d'Osiris sur le sol étranger. Cependant, le fils de Jupiter n'était pas né encore dans la chair ⁽¹⁾. Mais un jour, Sémélé ⁽²⁾, ayant été environnée de la foudre, véhicule de l'Esprit saint, se trouva enceinte des œuvres de Dieu, bien qu'elle fut vierge. Clavier, qui suit la tradition évhémériste, rapporte le fait de cette manière : « Sémélé, fille de Cadmus, étant devenue enceinte sans être mariée, fut frappée de la foudre au moment où elle accouchait. Elle fut tuée, mais l'enfant vécut. La manière dont Sémélé périt la fit regarder comme une divinité et on la nomma Thyoné ⁽³⁾. Cadmus eut le plus grand soin du petit enfant, bien que les sœurs de Sémélé aient répandu le bruit qu'elle s'était laissé corrompre par un homme et qu'elle avait été foudroyée pour avoir mis sa grossesse sur le compte de Jupiter ⁽⁴⁾. Il fut élevé sur le

⁽¹⁾ Clavier dit : « Cadmus et ses filles apportèrent dans la Béotie le culte de Bacchus... Cadmus érigea aussi un temple à Onca (Ὠγκά), divinité phénicienne qu'on croit la même que Minerve. » (CLAVIER. *Hist. des prem. temps de la Grèce. Loc. cit.* 1^{er} vol., p. 176.) Onca est bien la même déesse que Minerve. On avait donné à une porte de Thèbes le nom d'Onca (Ὠγκαῖα). —

⁽²⁾ Il n'y a pas de bonne explication du mot Sémélé. Suivant Fréret, Sémélé viendrait de *Semalia*, expliquée dans Hésychius par ῥαχη ou ραχα, mot employé dans Théophraste pour marquer les jets ou pousses qu'on conserve en taillant la vigne (?). FRÉRET. *Culte de Bacchus. Loc. cit.* (Acad. inscrip., tom. 23, p. 242.) — ⁽³⁾ E. CLAVIER. *Trad. d'Apol. d'Ath.*, 3, 4. (Note 13, tom. 2, p. 369.) — ⁽⁴⁾ APOL. d'ATH. *Bib.*, 3, 4, 3.

mont Méros par les filles de Cadmus ⁽¹⁾. Ce fut Ino qui le nourrit ; Autooné et Agavé l'élevèrent ensuite toutes deux ⁽²⁾ ; puis, lorsqu'il était encore tout petit, elles le mirent dans un coffre qu'elles attachèrent solidement sur le dos d'un âne et, quittant le sommet des montagnes, elles arrivèrent à Thèbes avec leur précieux bagage ⁽³⁾.

Euripide, suivant de près la tradition mythologique, raconte ainsi dans les *Bacchantes* la naissance de l'enfant-dieu : « La mère de Dionysos était dans les douleurs de l'enfantement lorsque vola sur elle un trait de la foudre de Zeus ; elle rejeta l'enfant de son sein et, en le mettant au monde, périt foudroyée. Jupiter, pour le soustraire à la fureur de Junon, cacha l'enfant dans sa cuisse qu'il referma avec des agrafes d'or ; puis, au temps prescrit

⁽¹⁾ OPIEN (*La Chasse*. Ch. 4), place le mont Méros en Béotie. C'est une montagne légendaire de l'Inde. — ⁽²⁾ *Ib. La Chasse*, 4. Apollonius de Rhodes donne comme nourrice au jeune dieu, Macris, fille d'Aristée (4, 1134). Nonnos dit que Minerve allaita le petit Bacchus, bien qu'elle fut vierge. (Dion, 48). — ⁽³⁾ NONNOS. Dion., 38. (Voir la note 16 de ce chant — du comte de Marcellus.) Nonnos raconte tout au long ce voyage. Les Bacchantes et le petit Bacchus traversent l'Europe, arrivent en Eubée... etc... Le dieu est déjà grand quand il vient à Thèbes. L'âne qui portait le coffre était protégé de Bacchus et destiné, suivant le rite égyptien, à porter les instruments nécessaires à la célébration des mystères. (Arist. *Grenouilles*, 159.) On sait que l'âne fut honoré pour avoir brouté la vigne, car elle n'en devint que plus belle, et pour avoir ainsi enseigné à l'épamprer et à perfectionner sa culture.

par le destin, il le rendit au jour. » Mais dans Euripide, non seulement le roi Cadmus ne reconnaît pas la divinité de Bacchus, mais il ne l'adopte même pas pour son petit-fils, réservant toutes ses tendresses et ses soins pour Penthée, le fils d'Agavé ⁽¹⁾. Sur la jeunesse de Bacchus, les Grecs ne nous ont rien appris; les évhéméristes cependant racontent qu'il aima une femme de la basse Elide, appelée Phiscoa, et qu'elle eut de lui un fils nommé Narcoeus, lequel fut le premier, au rapport de Pausanias, à rendre à son père les honneurs divins ⁽²⁾. Suivant Hésiode encore, il aurait eu un autre enfant, puisque cet auteur dit que Marron, le sacrificeur d'Apollon dont parle Homère au chant 10 de l'Odyssée, était son petit-fils. D'ailleurs, différents personnages légendaires passaient pour être nés de Bacchus. « C'est une femme appelée Thya, dit Pausanias, qui la première aurait célébré les orgies de Dionysos. D'après les Phocéens, toutes les femmes qui se livrent à des actes de folies en l'honneur de ce dieu auraient pris de son nom celui de Thiades » ⁽³⁾. Dans les œuvres de l'art, Bacchus est généralement figuré sous les traits d'un beau jeune homme à l'allure gracieuse, souvent presque efféminée ⁽⁴⁾. L'hymne homérique à Bacchus le représente fort et beau, les cheveux noirs

⁽¹⁾ APPOLODORÉ, au contraire — on l'a vu plus haut — rapporte que Cadmus eut grand soin du petit Bacchus. — ⁽²⁾ PAUS. *Elide*, 16. — ⁽³⁾ *Ib. Phocide*, 6. — ⁽⁴⁾ On sait qu'Aristophane en fait un poltron et lui donne pour costume la robe jaune des femmes. (*Grenouilles*.)

flottant sur le cou, ses larges épaules couvertes d'un manteau de pourpre. Dans un autre hymne il est appelé « le brillant Bacchus à la chevelure entourée de lierre ». Mais les initiés faisaient le plus souvent de Bacchus un homme blond. Ce dieu est encore figuré dans la statuaire avec un bandeau sur le front, d'où son nom de Mitrophore. Diodore dit même, dans sa Bibliothèque historique, que ce bandeau fut l'origine du diadème des rois ⁽¹⁾. Chez Lucien, Bacchus est représenté imberbe, cornu et couronné de raisins, les cheveux retenus par une bandelette ; ses habits sont de pourpre et ses chaussures d'or. Il est porté sur un char attelé de panthères ⁽²⁾.

Bacchus, après avoir enseigné aux Thébains à cultiver la vigne ⁽³⁾, quitta le pays de sa naissance et partit pour de lointains voyages. Il parcourut d'abord la Syrie et l'Egypte où il fut reçu par le roi Protée ; ensuite, il se rendit à Cybèles, dans la Phrygie, où il fut purifié par Rhéa qui lui enseigna la célébration des mystères. Après qu'il eût reçu d'elle la robe longue, il prit enfin la route de l'Inde. C'est ainsi que les mystiques racontaient les premiers voyages de Bacchus, niés cependant par tous les historiens sérieux de l'antiquité. Strabon les considérait comme absurdes : « Les conquêtes de Bacchus et d'Hercule, dit-il, admises comme vraies par Mégasthène

(1) DIOD. *Bib. hist.*, 4, 4. (2) LUCIEN. *Préf. ou Bacchas*. --

(3) Pour certains auteurs Cadmus est le premier homme qui ait cultivé la vigne, mais généralement en Grèce Bacchus était regardé par tout le monde comme l'inventeur du vin.

et un petit nombre d'écrivains, sont répudiées par la plupart des historiens — Eratosthène tout le premier — qui les qualifiaient d'absurdes et de fabuleuses, et les assimilaient à tant d'autres fictions que le culte de ces deux divinités a accréditées parmi les Grecs » ⁽¹⁾. Mégasthène, en effet, admettait comme vraies les conquêtes de Bacchus et d'Hercule, et il prétendait que, dans l'Inde les Brahmanes de la montagne étaient des adeptes inspirés du culte de Dionysos [et ceux de la plaine des prêtres voués au service exclusif d'Hercule ⁽²⁾]. Cependant, les mystiques grecs, qui regardaient Dionysos comme le grand roi-prophète de la race blanche et le premier civilisateur des hommes noirs dans l'Inde, étaient plus près, en somme, de la vérité ethnologique que les élèves d'Evhémère. N'enseigne-t-on pas, en effet, communément à présent, que les Ariens ont émigré d'Europe en Asie par le sud de l'Oural et les défilés du Caucase, chassant devant eux les noirs, représentés par les singes et les démons des légendes ? Et, d'ailleurs, les traditions védiques semblent bien indiquer aussi que les Ariens étaient venus dans l'Inde de régions situées au nord-ouest de ce pays. Aussi peut-on dire que sous la fiction poétique des Dionysiaques, par exemple, il y a plus d'intuition véritable de la préhistoire que dans les œuvres des évhéméristes et des graves historiens de l'antiquité ⁽³⁾.

⁽¹⁾ STRABON, 15, 1, 9. — ⁽²⁾ *Ib.* 15. 1, 58. — ⁽³⁾ Nos anciens avaient aussi fait d'Osiris un conquérant. « En montant sur le

Nysa est le lieu légendaire où fut nourri Dionysos, et ce nom a été appliqué à plusieurs endroits consacrés à ce dieu. On plaçait la ville de *Nysa*, communément dans l'Inde, à l'extrémité nord-ouest du Punjab, près du confluent du Cophen et du Choaspes ; on disait que Bacchus en avait été le fondateur ⁽¹⁾. Mais il y avait deux villes encore qui portaient ce nom, l'une en Carie et l'autre en Cappadoce. Philostrate plaçait le mont *Nysa* entre le Caucase et le fleuve Cophen, affluent de l'Indus. « Le mont *Nysa*, dit-il, se termine en pointe comme le *Tmolus* en Lydie ; il est aisé à franchir, car il est cultivé et traversé par des routes. Au sommet se trouve l'enceinte sacrée de Bacchus entourée de lauriers rangés en cercle. Au centre de cette enceinte était une statue du dieu. Les Indiens du Caucase et du fleuve Cophène affirmaient que Bacchus était venu d'Assyrie. Enfin, les habitants du mont *Nysa* niaient qu'Alexandre y fut monté » ⁽²⁾. Le souverain qui, le premier, s'opposa à la prédication de Bacchus — au passage de ses troupes, dit Nonnos — fut Lycurgue, roi de *Nysa* et du Carmel ⁽³⁾. Homère nous raconte, en effet, qu'il poursuivit sur la montagne sacrée

trône, dit Plutarque, Osiris parcourut l'Univers entier en civilisateur..... C'est pour cela que les Grecs croient qu'il est le même que Bacchus. » (PLUT. *Is. et Os*, 13.) — ⁽¹⁾ ARRIEN. *Exp. d'Alex.*, 5, 1. — ⁽²⁾ PHILOST. *Vie d'Appolionus de Thiane*, 2, 9. — ⁽³⁾ Le royaume de Lycurgue est bien placé mystiquement au Carmel par Nonnos. (*Dio*, 20.) Voir aussi la note 14 de ce chant, par le comte de Marcellus.

les nourrices de Dionysos qui célébraient ses mystères et qu'il les tua de ses propres mains. (Il. 6). (1). Les dieux punirent Lycurgue en le rendant aveugle, et il mourut quelques temps après. Homère nous dit ensuite que le fils de Dieu alla chercher au fond de la mer une consolation à sa douleur, et que Thétis, alors, le reçut tremblant dans ses bras. Je crois que dans l'occultisme ancien les voyages merveilleux des héros au fond de la mer (exemple : Jonas dans le ventre de la baleine), symbolisent l'étude par un prophète des sciences physiques et métaphysiques précédant la résurrection de la chair en ce monde, emblématisée souvent par le baptême ; c'est cela probablement que veut signifier le passage de l'Iliade

Ensuite, ayant assemblé une grande armée, Bacchus courut à la conquête des Indes. Cette conquête féerique nous est racontée par Nonnos dans son épopée des Dionysiaques. Le poète y fait de Bacchus le premier grand héros de la race blanche et il nous le représente toujours sous les traits d'un homme blond — un homme du nord — combattant avec ses troupes les nègres aux cheveux crépus. « Ma foudre brûlante, dit Jupiter dans les Dionysiaques, combatta pour Bacchus jusqu'à ce qu'il ait ruiné entièrement toutes ces générations de noirs » (2). Aussi bien les Indiens, que combat le dieu, sont des nègres et non pas

(1) Il ne peut s'agir ici, en tous cas, des filles de Cadmus, puisque nous les retrouverons plus tard à Thèbes. — (2) Nonnos. *Dion.* 27, 325 à la fin du chant.

des mulâtres, puisque Nonnos les appelle quelque part « les Indiens noirs aux cheveux crépus ». Le chant 14 dit en propres termes que Bacchus est allé aux Indes pour dompter l'insolence des hommes noirs et délivrer les Lydiens, les populations de la Phrygie et l'Ascanie elle-même de leur joug tyrannique (1). Dans les anciennes religions, l'or et le soleil servant à emblématiser les forces émanées de la divinité, il s'ensuit que le fils de Dieu est le plus souvent représenté blond, ainsi que tous les héros de race blanche inspirés de Dieu. C'est pourquoi la couleur blonde des cheveux de Bacchus est plusieurs fois rappelée dans les Dionysiaques. Exemple : « Debout derrière Bacchus, la formidable déesse (Minerve) le retient par ses blonds cheveux (2) ». « C'est ainsi qu'emporté par le tourbillon de la guerre et secouant les boucles d'or de ses cheveux autour de ses joues de neige, Dionysos parcourt les sinuosités des champs de l'Erythrée » (3). « Si Mercure n'eut paru derrière Bacchus et ne l'eut saisi par les boucles d'or de sa chevelure... » (4) etc... Euripide, comme Nonnos, figure Dionysos sous les traits d'un homme blond : « On dit qu'un étranger séduisant aux cheveux blonds (Bacchus) a importé de Lydie ce culte ici » (5). Dans Euripide encore, Hercule est blond (6). Dans Homère Achille est blond également, ainsi que

(1) NONNOS. *Dion*, 14, 250 à 300. — (2) *Ib.*, 30, 248. — (3) *Ib.*, 31, 1 à 5. — (4) *Ib.*, 47, 674. — (5) EURIP. *Bacchantes*. — (6) *Ib. Hercule fur*.

Méléagre (catalogue des vaisseaux) et, dans l'épopée celtique du Taureau divin, le dieu Lug est un homme blond, comme aussi le roi David dans la Bible : « Il était blond, dit de David le livre de Samuel, de bonne mine et de beau visage » ⁽¹⁾. Jésus qui, d'ailleurs, est de la descendance de David, est aussi presque toujours représenté sous les traits d'un homme blond. L'épître de Lentulus, fabriquée vers le XIII^e ou le XIV^e siècle, qui donne le portrait de Jésus-Christ, le représente avec les cheveux tirant sur le roux, la barbe de même couleur et se bifurquant et les yeux extrêmement brillants ⁽²⁾.

Mais tous les occultistes de l'antiquité n'ont pas cru que Bacchus avait été le premier civilisateur de l'Inde et plusieurs d'entre eux pensaient au contraire qu'une humanité civilisée d'hommes noirs avait précédé son arrivée en ce pays et même qu'elle y avait pratiqué de tout temps une science magique inconnue depuis des hommes blancs. C'est ce que nous voyons en tout cas dans la vie d'Apol-

⁽¹⁾ SAMUEL, 1, 16, 12. — ⁽²⁾ L'épître de Lentulus dit « des cheveux tirant sur le roux » mais non pas roux ou rouges, car la couleur rouge des cheveux a été prise en mauvaise part dans toute la symbolique du Moyen-Age. Ainsi, Judas était roux. » Shakespeare fait allusion à la couleur de ses cheveux dans la comédie *As you like it* (Acte 3, Scène 4.) Thiers en parle aussi dans l'*Histoire des Perruques*. (Edit. 1710, p. 28). Voir à ce sujet : Migne, *Dict. des Apocryphes*, tome 2 (l'épître de Lentulus et la note.) Chez les Hindous, principalement dans le bouddhisme, le Fils de Dieu est représenté sous les traits d'un homme noir.

Iohius de Tyane : « Les brahmanes habitaient dans l'Inde une citadelle, dit Philostrate, que ni les troupes de Bacchus ni celles d'Hercule ne purent approcher, car elles étaient aussitôt repoussées par des éclairs et des tonnerres qui enveloppaient les combattants et renversaient leurs armes » (1). Le même Philostrate rapporte aussi à cette occasion que jamais Alexandre le Grand n'a pénétré dans la cité sainte du brahmanisme : « Les vrais brahmanes, dit-il, habitent entre l'Hyphase et le Gange ; or, Alexandre n'a même pas mis le pied dans leur pays, et cela non pas que les habitants lui aient inspiré une crainte quelconque, mais probablement parce que les augures ne lui furent pas favorables en cette occasion. D'ailleurs, quand bien même il aurait passé l'Hyphase et aurait pu s'emparer de tout le pays qu'arrose ce fleuve, jamais il n'aurait pu se rendre maître de la citadelle occupée par les brahmanes, quand il aurait eu avec lui dix mille Achille et trente mille Ajax ; car ce n'est point par les armes qu'ils résistent aux envahisseurs, c'est par des prodiges et des coups de foudre, en hommes sacrés et amis des dieux » (2).

L'épopée de Nonnos qui nous raconte la conquête des Indes par Bacchus est extrêmement touffue. On y voit toutes les troupes du dieu, tantôt sous ses ordres, tantôt sous ceux de ses lieutenants, combattre avec acharnement contre les noirs, aidées des silènes, des satyres et

(1) PHILOST. *Vie d'Ap. de Tyane*, 2, 33. — (2) *Ib.*

des bacchantes. Il y a dans ce poème une telle abondance de détails dans les récits de l'expédition, une telle succession d'épisodes pittoresques dans les tableaux de bataille, une poésie enfin si différente par endroits de celle des Méditerranéens, qu'on est tenté de se demander parfois si Nonnos n'avait pas reçu de quelques voyageurs des renseignements exacts sur l'Inde. Certains savants ont cru également qu'il avait eu entre les mains des ouvrages hindous. On l'a même accusé d'avoir en partie copié les Bassariques, poème sur l'Inde, d'un nommé Dionysos de Samos, dont il n'est resté que quelques vers isolés connus de nous par les citations d'Etienne de Byzance. « Ces Bassariques, dit le colonel Wilford, contenaient l'histoire de la grande guerre indienne, le Maha-Bharata, écrite en vers grecs. Elles sont perdues, mais par ce qui reste, on peut penser que cette épopée était à peu près semblable aux Dionysiaques » (1). Aujourd'hui, on regarde les Bassariques comme étant l'œuvre de

(1) WILFORD. *Asiatic researches* (tome 9), cité par le comte de Marcellus. Un autre Anglais, W. Jones, trouvait des ressemblances entre les Dionysiaques et le Ramayana. Mais à la vérité, on a trouvé depuis longtemps dans les deux grandes épopées des Hindous des passages qui ressemblent beaucoup parfois à ceux des anciens poèmes de la Grèce. Cela a fait déjà l'objet de nombreuses comparaisons (A. DITANDY. *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poèmes de l'antiquité classique*. Paris, 80, 1856.) Sur toutes ces questions, on lira avec fruit l'*Introduction* de la traduction des *Dionysiaques* par le comte de Marcellus (chap. 30).

Nonnos, et l'on dit aussi que les noms cités par lui dans les Dionysiaques auraient été presque tous défigurés ou grécisés par les copistes dans le manuscrit. Nonnos fixe à la guerre des Indes une durée de sept années ⁽¹⁾.

Après qu'il eut vaincu les noirs et avant de rentrer en Occident, Bacchus fonda dans l'Inde la ville de Nysa, en souvenir de ses conquêtes. Arrien raconte à ce sujet qu'Alexandre le Grand, au cours de son expédition dans ce pays, vint mettre le siège devant une ville de ce nom, et que des députés en sortirent pour lui demander d'être miséricordieux envers ses habitants, parce que Nysa avait été fondée par Bacchus, (Alexandre, paraît-il, accueillit leur demande avec bonté.) « Au nom de Dionysos, lui dirent-ils, prince, daignez laisser à la ville de Nysa sa liberté et ses lois. Le grand Dionysos, prêt à retourner dans la Grèce après la conquête de l'Inde, fonda cette ville, monument éternel de sa course triomphale, et la peupla des compagnons émérites de son expédition. Ce dieu appela notre ville Nysa, en mémoire de sa nourrice, et ce nom s'étend à toute la contrée. Cette montagne qui domine nos murs porte celui de Méros et rappelle l'origine de notre fondateur. Depuis ce temps, les habitants de Nysa sont libres et se gouvernent par leurs lois. Le dieu nous a laissé un témoignage de sa faveur : c'est seulement dans notre pays que croît le lierre, inconnu dans tout le reste de l'Inde » ⁽²⁾.

(1) NONNOS. *Dion.*, 39, 290 à 295. — (2) ARRIEN. *Exp. d'Alex.*, 5, 1.

Quant aux contrées que Dionysos parcourut pour s'en retourner à Thèbes, les anciens n'en ont pas dressé l'itinéraire avec sûreté. Apollonius de Rhodes dit qu'il s'arrêta à l'embouchure du fleuve Callichoros et qu'il établit là les premiers rites de sa religion « y instituant des chœurs devant un antre où il passait des nuits sévères et saintes » ⁽¹⁾. Un disque d'or indien, déposé dans le trésor du temple de Delphes, témoignait aussi qu'il avait rendu visite au sanctuaire d'Apollon, car on lisait sur cette offrande : « Bacchus, fils de Zeus et de Sémélé, de retour de l'Inde » ⁽²⁾. D'après Lucien, deux énormes phallus avaient été érigés aussi par lui dans le temple d'Hiérapolis, après ses conquêtes, avec cette inscription : « Ces phallus ont été élevés par moi, Bacchus, en l'honneur de Junon, ma belle-mère » ⁽³⁾. On disait encore que Bacchus avait livré bataille aux Amazones. Sachant que les armées du dieu s'avançaient en leurs pays, celles-ci s'enfuirent et passèrent de la contrée des Ephésiens à Samos. Bacchus ayant fait construire une flotte, traversa la mer, leur livra bataille et tua, dit-on, un grand nombre d'entre elles. D'autres veulent que ce massacre ait eu lieu près du mont Phléon ⁽⁴⁾. Mais Arrien nie que Bacchus ait jamais entrepris d'expéditions maritimes ⁽⁵⁾. Pausanias dit aussi que ce héros fut

(1) APOL. RH. *Argon*, 2. — (2) PHILOST. *Vie d'Apol. de Tyane*, 2, 9. — (3) LUCIEN. *Sur la déesse assyrienne*, 16. — (4) PLUT. *Quest. grec*, 56. — (5) ARRIEN. *Exp. d'Alexandre*, 6, 1.

le premier qui ait élevé un pont sur l'Euphrate à l'endroit où l'on a construit depuis une ville nommée Zeugma. « On y voit encore, maintenant, ajoute-t-il, le câble dont il se servit pour faire ce pont sur le fleuve ; il est de sarments de vigne tressés avec des branches de lierre ⁽¹⁾. »

Sitôt qu'il eut franchi les frontières de l'Hellas, Bacchus, après avoir dispersé ses troupes, rentra enfin dans Thèbes où il avait passé toute sa jeunesse, accompagné seulement de quelques compagnons d'arme et de ses fidèles Ménades. Euripide nous le présente résidant incognito dans cette ville, et se montrant aux Thébains « tel un beau jeune homme aux yeux noirs, aux tresses blondes ». A la fin de la tragédie des Bacchantes, il dépouille ce personnage et apparaît alors sous les traits mêmes d'un dieu. Bacchus trouva le pays sous la domination de Penthée, fils d'Agavé, en faveur duquel Cadmus avait abdiqué ⁽²⁾. Il se vengea cruellement de ce que son génie avait été méconnu autrefois dans la famille royale en rendant hystériques et folles toutes les femmes de Thèbes et principalement Ino, Autonoe et Agavé, qui pourtant avait pris soin de lui dans son enfance. Les Thébaines, piquées par l'aiguillon du dieu, quittaient le soir le domicile conjugal et passaient la nuit entière dans la célébration des nouveaux mystères. Dans la journée,

(1) PAUS. *Phocide* (*Peintures de Polygnote*), 23 à 31. —

(2) « Kadmos, dit Bacchus dans Euripide, a cédé son pouvoir à Penthée, le fils de sa fille, qui combat ma divinité, m'exclut des libations... etc... » (EURIP. *Bacchantes*.)

délaissant le fuseau et l'aiguille, harassées de fatigue par leurs courses effrénées sous les ombrages du Cithéron elles dormaient comme ivres, étendues sur leur lit ⁽¹⁾. Penthée essaya de sévir et voulu faire descendre de la montagne sa mère et ses suivantes qui, pendant des semaines entières, y faisaient de mystérieuses retraites, occupées à la célébration du nouveau culte, et comme Bacchus s'opposait de toutes ses forces aux volontés du roi, menaçant de livrer la ville aux fureurs des Ménades, il le fit jeter en prison pour quelque temps : « Dieu lui-même, répondit Bacchus, me délivrera quand je voudrai ; en ce moment même il est ici et il sait ce que j'endure » ⁽²⁾. Et

⁽¹⁾ Dans le Bhâgavata Purâna, nous voyons également Krichna, le fils de Dieu, convertir d'abord au nouveau culte les femmes dont il prend la direction spirituelle dans les forêts de l'Inde : « Les femmes des bergers allaient vers Krichna, dit le poème, quittant, celles-ci les préparatifs du souper, celles-là les enfants qu'elles allaitaient, d'autres leur mari. Quoique fissent pour les retenir mari, père, frères, parents, elles poursuivaient leur chemin, n'ayant de pensée que pour Krichna et cédant à leur aveugle passion. » (*Bg. Pur.*, 10, 1^{re} part., 29) Mais chez les Hindous, Krichna n'abuse pas de son pouvoir divin envers ces femmes et il les rend à leur famille. Tout ce passage du *Bg. Pur.* d'ailleurs est d'une grande pureté morale, d'une grande fraîcheur de sentiments et d'un charme exquis. Euripide, au contraire, nous montre le fils même de Dieu entraînant à la montagne les femmes de Thèbes pour les rendre follement hystériques de lui — et cela dans un but de basse vengeance envers le roi Penthée. Mais Euripide est un auteur dramatique qui n'a vu dans tout ceci qu'une bonne idée de théâtre. — ⁽²⁾ EURIPIDE. *Bacchantes*.

de fait, le pouvoir de Penthée ne put, bien entendu, l'emporter sur celui de Jupiter, si bien que Dionysos, pour se débarrasser définitivement du malheureux roi de Thèbes, imagina de lui troubler l'esprit, et le persuada de s'habiller en femme pour aller assister en toute sécurité aux cérémonies secrètes qu'accomplissaient sur le Cithéron, Agavé et ses bacchantes, et dont la vue, sous peine de mort, était interdite à tous les hommes. Penthée donc, habillé en femme, fit l'ascension du Cithéron, mais les bacchantes, s'étant aperçu de son sexe malgré son déguisement, se jetèrent sur lui avec fureur et le déchirèrent sauvagement jusqu'à ce qu'il mourut; car sa mère, devenue tout à fait folle par la magie du dieu, ne le reconnut à aucun moment.

Certaines vieilles légendes de la Grèce nous rapportent que Bacchus rendit folles également plusieurs femmes d'Argos et d'Orchomène qui s'opposaient à la célébration de son culte, et l'on sait que les filles de Mynias, premier roi de Thessalie (Leucippe, Aristippe et Alcithoé), ayant refusé de se joindre à la troupe des Ménades en l'honneur du dieu, en furent cruellement punies : « Bacchus les rendit furieuses, dit Elie, et dans leur folie elles déchirèrent le fils de Leucippe qu'elles prenaient pour un faon de chevreuil, victime ordinaire des orgies ; puis il métamorphosa les trois sœurs, l'une en corneille, l'autre en chauve-souris et la troisième en hibou » (1). Parce que

(1) ELIE. *Hist. div.*, 3, 42.

Bacchus avait anciennement excité les femmes à quitter le domicile conjugal pour célébrer nuitamment les orgies, les savants de notre antiquité considéraient comme indigne d'admettre une communauté quelconque entre Bacchus et Junon qui, dans l'ordre social, était la déesse du mariage. Ainsi, en aucune façon, on ne pouvait porter de lierre — plante, comme on sait, consacrée à Bacchus — dans l'enceinte du temple de Junon et lorsque les prêtresses de cette déesse et celles de Bacchus se rencontraient en ville, elles ne se saluaient jamais ⁽¹⁾.

Le dernier voyage de Bacchus fut celui de Naxos. Il était alors en Icarie et désirait s'y rendre seul. Il affréta donc un navire tyrrhénien et s'embarqua sans défiance, mais les marins du vaisseau qui étaient d'odieux pirates, au lieu de mettre le cap sur l'île de Naxos, firent voile vers l'Asie dans l'intention de le vendre. Dionysos s'étant aperçu de leur projet misérable, leur troubla subitement l'esprit. Les rames et le mât du vaisseau se changèrent à leurs yeux en serpents et Bacchus en lion ; le vaisseau se remplit de lierre et de toutes parts, dans les airs, on entendit le bruit strident de flûtes nombreuses. Les corsaires, aussitôt devenus fous, se précipitèrent dans la mer et furent changés en dauphin. Bacchus alors, dirigeant lui-même le navire, débarqua enfin à Naxos ⁽²⁾. Il y

(1) PLUT. 9^e fragm., 2. L'une des raisons de cette inimitié entre Junon et Bacchus était que cette déesse symbolisait l'eau et l'ancien culte homérique et Bacchus le vin et la nouvelle religion.

— (2) APOLLOD. *Bibl.*, 3, 5, 1 à 3.

rencontra la belle et douce Ariadne et, en étant devenu amoureux, il l'épousa, terminant ainsi par le mariage une vie entièrement consacrée jusqu'alors au service des dieux ⁽¹⁾. Mais alors la divinité de Bacchus, au dire d'Apollodore, était reconnue dans tout l'Univers.

Les évhéméristes rapportaient que Bacchus était mort à Delphes ⁽²⁾ et Plutarque assure qu'on a montré longtemps, auprès de l'oracle même, les restes de son corps et que les thyades venaient y sacrifier ⁽³⁾. Mais la vraie tradition des mystiques disait que son œuvre étant achevé sur cette terre, il avait été lui-même chercher sa mère Sémélé aux enfers et qu'il était monté au ciel avec elle où elle régnait près de lui sous le nom de Thyoné ⁽⁴⁾. « Enfin, dit Nonnos, terminant ainsi les Dionysiaques, le dieu de la Vigne monte dans le ciel sa patrie et s'assoit à la table du dieu qui l'enfanta. Lui qui cependant s'est nourri sur la terre avec des aliments mortels et qui a bu le vin, breuvage de son invention, le voilà qui boit à présent dans les plus nobles coupes le céleste nectar, en compagnie d'Hermès, aux côtés même d'Apollon ⁽⁵⁾. »

(1) On disait aussi que Bacchus avait placé parmi les astres la couronne qu'il avait donnée à Ariadne le jour de son mariage. (NONNOS. *Dion.*, 47.) J'ai dit par ailleurs que, dans Homère, Ariadne, abandonnée dans l'île de Naxos par Thésée, y meurt de vieillesse sans avoir été aucunement mariée à Bacchus. (Od., 11, 320.) — (2) EUSÈBE. *Chron.* Lib. 2. — (3) PLUT. *Is. et Os.* — (4) APOL. *Bib.* 3, 5 ; 1, 2 et 3. — (5) NONNOS. *Dion.*, fin du 48^e et dernier chant.

Les principaux lieutenants de Bacchus étaient *Silène* et *Priape* ; *Pan* faisait aussi souvent partie de son état-major. Le nom de soldat de Bacchus, dit Creuzer, est expressément donné à *Pan*. Comme son maître, il a des cornes, porte une nébride et sa face est rouge comme le feu céleste (¹). *Silène*, qu'on disait fils d'*Hermès* ou de *Pan* et d'une nymphe, avait un sanctuaire à *Elis*. Il éleva Bacchus enfant et l'accompagna dans tous ses voyages ; il commandait l'armée des *silènes*, génies originaires de *Lydie* et de *Phrygie* qui présidaient aux sources courantes. *Pausanias* appelle les *silènes* « race mortelle » (²). Sur plusieurs monuments du VI^e siècle avant Jésus-Christ, ils sont représentés tantôt avec des pieds de cheval, tantôt avec des oreilles de porc. *Priape* était fils de Bacchus et de *Vénus*. « Quelques-uns prétendent, dit *Diodore*, que les anciens mythologues désignent par le nom de *Priape* les parties génitales de l'homme. Il y en a même qui disent qu'on a décerné à ces parties les honneurs divins, comme étant le principe de la génération et de la conservation perpétuelle du genre humain. On regarde *Priape* comme le gardien de la vigne et des jardins » (³). *Maron*, sacrificateur d'*Apollon*, qu'*Homère* dit fils d'*Enanthès* (⁴), fait souvent partie des cortèges de Bacchus. « Les *tityres*, dit Creuzer, sont pris ordinai-

(¹) CREUZER. *Loc. cit.* *Relig. de Bacchus*. Il cite ici *Porphyre*.

— (²) PAUS. *Elide*, 2, 24. — (³) DIOD. *Bib. hist.*, 4, 6. — (⁴) OD., 9, 197.

rement comme synonymes de *satyres*. Les tityres étaient, à l'origine, des paysans voués au culte de Bacchus et qui célébraient les fêtes du dieu du Vin dans des processions rurales avec des masques et des peaux de bouc. C'est où nous conduit l'étymologie la plus vraisemblable. Le mot tityre vient de *sisyra* ou plutôt *sisyros* signifiant une peau de chèvre, vêtement ordinaire des laboureurs grecs. Les doriens, soit en Italie, soit dans la Grèce propre, prononçaient *tityros* et durent appliquer ce nom aux gens de la campagne en considérant leur singulier costume » (¹). La chèvre symbolisant le nuage orageux fécondé par l'éclair (²), et la foudre étant toujours regardée dans les plus anciens cultes comme le véhicule de l'Esprit de Dieu, les satyres habillés de peau de bouc aux processions de Bacchus emblématisèrent primitivement les hommes justes visités par le Saint-Esprit. Bacchus était d'ailleurs entouré toujours d'une troupe nombreuse de déités et de mortels dévoués à son culte qui lui formaient un cortège somptueux et pittoresque — les silènes, les satyres ou tityres, les bacchantes, les lénées, les thyées, les mimalones, les naïades et les nymphes (³).

Mon intention n'étant point d'étudier en détail dans ce livre la symbolique des mythes grecs, je dirai seulement

(¹) Creuzer donne une longue dissertation sur ce mot et la bibliographie sur tout ceci (*Relig. de Bacchus*). Pausanias dit qu'on donnait le nom de silènes aux satyres avancés en âge. (PAUS. *Attique*, 23.) — (²) Voir ci-dessus, chap. 8, § 5. — (³) STRABON. 10, 3, 10.

ici quelques mots touchant l'ésotérisme de l'histoire de Bacchus : Dionysos, le fils de Dieu, est apparu sur cette terre en un temps où tout un monde croulait avec la foi, dans l'ignorance des anciens symboles et des traditions ancestrales. Envoyé par Jupiter pour protéger la race blanche contre les œuvres du démon, il étudia d'abord les sciences physiques et métaphysiques (le voyage chez Protée, roi d'Egypte) ; puis ayant reçu le baptême des initiés (la visite à Cybèle, la descente au fond de la mer, chez Thétis), il partit alors pour la conquête spirituelle de l'Asie où il installa pacifiquement parmi les noirs le culte du feu, démonstration philosophique du mystère de la Trinité (les trois foyers d'Agni). Il est à remarquer, en effet, que, dans Nonnos, la conquête de l'Inde est toute merveilleuse ; Bacchus ne combat pas d'estoc et de taille comme les héros d'Homère, il lui suffit seulement de toucher à peine ses ennemis avec sa fêrule pour qu'ils s'abattent vaincus à ses pieds. Du bout de cette fêrule s'échappe de temps à autre une flamme, symbole de l'Esprit saint et, par conséquent, du nouveau culte. « Le feu, dit Lucien, est l'arme de Dionysos, il le tient de son père, et il l'a ravi à la foudre » ('). Après avoir propagé par toute la terre la loi de son Père céleste, Bacchus rentre enfin dans le pays de sa naissance où règne le roi Penthée, petit-fils de Cadmus, et il s'y manifeste alors aux yeux de tous comme le Verbe incarné et le fils même de

(') LUCIEN. *Préf. ou Bacchus.*

Jupiter. Il y prêche son culte, terrassant où il les trouve implantés parmi les Thébains le mal et la souffrance (le mot Penthée signifie, en effet, affliction et douleur ⁽¹⁾). Son enseignement projette alors une vive lueur sur le monde (le mariage de Bacchus avec Ariadne « celle qui éclaire ») ⁽²⁾, et Vichnou, par ses soins empressés, visite notre globe à nouveau. Mais la mission de Bacchus ici-bas est enfin terminée et il disparaît dans les cieux devant les peuples étonnés et ravis, au milieu d'un nuage parfumé (sa mère Θυῶνη ramenée des enfers) ⁽³⁾, symbolisant le vêtement de gloire — parure spirituelle — qu'il a tissé lui-même pendant sa vie, pour se présenter nimbé de lumière dans le séjour fortuné de Zeus ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Πενθεύς = πένθος, douleur. — ⁽²⁾ « Ariadne, que les Crétois nomment *Aridela*, celle qui luit, qui éclaire les ténèbres... » (CREUZER. *Loc. cit. Culte de Cérès*, 2^e part. du 3^e vol., p. 501, édit. 1825.) — ⁽³⁾ Θυῶνη, de θυῶ, encenser, parfumer et aussi immoler, sacrifier. — ⁽⁴⁾ La bibliographie de Bacchus a été établie tout entière par Creuzer dans une note savante de sa symbolique. Elle est intitulée : « *Aperçu des principaux ouvrages publiés sur le culte de Dionysos et Exposé sommaire des idées qu'ils renferment* ». (3^e partie du tome 3, p. 890.) Plusieurs notes très savantes aussi de Guignant sont à lire sur Bacchus dans le même volume, l'une surtout intitulée : « *Des origines asiatiques et indiennes du culte de Dionysos* », p. 913. Mais le *Dict. des Ant. grec et rom.*, de MM. Daremberg et Saglio, donne sur Dionysos une bibliographie très complète ;

1. — C'est sur le sommet des coteaux élevés et souvent sur les hauts plateaux des montagnes, que les Bacchantes célébraient le culte de leur dieu. Plutarque raconte qu'une fois une troupe de ces femmes fut surprise par la neige et le vent sur le mont Parnasse et qu'on fut obligé de venir à leur secours. « Le froid avait tellement durci les chlamydes des sauveteurs, dit-il, qu'elles étaient devenues comme du bois, et lorsqu'on les étendait, elles se brisaient et tombaient en morceaux » (1). Les mystères du culte de Bacchus avaient lieu ordinairement la nuit, les journées de grandes fêtes étant employées exclusivement à célébrer des cérémonies populaires et à processionner autour des temples et dans la ville. A l'origine, les fêtes de Dionysos furent sombres et exaltées. A Orchomène se célébraient des fêtes d'un caractère primitivement sauvage et sanguinaire. Des victimes humaines avaient même été sacrifiées au dieu, au moins à l'origine, à Potniae en Béotie, dans certaines bourgades du Péloponèse, dans les îles de Chios, de Lesbos, de Ténédos et de Crète (2). Certaines cérémonies, bizarrement sanguinaires des sauvages de la Celtique, sont, à n'en pas douter aussi, les vestiges du culte primitif de Dionysos. Un passage de Strabon, relatif aux femmes des Namnètes, est significatif à ce sujet : « Posi-

pour ce qui est des auteurs anciens on trouvera généralement les principaux cités dans les notes de ce petit livre. — (1) PLUT. *Sur le froid primitif*, 18. — (2) DAREMBERG et SAGLIO. *Loc. cit.*

donius, dit il, parle d'une petite île située dans l'Océan, non pas tout à fait en pleine mer, mais vis-à-vis l'embouchure de la Loire : elle est habitée par les femmes des Namnètes qui sont possédées de Dionysos et qui cherchent à se rendre ce dieu propice par des cérémonies mystiques et autres pratiques sacrées singulières. Aucun homme n'aborde dans cette île : ce sont les femmes elles-mêmes qui passent sur le continent pour avoir commerce avec les hommes et s'en retournent ensuite. C'est aussi l'usage qu'une fois par an on enlève le toit du temple et qu'on le refasse le même jour avant le coucher du soleil, chaque femme apportant à cet effet sa charge de matériaux. Si l'une d'elles laisse tomber cette charge, les autres la mettent en pièces, et portant avec des cris d' « Evohé » les membres de la malheureuse autour du temple, elles ne cessent point qu'elles n'aient senti tomber leur fureur. Or, chaque fois, il arrive à quelqu'une de tomber et de souffrir cette mort » (1). Mais chez les Méditerran-

(1) STRABON, dans Cougny : *collect. de docum. de la Société de l'Hist. de France*, 1^{er} vol., liv. 1, chap. 4, p. 143. Le texte grec dans cette édition porte le mot Σαρνιτων. « On a voulu lire, dit en note M. Cougny, Σαρνιτων. » Ce passage de Strabon pourtant ne peut se rapporter qu'aux Namnètes, puisqu'il s'agit d'une île qui se trouve située à l'embouchure de la Loire. On ne peut savoir aussi de qu'elle île exactement il est question là, tellement le littoral de la basse Loire a changé depuis l'antiquité. Sur le nom de Namnète voir : MALTE BRUN, *Géog. univ.*, tome 1. liv. 13, p. 196.

néens de notre antiquité, les fêtes de Bacchus étaient simplement grotesques et dégoûtantes. Le troisième jour des anthestéries avaient lieu de grandes processions en l'honneur du dieu et les Grecs se suivaient à la queue-leu-leu, ainsi que leurs femmes portant tous à la main des marmites remplies de légumes spécialement offerts à Bacchus ainsi qu'à Mercure infernal. Ensuite venaient les grands dignitaires de l'Etat et les prêtres derrière lesquels le phallus était porté en grande pompe. En certains pays, ces phallus étaient énormes et ornés d'une manière ridicule. Ainsi, dans une procession luxueuse organisée en Egypte par le roi **Ptolémée Philadelphe**, on traîna sur un char à quatre roues, derrière la statue de Bacchus, un gigantesque phallus tout doré, enjolivé de gravures, de couronnes et d'une étoile en or placée au beau milieu de tous ces ornements (1). Dans les cortèges des Grecs organisé en l'honneur de Bacchus, certains des assistants (les phallophores), couronnés de violettes et de lierre, le visage ombragé de branches vertes, se suivaient portant de petits phallus, en chantant des cantiques, d'ailleurs appelés « phalliques » (2). La nuit venue, toute la population se livrait à des orgies d'une impudicité, paraît-il, révoltante, où le vin coulait à flots. « On conçoit qu'un pareil culte, dit Creuzer, célébré la nuit par des sensuels, habitants d'un climat méridional, ait

(1) ATHEN. DE NAUC. *Banq. des sav.*, 5, 5. — (2) ARISTOPH. *Les Acharniens*.

donné lieu à bien des désordres » (1). Les grandes fêtes de Bacchus étaient les *Oschophories*, les *Lénéennes*, les *Anthestéries* et les *grandes Dionysies*.

1° Les *Oschophories*. Ces fêtes avaient lieu au moment des vendanges. Chez les Athéniens, deux jeunes gens habillés en femmes suivis par le cortège des fidèles, portaient processionnellement par la ville des branches de vignes chargées de raisin ; d'où le nom d'Oschophories (de ὄσχη, jeune branche ou ὄσχος, jeune branche chargée de fruits.)

Les Oschophories ont symbolisé certainement tout d'abord la descente de l'Esprit divin dans l'âme du prophète, car Ariadne et Minerve étaient associées étroitement dans ces cérémonies. Mais les Athéniens avaient fait aussi, de ces fêtes, une réjouissance nationale en l'honneur de Thésée. On trouve une description détaillée des Oschophories dans la Chrestomatie de Proclus, dont Photius nous a conservé plusieurs fragments dans sa Bibliothèque. « Les vers oschophoriques, dit Proclus, se chantent chez les Athéniens. Deux jeunes gens habillés en femmes et portant des branches de vigne chargées de raisin miment le chœur : cette branche s'appelle ὄσχη, et de ce nom est venu celui des vers. Thésée fut, dit-on, le premier qui célébra cette fête lorsqu'il s'offrit volontairement à s'embarquer pour la Crète et délivra sa patrie du tribut douloureux qu'elle payait à Minos. Il l'institua

(1) CREUZER. *Loc. cit.*; *Mystères de Bacchus*, 4^e vol., p. 257.

pour rendre grâce à Minerve et à Bacchus qui lui étaient apparus dans l'île de Dia (aujourd'hui Naxos). Il employa pour la célébrer deux jeunes gens qui avaient été élevés à l'ombre du labyrinthe et qui furent les ministres de cette cérémonie. Chez les Athéniens, la procession allait du temple de Bacchus à celui de Minerve ; le chœur suivait les jeunes gens et les adolescents de chaque tribu disputaient le prix de la course. La récompense du vainqueur était de goûter à la coupe nommée Pentaple, composée d'huile, de vin, de miel, de fromage et de farine » (1). Plutarque dit que les Oschophories se célébraient surtout en l'honneur de Bacchus et d'Ariane, au temps où l'on faisait la cueillette des fruits. On admettait au sacrifice et à la cérémonie des femmes qu'on appelait « Deipnophores », c'est-à-dire « qui apportent le repas » et qui représentaient les mères des jeunes gens que le sort avait nommés pour aller en Crète » (2).

2° Les *Lénéennes*. Ces fêtes avaient lieu en gamélion (janvier) vers le solstice d'hiver ; la date du mois est incertaine. Elles commençaient probablement le 20 ; le 19 avait lieu une cérémonie qui consistait à couronner de lierre l'image de Dionysos. Les Lénéennes se célébraient dans une grande enceinte appelée le Lénæon (3). Ces fêtes emblématisaient pour les initiés le combat tumultueux

(1) Ce fragment de Photius a été placé par Belin de Ballu, dans une note de sa traduction d'Oppien. (*La Chasse*, 4^e chant).

— (2) PLUT. *Thésée*, 21. — (3) DAREMBEG et SAGLIO. (Dict.). *Loc. cit.* Ἀγναιον, de Ἀγνός, qui veut dire pressoir.

des passions qui se fait dans l'âme du fils de Zeus, après que l'Esprit saint est descendu sur lui, car à cette époque de l'année le vin n'a pas encore cessé de bouillir ni de rejeter son écume. Cette période de la vie du prophète est toute remplie par l'inspiration poétique ; il laisse alors échapper de son cœur ses pensées en désordre, les bonnes comme les mauvaises, préoccupé seulement de les présenter au public sous une forme agréable. Cette première partie de la vie psychique du prophète était voilée aux profanes ; c'est pourquoi on couronnait de lierre à ces fêtes l'image de Dionysos, car le lierre cache à tous les regards, sur les monuments auxquels il s'accroche, ce qui est beau et ce qui est laid. C'est aux Lénéennes qu'eurent lieu les premières représentations tragiques et comiques. Il est à supposer que les récitants tout d'abord montèrent sur le pressoir communal pour y jouer des farces, la figure barbouillée de lie. Dans l'ancien temps, il y avait près du Lénæon un peuplier noir où les gens grimpaient, disait-on, quand ils n'avaient pas de place pour voir le spectacle. Il paraît que ces fêtes étaient d'institution plus récentes que les Anthestéries.

3° Les *Anthestéries*. C'étaient les plus anciennes fêtes de Bacchus (1) ; elles duraient trois jours — les 11, 12 et 13 du mois anthestérion (février) — pendant lesquels on fermait les temples et certains rites alors s'adressaient aux morts. Chacun de ces jours avait un nom particulier :

(1) THUCYD, 2, 15.

A. La Pithoigia (Πιθόγεια); B. Les Choes (οἱ Χόες); C. Les Chytres (αἱ Χύτραι).

A. La Pythoigia. — Ouverture des tonneaux où se conserve le vin; le travail de la fermentation est alors assez avancé pour que l'on commence à boire. Le mélange du vin avec l'eau se faisait ce jour-là pour la première fois. La procession se rendait au Lénæon où un bouc était immolé, tandis qu'un chœur rangé autour de l'autel chantait l'ode dithyrambique en l'honneur du dieu: (Τραγός, bouc; d'où le chœur et la tragédie qui en naquit τραγικός χόρος et τραγωδία). Durant cette fête, on laissait les esclaves boire autant qu'ils voulaient (').

B. Les Choes. — Mariage de Bacchus. Une antique statue en bois de Dionysos Eleuthereus (ελεύθερος = libre, affranchi) était tirée du vieux temple de Limnae et portée processionnellement par la ville. A côté d'elle était assise la femme de l'archonte-roi qui figurait l'épouse.

C. Les Chytres. — Cette fête doit son nom à une espèce de vase de terre analogue à nos marmites (χύτρα) qui servait à la cuisson des aliments. La fête des Chytres avait surtout un caractère funèbre. Pour l'expliquer, on disait qu'après le déluge de Deucalion, les survivants avaient offert à Hermès infernal le reste de leurs provisions cuit dans un vase de terre; de là cet usage, au jour anniversaire, de faire cuire dans des marmites les semences de toutes sortes qu'on offrait exclusivement à Hermès

(') PLUT. 11^e fragm. *Comment. sur Hésiode*, 48.

infernale et à Dionysos et dont personne ne goûtait. Ce rite, accompli dans toutes les maisons, se complétait par l'hydrophoria, fête funèbre en l'honneur du déluge. Les Grecs croyaient que ce jour-là les âmes des morts remontaient des enfers. En outre, on élevait quatorze autels : c'était la cérémonie dite hydrysis (ἡδρυσις) et les prêtresses de Bacchus appelées gérares (γέραραι) y offraient des sacrifices funèbres. Ces gérares étaient au nombre de quatorze ; elles officiaient chacune à un autel. Le jour des Chytres avait lieu aussi la cérémonie appelée « Périscchoinisma » : on entourait d'une corde les temples qui restaient fermés probablement les 11, 12 et 13 de ce mois anthestérion. C'était en tout cas une coutume des jours néfastes ⁽¹⁾.

Les Anthestéries symbolisaient chez le prophète la résurrection de la chair en ce monde et son entrée définitive dans la vie contemplative et spirituelle, car en février le vin avait cessé de bouillir et toutes les immondices étaient sorties des tonneaux. De même l'Élu du Seigneur, arrivé à cette partie de l'existence qui précède immédiatement la vieillesse, a rejeté de son âme les impuretés qui la souillaient et se consacre enfin définitivement au service de Dieu. Le mélange de l'eau et du vin qui se faisait le premier jour de ces fêtes rappelait primitivement aux

(1) Pour toutes ces fêtes de Bacchus voir : DAREMBERG et SAGLIO (*Dict*), au mot *Dionysia*. Les gérares étaient prises parmi les dames âgées et respectables de la ville, La racine de ce mot est γέραιος qui veut dire « vieux, ancien, respectable par son âge. »

initiés la descente sur la terre — symbolisée par la vigne et le vin — de l'Osiris céleste présidant dans notre atmosphère aux eaux intellectuelles primordiales, « car les Egyptiens, dit Plutarque, regardaient en général toute espèce d'eau comme découlant d'Osiris » (1). La deuxième journée de fête aux Anthestéries symbolisait le mariage mystique du fils de Dieu, lavé de ses souillures et libéré de ses chaînes mondaines (ελευθερος) avec la contrée de l'Attique représentée dans la cérémonie des Choes par la femme de l'archonte-roi (2). Les juifs ont fait un grand usage de cette symbolique et, dans la Bible, les prophètes chargés de l'instruction religieuse du peuple sont dits les époux des villes et des provinces qu'ils sont chargés de ramener à la Foi. Ainsi lorsque Jéhovah ordonne à Osée d'aller procéder à la conversion d'Israël, il lui dit : « Va,

(1) PLUT. *Is et Os*, 26. « L'eau intellectuelle, dit le Mâha-Bhârata, fut avant les eaux matérielles. Cette œuvre d'intelligence fut opérée par moi. C'est pour cela que je m'appelle Nârâyana. Ce fut toujours ma route. » FAUCHE. *Trad. du Maha-Bharata ; Vana Parva ; les entretiens de Markandéya*. (Tome 4, p. 218, v. 12952). — (2) A l'origine, l'Etat athénien avait été gouverné par un roi réunissant tous les pouvoirs politiques et religieux. Sous la République, le second archonté, dit archonte-roi, avait gardé en mains la majeure partie des attributions religieuses de l'ancien souverain. Il présidait aux cérémonies les plus importantes du culte, et il était chargé aussi de la direction et de la police des mystères. Sa femme, comme on le voit ici, mimait parfois devant le peuple certains gestes de la monarchie primitive.

prends-toi une femme débauchée et aie d'elle des enfants de prostitution, car le pays ne fait que se prostituer en se détournant de l'Eternel » (1). Il est indéniable aussi que le chapitre 4 de l'Evangile de saint Jean a rapport à cette symbolique et que les cinq maris de la Samaritaine y désignent les cinq divinités originelles de la Samarie (2).

Le troisième jour des Anthestéries rappelait aux fidèles la fondation de l'Eglise et de la Ville. La présentation des aliments cuits qu'on faisait alors à Mercure infernal, était un sacrifice offert aux saints et aux ancêtres résidant dans le purgatoire lunaire pour les prier de bénir la cité et le temple. Ce jour-là avait lieu la fête appelée hydrie (ἡδρυσίς), car ce mot désigne l'action d'établir, de bâtir et de fonder (3). Il est probable aussi que les quatorze autels où officiaient les prêtresses se rapportaient aux dieux principaux de la cité, ainsi qu'aux divinités gardiennes des portes. Mais c'est là une symbolique qui demanderait à être étudiée particulièrement. Je ne pense pas, en tout cas, que les gérares, comme l'ont cru plusieurs anciens, représentaient les sept titans et les sept titanides qui avaient déchiré Bacchus enfant. Il me semble voir aussi dans ces cérémonies comme un rappel aux pontifes que le Chef de l'Etat présidait aussi bien aux affaires de l'Eglise qu'à celles de la cité, ce que,

(1) OSÉE, 1, 1 à 3. — (2) ROIS, 2, 17, 29 à 33. Voir aussi A. RÉVILLE. *Jésus de Nazareth*, 1^{er} vol., p. 317. — (3) D'ailleurs, la loutre égyptienne, animal bâtisseur de digues, est appelée ἡδρυσίς.

dans l'ordre social, peut symboliser parfaitement le mariage du Fils de Dieu avec la femme de l'archonte-roi.

Enfin, pendant les Anthestéries, on entourait de cordes les temples qui restaient fermés pendant trois jours ; c'est ce qu'on appelait *la périshoinisma*. Le peuple ne voyait là qu'une coutume des jours néfastes. Cependant, le mot « σχοινιον » ne veut pas dire simplement corde, mais plus spécialement encore « cordeau pour arpenter », et « σχοινισμα » désigne exactement un lot de terrain, une portion de terre mesurée au cordeau. C'est ce qui me fait croire que cette corde à arpenter avait été placée ici pour rappeler aux citoyens que, lors de la fondation de la ville, ce terrain sur lequel était bâti le temple, avait été concédé par l'Etat aux pontifes pour les besoins du culte, libre de toutes charges et d'impôt à perpétuité, ou bien peut-être voulait-on par ce symbole montrer au clergé que l'Eglise avait sa part dans l'Etat qui lui était mesurée, mais qu'elle n'était plus rien en dehors des limites que les citoyens lui avaient tracées (1).

4^e Les *grandes Dionysies*. Ces fêtes avaient lieu dans la première moitié d'éla-phébolion (mois de Mars) ; on croit qu'elles sont d'origine relativement récentes ; certains auteurs, cependant, rapportent qu'elles avaient été établies dès le temps de Pisistate. On y faisait toujours,

(1) On sait que, dans le christianisme, cette coutume de mettre des chaînes autour des temples a été observée longtemps en maints endroits.

au nom de l'Etat, un sacrifice en l'honneur d'Esculape, et l'on y organisait aussi des représentations théâtrales de toutes sortes. Les grandes Dionysies avaient été instituées sûrement pour célébrer la montée au ciel du Fils de Dieu, qu'on adorait alors à l'égal de Zeus lui-même, mais il n'y a cependant rien de certain touchant cette symbolique. Pourtant, s'il est vrai — comme Momsen le suppose — qu'on portait en procession à ces cérémonies, non pas la vieille statue en bois de Bacchus, mais une autre d'ivoire et d'or, ce que je dis là serait prouvé tout à fait, car chez les Grecs, la couleur blanche et l'or étaient attribués généralement aux dieux de l'Olympe et ont servi toujours à emblématiser les forces psychiques émânées de Jupiter régnant au plus profond des cieux. Quant au sacrifice en l'honneur d'Esculape, il signifiait que la cité avait été guérie de ses maux et lavée de ses souillures par suite de son mariage spirituel avec le Fils de Jupiter.

III. — On fait généralement venir le mot *Dionysos* de *Dios* et de *Nysa* ; Dionysos voudrait donc dire « dieu de Nysa », parce qu'on croyait que Bacchus était né dans cette localité. « Le nom le plus ancien et le plus habituel de Bacchus chez les Grecs, disent MM. Daremberg et Saglio, était Διώνυσος (exceptionnellement Διωνυσος), nom purement hellénique qui le désigne comme le dieu de Nysa. » Mais les anciens ont parfois donné à ce mot d'autres origines. « Ainsi, Phérécide et Antiochus — probablement le stoïcien d'Ascalon — disaient que Bacchus

s'appelait Dionysos parce qu'il était descendu en pluie sur les arbres de Jupiter (*Dios nysae* ou *nyssae*), ce dernier mot désignant les arbres. C'est là, dit Creuzer, une interprétation physique selon laquelle Dionysos est conçu comme le principe de l'humidité » (1). Suivant d'autres encore on aurait appelé Bacchus Διώνυσος, parce que *vũsoç*, en langue sicilienne, signifie « boîteux » et que Jupiter boîtaît lorsqu'il marchait, portant dans sa cuisse le fardeau de sa grossezza (2). Mais cette étymologie n'a pas prévalu. D'ailleurs, les savants n'ont jamais rien dit de bien satisfaisant sur l'origine du mot Dionysos.

Le nom de Βάκχος était aussi très usité chez les Grecs, mais il fut introduit plus tardivement parmi eux, car Hérodote l'emploie le premier et il ne devint d'un usage fréquent que chez les tragiques. Bakchos paraît en Grèce d'importation thraco-phrygienne et l'origine doit en être cherchée dans le plus vieux fonds des idiomes ariens. Les Grecs attachèrent plus tard au nom de Bakchos une idée d'inspiration divine et de fureur orgiastique ainsi que de purification qui a donné naissance au verbe Βάκχεσθαι, synonyme de *καίεσθαι*, et à l'emploi du mot Bakchos dans le sens d'inspiré, saisi de transport bachique (3). Bakchos est une forme thrace du nom

(1) CREUZER. *Relig. de Bacchus*. Ici Bacchus est considéré comme l'Osiris céleste. — (2) NONNOS. *Dion.*, 9, 20 à 25. —

(3) DAREMBERG et SAGLIO (*Dict.*) citant Maury. *Relig. de la Grèce*, tom. 3, p. 139, et F. Lenormand, *Rev. d'Archéol.* (1875), p. 43.

phrygien *Bagaios*, dit la grande Encyclopédie — le même que Sabazius, grand dieu de l'Asie mineure assimilé à Dionysos. « D'après Hésychius, dit Creuzer, Bakchos, en langue phénicienne, a le sens de lamentation, ce que l'hébreu confirme. La racine grecque *Bazo* et son élément fondamental *Ba* impliquent la notion d'un dieu ou d'un culte bruyant, retentissant, avec les idées accessoires de sentences proclamées, de prophéties annoncées à haute voix. Or, ces prédications orgiastiques sont précisément ce qui domine dans la signification propre du mot Bakchos, mot qui s'applique à la fois au dieu et à ses ministres inspirés comme lui (*Bakchos*, Bacchus, et Bacchant, serviteur de Bacchus). On trouve aussi *Bakchios* et *Bakcheios*, employés soit substantivement, soit adjectivement » (1).

Dionysos avait une grande quantité de surnoms. On l'appelait Εὔιος « l'inspiré », traduit en latin par *Euius*. On disait que le mot Εὔιος venait de Εὖ, bien ! et Υἱέ, mon fils, parce que dans la guerre des géants, Jupiter encourageait Bacchus à les frapper en l'interpellant ainsi : Εὖ Υἱέ ! D'où le cri des Bacchantes : *Evoé !* Dans Œdipe-Roi, le chœur dit ces mots : « Et j'invoque le dieu éponyme de cette terre, à la mitre d'or, *Bakchos Evios* le pourpré, le compagnon des mainades... » Bacchus est souvent aussi appelé ἱαχχος. Fréret pensait que ce mot venait de ἱαχῶ, « clamo, vocifer » qu'on trouve partout,

(1) CREUZER. *Relig. de Bacchus*.

dit il, dans Homère et dans Hésiode. Et de fait, ἰάχῳ est la racine qu'on donne à présent au mot ἰαχός. Βρόμιος (de Βρέμω, je frémis) est encore un des surnoms de Bacchus. Les anciens disaient qu'on l'appelait ainsi, les uns parce qu'il était né au bruit du tonnerre, les autres parce qu'il avait été nourri par Bromé, d'autres encore parce que les Bacchantes célébraient bruyamment ses mystères. Lycophron donne à Bacchus toutes sortes de surnoms. Il l'appelle « le dieu dont la tête est ornée de cornes de taureau » (mais cette épithète est ancienne et bien connue); « le dieu qui se plaît dans les jardins et dans les bois et dont les orgies se font aux flambeaux »; il l'appelle aussi εὐορχής, de ὄρχις, testicule; φηγαλεύς, de φαγεῖν, manger (ou de φηγός, hêtre ?), et φαυστήριος, de πιαύσχω, « celui qui apporte la lumière, qui éclaire ». On nomme encore Bacchus φλεῶν (de φλύειν), « abondant en fruits »; προτρύγης, « qui préside aux vendanges »; σταφυλίτης, « le dieu des raisins »; ομφακίτης, « qui est vert comme le verjus ».. etc... (1).

C'est dans la poésie religieuse — dans les hymnes orphiques, par exemple — qu'on trouve en grand nombre les épithètes et surnoms les plus usités de Bacchus. Voici un hymne qui en contient beaucoup : « J'invoque le rugissant Dionysos, premier né, aux deux sexes, trois fois

(1) Cette dernière épithète a rapport à Bakchos, considéré comme Osiris céleste ou Vichnou-Hari. Dans les hymnes orphiques, la *Neuritis* est dite « pierre chérie de Bacchus ». « Ta couleur, dit l'hymne, est semblable à celle d'un poireau vert. »

revenu, le roi Bakchos, farouche, ineffable, caché, aux deux cornes, aux deux formes, couronné de lierre, ayant la face du taureau, guerrier, prophétique, vénérable, qui mange de la chair crue, triennal, qui portes des raisins, ayant un vêtement de feuillage, plein de sagesse, conseiller de Zeus et de Perséphone, Daïmon immortel né sur d'ineffables lits. Entends ma voix, ô bienheureux, et sois nous favorable — et sois bienveillant pour tes belles nourrices » (1). Bacchus était appelé par les Eléens « Pied de Bœuf ». Plutarque dit à ce sujet : « Est-il appelé *Pied de Bœuf* comme Junon est appelée *Boôpis* ? Ou bien est-il appelé ainsi comme il est appelé par quelques-uns « Fils de bœuf et Taureau ? » (2). De fait, dans la plupart des œuvres composées par des artistes grecs en Egypte, les statues de Bacchus portaient une tête de taureau. Chez les Argiens, Bacchus avait le surnom de Bougène (3). Ovide a rassemblé la plupart des noms donnés à Bacchus au commencement du livre 4 des Métamorphoses, mais une épigramme de l'anthologie en donne une liste beaucoup plus longue.

(1) Hym. orph. *Parfum de Dionysos ; le styrax*. — (2) PLUT. *Quest. grec.*, 36. — (3) *Ib. Is et Os.*, 35. Amyot traduit Bougène par « Fils de vache ».

CHAPITRE X

GRÈCE (Troisième Partie)

I. Bacchus né de la cuisse de Jupiter. — II. Le mythe de Zagreus. — III. Les attributs de Bacchus. — IV. Couleurs symboliques de la Trinité. — V. Le dionysisme et le pouvoir civil. — VI. Morale du dionysisme. — VII. Cérès, Thémis, Iris.

I. — Les légendes de l'antiquité nous racontent que Bacchus enfant fut porté par Jupiter dans sa cuisse tout de suite après sa naissance, qu'il l'y garda jusqu'au temps fixé par le destin, puis enfin qu'il le rendit au jour. « Zeus reçut Bacchus formé à demi, dit Nonnos, fruit de la délivrance produite par la foudre ; il l'enferma dans la couture de sa cuisse masculine... L'enfant, qui avait passé avant terme du giron d'une femme dans un giron mâle, vint alors au monde » (1).

La cuisse, dans la symbolique des anciennes religions, servait à exprimer l'idée de consubstantialité du père et de la mère aux enfants, et même, dans le langage courant de notre antiquité, à marquer l'idée d'engendrer et de procréer.

(1) NONNOS. Dion., 9, 1 à 10.

Ainsi nous lisons dans Plutarque qu'un certain Ariston d'Aristonyme, détestant l'amour des femmes, avait pris l'habitude de coïter avec une ânesse et que celle-ci, au bout du temps ordinaire, avait mis au monde une fille parfaitement belle qu'on appela Onoscélis, c'est-à-dire « cuisse d'âne » (1). Le mot Onoscélis vient de ὄνος, âne, et σκέλος, jambe. Les dictionnaires donnent généralement à skélos le sens suivant : jambe, et principalement la jambe proprement dite, au-dessous du genou. Mais Amyot voyant dans Onoscélis l'idée de génération, dit à la suite de ce mot dans sa traduction de Plutarque, « qui est à dire cuisse d'âne ». Dans la genèse, Rachel étant stérile fait mettre dans le lit de son mari Jacob Bilha sa servante, dont l'enfant plus tard pourra légalement devenir le sien, à la condition pourtant que celle-ci accouche sur ses genoux : « Et Rachel dit à Jacob : Voici ma servante Bilha ; viens vers elle et elle enfantera sur mes genoux, et j'aurai des enfants par elle » (2). Chez les Hindous, le mot cuisse a le même sens ésotérique que chez les Grecs, et dans le Bhâgavata Pûrana, afin d'indiquer que le pieux roi Prithu a été adopté par les dieux comme leur fils, le texte porte que « ses cuisses avaient la couleur de l'or » (3) — l'or emblématisant ici une qualité sortie de Para-Brahma.

(1) PLUT. *Rapprochement d'hist. grec. et d'hist. rom.*, 29. Plutarque cite ici Aristote, *Hist. étrangères*, 2. Un dictionnaire français-grec que j'ai ici sous la main donne au mot cuisse le sens suivant : Μηρός, et par extension σκέλος. — (2) Genèse, 30, 8. — (3) *Bg. Pur.*, 4, 21.

En Egypte, même signification ésotérique de la cuisse. Mais là, comme le langage symbolique est compliqué à l'extrême, personne ne sait plus à présent quelles idées accessoires se rattachaient à ce mot qui, dans le Livre des Morts, est assez souvent bizarrement employé. Ainsi la quille de la barque du soleil est appelée « cuisse d'Hathor » (chap. 99). Nous lisons encore au chapitre 24 : « Khephra (le dieu scarabée) se transforme — ou se donne la forme à lui-même, au-dessus de la cuisse de sa mère » ; mais c'est surtout dans le chapitre 125 que ce mot paraît avoir la même signification occulte que dans le grec. Au chapitre 64, on lit qu'il y a une cuisse sur le cou et une cuisse sur la tête de l'Amenti. Pierret déclare à bon droit ce passage incompréhensible. Le mot Mas désignait en Egypte l'instrument en forme de cuisse avec lequel on accomplissait la cérémonie de l'ouverture de la bouche ⁽¹⁾. Au chapitre 26 du Livre des Morts, le défunt dit : « Seb (la terre), ouvre mes yeux d'aveugle... l'instrument en forme de cuisse d'Anubis me rend la vigueur. ., je ressuscite par lui. »

Parce qu'ils connaissaient ce symbolisme, certains charlatans de notre antiquité se faisaient dorer une cuisse afin d'intriguer les badauds et de faire croire peut-être au menu peuple qu'ils portaient sur le corps une marque apposée par Jupiter, témoignage de leur nature divine.

(1) P. PIERRET. *Vocabulaire hiéroglyph.* (Paris, 8°, 1876-1877), page 184.

Pythagore n'eut pas honte de recourir à ce stratagème, afin de frapper d'étonnement ses auditeurs, et Elien rapporte « qu'il apparut un jour devant le public assemblé pour les jeux, montrant à tous une de ses cuisses qui était d'or » ⁽¹⁾. « ... Je sais tout cela, dit dans Lucien le personnage appelé Micylle à Pythagore, aussi bien que la merveille de ta résurrection, ainsi que l'histoire de ta cuisse dorée que tu as montrée aux Italiens » ⁽²⁾. Le thaumaturge Alexandre se présentait toujours aussi dans les cérémonies qu'il avait instituées avec une cuisse dorée et il la montrait de temps en temps au peuple comme par mégarde. Parce que son spiritualisme se rapprochait assez grossièrement par moments — du moins, je le suppose — de celui des chrétiens, il avait soin de les répudier publiquement le plus qu'il pouvait, car il entendait rester parmi les adeptes de l'ancienne foi ; c'est pourquoi tous ses fidèles criaient ensemble « A la porte, les chrétiens ! » quand il entra dans le temple pour officier ⁽³⁾.

Dans l'Inde, le mont *Mèru* est la cuisse des dieux, parce qu'ils s'y réunissent pour entrer dans la substance du monde. Aussi est-il surnommé « Purusha, le mâle » et « Amaradù, le mont des immortels ». Dans toutes les légendes de l'Inde, dit Lenormand, l'origine des humains est placée au mont Mèru, résidence des dieux, colonne

⁽¹⁾ ELIEN. *Hist. div.*, 2, 26. — ⁽²⁾ LUCIEN. *Le Songe*, 18. —

⁽³⁾ *Ib.* *Alex. ou le faux proph.*, 39 et 40.

qui unit le ciel et la terre ⁽¹⁾, et le Mahâ-Bhârata nous montre dans son premier chant les dieux rangés sur son sommet, préparant l'ambrosie par le barattement des eaux célestes ⁽²⁾. Parce que le Mèru est la demeure des dieux, il est possible même que l'expression grecque *Μέρορες ἄνθρωποι* — qui, suivant Lenormand, veut dire « les hommes issus du Mèru » ait signifié simplement d'abord les saints ou les hommes justes nés du Saint-Esprit. Chez les mystiques de l'Inde, le Mèru est une montagne purement symbolique de la puissance des dieux, dont la sommet touche à l'étoile polaire, et sur lequel, comme en un tourbillon, les éléments matériels de notre monde viennent se mêler à ceux, psychiques, émanés des organes des dieux : « Au centre d'Ilavrita est le Mèru, ce roi des grandes montagnes, qui est entièrement formé d'or, et dont la hauteur est égale à l'étendue du continent ; c'est le péricarpe du lotus de la terre ; son sommet a trente-deux mille yôdjanas de circonférence et sa base seize mille, ce qui est la mesure de sa racine sous la terre. Sur le sommet du Mèru, enfin, est située la ville du bienheureux Brahma « entièrement d'or et parfaitement quadrangulaire » ⁽³⁾. C'est cette montagne du Mèru, grécisée en mont *Meros* (*μῆρός*) — mot signifiant cuisse — qui a servi à établir le mythe fameux de Bac-

(1) F. LENORMAND. *Essai de com. des fragm. de Bérosee*. *Loc. cit.*, p. 300. — (2) FAUCHE. *Trad. du Mha-Bar*. *Loc. cit.*, 1^{er} vol., p. 11. — (3) *Bg. Pur.*, 5, 16 et suiv.

chus caché dans la cuisse de Jupiter. Cette opinion est ancienne, d'ailleurs, et a été adoptée encore de nos jours par de savants hellénistes. « On a cherché la clef de la fiction de la cuisse, dit Creuzer, tantôt dans une allusion au mot Méru de l'Inde grécisé en Meros, tantôt dans une expression biblique qui fait naître le fils de la cuisse de son père » (1). « La montagne de Méros, dit Belin de Ballu, était située dans l'Inde, près de la ville de Nyssa, à peu de distance du Gange. Le nom de cette montagne qui signifie « cuisse » a probablement donné lieu à la tradition mythologique par laquelle les poètes enseignent que Bacchus fut déposé dans la cuisse de Jupiter pour y attendre le terme de sa naissance » (2). Parce qu'il avait été enfanté miraculeusement au milieu des éclairs, puis ensuite cousu par Zeus dans sa cuisse, on disait de Dionysos qu'il était « né de deux mères », car Sémélé est, en effet, sa mère selon la chair et Pallas Athénée, sa mère spirituelle. « Et la fille de Kadmos, dit Hésiode, Sémélé, enfanta un fils illustre, le gai Dionusos, après qu'elle se fut unie à Zeus. Mortelle, elle enfanta un immortel, et maintenant tous deux sont dieux » (3). D'ailleurs, la double nature de Bacchus est rappelée souvent dans les chants religieux de la Grèce : « J'invoque Dionusos thesmoforos, dit l'hymne orphique, qui porte une fêrule, qui se souvient excellemment, sage conseiller, mâle et

(1) CREUZER. *Loc. cit.* *Relig. de Bacchus*. — (2) BELIN DE BALLU. Note dans sa trad. d'Oppien. — (3) HÉS. *Théog.*

femelle, *doué d'une double nature*... etc... » ⁽¹⁾. Dans un autre hymne, Dionysos est appelé « fils de Zeus, qu'on chante autour du pressoir, *Bakhos aux deux mères, semence vénérable... germe sacré des dieux* » ⁽²⁾. Le mot dithyrambe se rapporte même à cette double nature de Bacchus. « Il y avait autrefois à Athènes, dit Platon, un hymne destiné à célébrer la naissance de Bacchus, et pour cela, je crois, appelé dithyrambe » (de δῖς, en deux fois et θύρα, porte) ⁽³⁾.

II. — Chez les Egyptiens, la résurrection de l'homme-kosmos était représentée par la formule *Isis, Osiris et Set*. Isis figurait là les eaux primordiales, car les très anciens monuments lui donnent déjà la vache pour symbole. La coiffure d'Isis, en effet, est un disque avec deux cornes de vaches ; « elle se trouve dans ce type, dit le vicomte de Rougé, presque complètement confondue avec Hathor ⁽⁴⁾. Quant à Set, il était dans cette formule le feu destructeur, et Osiris, l'Esprit de Dieu — Vichnou le vert — venant se poser sur les eaux. Isis, l'eau céleste, épouse Osiris (Vichnou), opération que les Hindous symbolisaient par Nârâyana, et de son mariage naît la terre peuplée de la

⁽¹⁾ Hymne orphique à *Misé*. — ⁽²⁾ *Ib.* de *Lysios Lénaios*. —

⁽³⁾ PLATON. *Les lois*, 3. « Διθύραμβος, dithyrambe. Chant lyrique en vers libres. Surnom de Bacchus à cause de sa double naissance. » (*Dict.*) Διθύραμβογενής est aussi un surnom de Bacchus.

— ⁽⁴⁾ E. DE ROUGÉ. *Catalog. du Louvre* (Musée égypt.), p. 142.

première humanité hiéroglyphiée par Horus. J'ai déjà dit, par ailleurs, qu'on représentait Horus armé d'un dard et perçant le serpent géant Apophis, symbole des puissances malfaisantes, ou bien tenant une lance qu'il enfonce dans le cou d'un crocodile, emblème des ténèbres et de la méchanceté ⁽¹⁾. Mais Set, en des temps fixés par un destin implacable, détruit perpétuellement l'ouvrage d'Isis ; celle-ci alors le rétablit aussi continuellement et reforme la terre à nouveau, afin que l'Esprit saint vienne encore se poser sur les eaux de notre ciel atmosphérique. C'est pourquoi sur les monuments de l'ancienne Egypte, on figurait Isis, sœur et épouse d'Osiris, étendant ses ailes pour couvrir la momie de celui-ci pendant l'opération mystique qui devait lui donner une nouvelle existence. Faisant fonction d'aimant, elle réunissait les cellules, dispersées par Set du corps de son époux ; elle les couvrait sous ses ailes et les assemblait avec amour, afin que l'Esprit d'Osiris vint les animer à nouveau. Ce mythe avait plusieurs sens ; je donne ici le cosmogonique, mais il se rapportait également aux civilisations et aux empires détruits par l'œuvre du démon et reconstitués par la venue inopinée sur la terre d'un nouveau fils de Dieu, auquel les Egyptiens donnaient alors le surnom d'Osiris ou d'Horus-Tma. Ou sait que les Hellènes assimilaient généralement Osiris à Bacchus et Horus à Apollon.

(1) E. DE ROUGÉ. *Catalog. du Louvre* (Musée égypt.), p. 143, 144.

En Grèce, c'est avec la légende de *Zagreus* qu'on enseignait aux initiés du dionysisme la résurrection de l'homme-kosmos. Jupiter changé en serpent, s'étant un jour uni à Proserpine, eût d'elle un fils nommé *Zagreus*, que les Titans, obéissant aux ordres de Junon, coupèrent en morceaux et mirent à cuire dans une chaudière. L'odeur de cette cuisine attira Jupiter qui, ayant reconnu les morceaux du corps de son fils, entra dans une grande fureur et foudroya aussitôt les Titans ; puis il abandonna les restes de *Zagreus* à Apollon qui les enterra sur le Parnasse. Mais Pallas-Athénée, alors qu'on dépeçait le cadavre de *Zagreus*, avait soustrait aux Titans le cœur de la victime et elle alla le porter à Jupiter qui, l'ayant réduit en poudre, le fit avaler à Sémélé. Cette poudre agit en elle miraculeusement et elle devint ainsi la mère du second Bacchus ⁽¹⁾. *Zagreus*, fils de Jupiter et de Proserpine, tenait une fonction très importante dans les mystères d'Eleusis, sous le nom d'*Iakhos*. Ses fêtes nocturnes avaient un caractère sombre et exalté. Julius Firmicus Maternus rapporte qu'on y célébrait la mort de Bacchus enfant, et qu'on y portait en procession le ciste

(1) On voit aussi parfois dans ce mythe les Vents assister à la naissance du nouveau dieu et lui apporter des présents. (Nonnos, *Dion*, 6, 40 et suiv.) La bibliographie du mythe de *Zagreus* est donnée entièrement par Clavier dans sa traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*. (Tome 2, livr. 3, chap. 4, note 13.)

où Pallas avait caché son cœur déchiré par les Titans (1). « Ce qu'on raconte sur les Titans et les fêtes nocturnes de Bacchus, dit Plutarque, a un rapport sensible avec Osiris qui est coupé en morceaux, qui revient à la vie et qui prend une nouvelle existence » (2).

III. — Le phallus, l'âne, la panthère, la vigne, le lierre, le smilax, le figuier, la fêrûle (3)..., etc..., étaient attribués par les Grecs à Dionysos. En Egypte, il est certain que le *phallus* symbolisa primitivement l'Osiris céleste (Vichnou) parce qu'il féconde les Trimourti en pénétrant dans la substance de leur zone centrale, mais chez les Grecs de notre antiquité il était regardé simplement comme l'emblème de la fécondité de la terre, c'est pourquoi on le promenait aux processions de Bacchus qui, pour le peuple, n'était guère qu'un grand dieu agricole présidant spécialement à la vigne et au vin. La *vigne* en particulier — comme aussi toutes les plantes grim-pantes probablement — servait à symboliser la Trinité et par conséquent était attribuée à Bacchus, parce que le dionysisme peut prendre racine sur toutes les Trimourti et s'accrocher à tous les cultes, quelles que soient leurs

(1) Jul.-Firm. MATERN. *Erreurs des Relig. prof.* — (2) PLUT. *Isis et Os.*, 35. Dans la Bible aussi, le chapitre 38 d'Ezéchiel, bien qu'il se rapporte surtout aux espérances politiques du peuple d'Israël, paraît cependant avoir été composé entièrement à l'aide de la symbolique du mythe d'Isis et d'Osiris et de celle de Zagreus. — (3) Pour la fêrûle, voir § 6 de ce chapitre.

formes extérieures, et porter ainsi d'excellents fruits, comme fait la vigne grimpant le long des arbres et des murailles. Le *lierre* emblématisait surtout l'ésotérisme de la religion, car il cache à tous les regards les arbres, les rochers et les murs qui servent de support à ses branches touffues ; il représentait également, pour tous les anciens Méditerranéens, l'humidité fécondante répandue dans la nature, car il croît surtout dans les endroits frais et ombragés. En Egypte, le lierre était aussi consacré à Osiris, et Plutarque rapporte que les Egyptiens nommaient cette plante *chenosiris* ou « plante d'Osiris » ⁽¹⁾. « Le lierre, dit encore cet auteur, était banni des cérémonies d'Olympie et, pas plus à Athènes, dans le temple de Junon, qu'à Thèbes, dans celui de Vénus, on ne voyait trace de lierre. S'il figure dans les fêtes de Bacchus appelées agrioniennes et nyctiliennes c'est parce que ces cérémonies s'accomplissent la plupart au milieu des ténèbres » ⁽²⁾. La seule espèce européenne du lierre est l'héréda hélix ou lierre commun. Toutes les parties de cette plante ont été employées autrefois en médecine : les feuilles comme excitantes, emménagogues, résolutives et détersives ; les baies, comme éméto-cathartiques ; la gomme résine ou hédérine, comme excitante, fondante, épilatoire, anti-parasitaire, anti-odontalgique..., etc... « Il y a trois espèces de lierre, dit Dioscoride : la blanche, celle qu'on appelle hélix et celle à grains noirs que le

(1) PLUT. *Isis et Os.*, 37. — (2) *Ib. Quest. rom.*, 112.

vulgaire appelle dionysia » (1). Il est de fait que, dans les Dionysiaques, Nonnos chante « les guirlandes d'un lierre à fruit noir, attribut destiné à Bacchus » (2). » Selon quelques-uns, dit Plutarque, le lierre renferme des esprits violents qui éveillent, excitent et produisent des transports suivis de convulsions. Bref, il inspire une ivresse sans vin, une sorte de charme à ceux qui ont une disposition naturelle à l'extase. On sait, du reste, que les femmes qui sont assaillies des fureurs bachiques se jettent aussitôt sur le lierre, le saisissent avec leurs mains, le déchirent et le mâchent avec leurs dents » (3).

Le *smilax* est un if, mais celui dont j'entends parler ici est la plante grimpante chantée par les anciens Hellènes. Amyot traduit *smilax* par lierre blanc. Pline dit de cette plante : « Sextius prétend que l'if se nomme en Grèce *smilax* » (4). « O Thèbes, nourrice de Sémélé, dit Euripide, couronne-toi de lierre ! Sois fleurie, toute fleurie de vert *smilax* aux belles grappes » (5).

Le *figuier*, chez les Grecs, était attribué à Bacchus et, chez les Hindous, il était un arbre sacré qui servit certainement d'abord à hiéroglyphier seulement Vichnou, et l'on sait de reste que le bâton niobile de l'arâni brahmanique — emblème ici du phallus de ce dieu — était fait en bois de figuier ; mais il semble que notre antiquité l'ait employé aussi bien à hiéroglyphier

(1) DIOSC. 2. — (2) NONNOS. *Dion*, 7, 327. — (3) PLUT. *Quest. rom.*, 112. — (4) PLINE, 16, 8. — (5) EURIPIDE. *Bacchantes*.

Cérès et les mystères éleusiniens que ceux de Bacchus. Les anciens disaient, en effet, que Cérès avait importé en Grèce le premier plant de figuier. Nous lisons dans saint Mathieu que Jésus s'étant approché d'un figuier afin de manger de ses fruits et n'en trouvant aucun parmi son feuillage, maudit cet arbre qui sécha à l'instant même ⁽¹⁾. L'Evangile de Jean rapporte aussi que Nathanaël, l'un des apôtres choisis par Jésus, s'était assis autrefois sous le figuier, c'est-à-dire qu'il avait étudié spécialement la religion de Deméter et celle de Dionysos. Et comme Nathanaël demandait à Jésus : « D'où me connaissez-vous ? » le Maître lui répondit qu'il l'avait vu sous un figuier. Nathanaël alors s'inclina devant lui. Puis Jésus ajouta : « Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous un figuier, tu crois ; tu verras pourtant de plus grandes choses que ceci. » Et se tournant vers ses disciples, il leur dit : « En vérité, je vous dis que désormais vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme » ⁽²⁾.

L'âne, la panthère ⁽³⁾ et les principaux attributs de Bacchus demanderaient à être étudiés ici avec détail,

⁽¹⁾ MATH., 21, 19. — ⁽²⁾ JEAN, 1, 45 à 51. — ⁽³⁾ Les anciens — parce que les panthères étaient attribuées à Bacchus — racontaient sur ces animaux toutes sortes de fables (qu'elles aimaient beaucoup le vin, par exemple) et que pour les attirer dans un piège, il fallait toujours avoir soin d'y laisser une jatte remplie de vin, à laquelle elles viendraient boire à longs traits pendant la nuit.

comme aussi d'ailleurs le phallus dont je n'ai pu dire que quelques mots, mais ces symboliques particulières m'entraîneraient trop loin et je suis obligé de borner là ce travail.

IV. — J'ai parlé à plusieurs reprises au cours de cet ouvrage des couleurs emblématiques de la Trimourti, et j'ai dit aussi que celles attribuées à la Trinité étaient *les couleurs blanche et jaune* pour le Père, parce qu'elles symbolisaient toute lumière, *le bleu céleste et le vert clair* pour le Saint-Esprit, et *le rouge* pour le Fils. J'ai étudié principalement la couleur bleu-vert, quand j'ai parlé de Minerve, mais je n'ai pas encore donné d'exemples montrant l'emploi qu'ont fait les anciens du jaune et du rouge pour la désignation iconographique de Dieu le Père et de son Fils. Je vais le faire ici, en commençant par le blanc et le jaune, ensuite j'étudierai la couleur rouge.

La couleur jaune sert presque partout à emblématiser le principe de fixation des êtres, et chez les bouddhistes, elle hiéroglyphie l'entrée dans le grand œuf du Kosmos de la première molécule divine fécondante. « Quand l'œuf du monde vient d'être créé par le Dieu Suprême, dit le Bhâgâvata-Pûrana, Nârâyana, le dieu primitif, y entre avec une portion de son essence et prend le nom de Purus'ha » (1). C'est pourquoi l'Etre Suprême est repré-

(1) *Bg. Pur.*, 11, 4. La couleur jaune était attribuée aux femmes en Egypte ainsi qu'en Grèce, et l'on sait qu'en ce pays

senté avec la figure blanche et Purus'ha avec le teint noir et vêtu d'une robe jaune. Ainsi, dans le Bhâgâvata-Pûrana, l'Etre Suprême a mille têtes, autant de diadèmes, « le teint aussi blanc que les fibres du lotus », et il est vêtu d'une robe bleue. Sur son corps repose le Purus'ha au teint foncé comme le nuage, aux yeux d'un rouge sombre comme la feuille du lotus, pourvu de quatre bras, vêtu d'une robe de soie jaune, absorbé dans un calme profond (1). Dans un autre passage du même livre, l'Eternel est encore représenté « tout blanc comme les fibres de la tige du lotus et couvert d'un vêtement noir » (2). Le vêtement noir de l'Etre Suprême hiéroglyphe probablement ici la matière. Purus'ha, d'ailleurs, a toujours le teint noir et est vêtu d'un vêtement jaune. Cette couleur noire est expliquée dans le Bhâgâvata-Pûrana par la nécessité d'emblématiser le nuage orageux, car on y lit que « Purus'ha est noir comme la nuée humide pendant la saison pluvieuse » (3). « Bhâgâvat, le primitif Parus'ha, dit encore ce poème, apparut avec son vêtement jaune..... » (4). Mais la couleur noire chez les Hindous était un signe de beauté et dans le Bhâgâvata-Pûrana les plaisirs des sens sont symbolisés par une belle femme noire au port de déesse, dont la garde vigilante est confiée à un gros serpent à cinq

elles portaient généralement par dessus leur robe une tunique jaune safran appelée krokote (κροκωτός). Chez les Chinois, la couleur jaune servait à hiéroglyphier la terre. — (1) *Ib.*, 10, 1^{re} part., 39. — (2) *Ib.*, 6, 16. — (3) *Ib.*, 4, 24. — (4) *Ib.*, 8, 17.

têtes (1). Lorsque Krishna, le fils de Dieu, enfant espiègle, vient de dérober leurs robes aux femmes qui se baignent dans la rivière, elles le lui réclament à grands cris, l'interpellant ainsi : « O toi, dont le teint foncé relève la beauté... » (2). D'ailleurs, les bienheureux dans le paradis sont beaux et noirs de visage, et habillés de robes jaunes (3). Dans le bouddhisme comme en Egypte, la couleur blanche a été parfois aussi attribuée à la lune. « Bhâgavat, dit le même poème, s'avance sous son parasol blanc comme la lune ; sa poitrine est noire et son vêtement jaune » (4). On sait aussi que les prêtres bouddhistes ont toujours porté des vêtements jaunes, comme nous le voyons dans ce passage du Bhâgavata-Pûrana : « Lorsqu'il aperçoit des religieux nus ou couverts de vêtements jaunes, adroits et beaux parleurs, le peuple, dans son ignorance, dit de leur loi trompeuse : Voici la loi » (5).

L'or dans toutes les religions sert à hiéroglyphier l'Etre Suprême ainsi que les forces psychiques émanées de son être. Dans le Rig-Vêda, Indra présidant à la première sphère céleste est dit « tout brillant d'or » (6), ainsi qu'Agni aux coursiers rouges : « Appelez à votre secours Agni, roi du sacrifice, pontife redoutable, prêtre juste du ciel et de la terre, revêtu des couleurs de

(2) *Bg Pur.*, 4, 25. — (3) *Ib.*, 10, 1^{re} part., 24. Krishna d'ailleurs veut dire le noir. — (4) *Ib.*, 2, 9. — (5) *Ib.*, 3, 15. Voir encore dans ce poème, 3, 28 — 2, 2 — 4, 7 — 6, 6 — 8, 6 — etc... — (6) *Ib.*, 4, 19. — (7) *R. Vd.*, 1, 1, 7.

l'or ⁽¹⁾. » « Le Dieu unique, dit le Bhâgâvata-Pûrana songeant à devenir multiple, après s'être levé du lit de la méditation, produisit à l'aide de sa mâya (sa magie), un germe de couleur d'or divisé en trois portions » ⁽²⁾. Vichnou, dans le même poème, apparaît au milieu des eaux primordiales « sous la forme d'un énorme poisson de couleur d'or, ayant une corne unique sur la tête » ⁽³⁾. « Du nombril du Suprême Purus'ha, dit encore le Bhâgâvata-Pûrana, sortit la fleur d'un lotus d'or, et de ce lotus d'or naquit Svayâmbhu, le dieu aux quatre visages » ⁽⁴⁾.

Chez les Grecs, Jupiter est réuni à l'âme du Kosmos par une chaîne d'or : « Pour vous convaincre de ma

⁽¹⁾ *R. Vd.*, 4, 3, 10. — ⁽²⁾ *Bg. Pur.*, 2, 10. — ⁽³⁾ *Ib.*, 8, 24. — ⁽⁴⁾ *Ib.*, 9, 1. De ces citations, il ne faudrait pas conclure que le Bhâgâvata-Pûrana — livre pourtant rempli d'admirables prières — fut un ouvrage unique pour l'étude de la symbolique des couleurs, car les Hindous de notre antiquité ne l'ont peut-être pas très bien comprise toujours, du moins en son ensemble. Cet ouvrage, comme tous ceux de la décadence, a poussé à l'excès parfois la complication du hiéroglyphisme, et inutilement. Ainsi Vichnou, appelé dans un verset *Hari*, c'est-à-dire le *vert*, a, dans ce même verset, la couleur jaune pour attribut. D'autres cas à peu près semblables se rencontrent dans le cours du livre. Encore le *Bg. Pur.* peut-il être consulté avec fruit souvent par ceux qui s'occupent aux recherches de symbolique, mais pour ce qui est des sculptures et des peintures des Hindous, il n'y a rien à en tirer. Je ne saurais trop rappeler à ce propos que le védisme et le brahmanisme n'ont pas laissé de monuments iconographiques.

force, dit-il aux dieux qui l'entourent, je ferai descendre du ciel la chaîne éternelle d'or. Divinités réunies, essayez de la tirer à vous, suspendues à cette chaîne, et vous ne réussirez point, quels que soient vos efforts, à ébranler sur son trône Jupiter, votre souverain maître ; mais si je m'en saisis, j'enlève avec elle et la Terre et l'Océan, j'attache la chaîne au sommet de l'Olympe, et tout l'Univers en ma présence est suspendu dans l'espace, tant je suis au-dessus des hommes et des dieux. » (Il. 8.) « La chaîne d'or de Jupiter, dit Creuzer, nous démontre l'âme du monde qui pénètre et à la fois unit toutes choses, idée si importante dans le système des philosophes d'Ionie » ⁽¹⁾. Les dieux de la Grèce habitent l'Olympe : « C'est la partie de l'air qui, étant la plus élevée et la plus éloignée des exhalaisons de la terre, dit le pseudo-Plutarque, est par cela même la plus pure — Ολυμπον pour ὅλον λαμπρόν, c'est-à-dire tout resplendissant » ⁽²⁾. Les dieux, là, sont donc eux-mêmes lumineux et brillants ; ils représentent les puissances psychiques émanées de l'Eternel dans l'éther et les forces physiques les plus pures du Kosmos, prêtes toutes deux à pénétrer la substance du monde au commandement de Zeus. Aussi les dieux de l'Olympe sont-ils assis sur des trônes d'or (Il. 8 et Od. 5) ; ils boivent le nectar dans des coupes d'or (Il. 15) et les objets dont ils se servent d'habitude sont

⁽¹⁾ CREUZER. *Loc. cit.* Introd. 2, p. 47. — ⁽²⁾ PSEUDO-PLUT. *Vie et poés. d'Hom.*, 95.

aussi fabriqués par Vulcain avec de l'or. Les héros décédés et mis au rang des dieux avaient aussi en Grèce l'or pour attribut. Persée était appelé en poésie « fils de l'or » et sa postérité en masse reçut le surnom de race d'or ⁽¹⁾. Est-il besoin de rappeler encore à cette occasion que Zeus posséda sous la forme d'une pluie d'or Danaé sur cette terre ?

En Grèce, dans les œuvres de l'art statuaire, l'ivoire et l'or étaient des matières employées avant tout à la sculpture des dieux. Déjà, sur le bouclier d'Achille, Homère nous avait montré Mars et Minerve gravés précieusement : « Tous deux sont d'or, dit-il, comme il convient à des dieux. » (Il. 18.) Mais, dans notre antiquité, tout temple de quelque importance possédait la statue d'or et d'ivoire du dieu adoré principalement dans la cité. Pausanias en cite au moins une trentaine dont les plus célèbres étaient le Jupiter de Phidias, la Vénus à la tortue du même maître et la Minerve du Parthénon. « L'illustre Périclès, dit Plutarque, lorsqu'il fit confectionner les ajustements de la déesse (Minerve), desquels le poids était de 40 talents d'or affiné, exigea que ses vêtements pussent s'enlever, afin, dit-il, que, si nous venons à les employer pour les besoins de la guerre, nous lui en rendions d'autres qui ne soient pas de moindre valeur » ⁽²⁾.

⁽¹⁾ CREUZER. *Loc. cit. Culte de Cérès*, 2^e partie du 3^e vol.). Il cite ici Eschyle et Lycophron. — ⁽²⁾ PLUT. *Il ne faut pas emprunter à usure*, 2.

Voici quelles étaient les statues d'ivoire et d'or qui existaient encore dans les temples de la Grèce au temps de Marc-Aurèle ; elles sont citées par Pausanias et parfois décrites par lui avec détails dans son « Itinéraire de la Grèce », catalogue raisonné très savant des œuvres de l'art hellénique :

Une statue de Jupiter olympien, élevée dans l'Attique par l'empereur Adrien, entièrement or et ivoire (*Attique*, 18). — La Minerve du Parthénon, entièrement or et ivoire. — A Mégare, statue non achevée de Jupiter olympien ; la tête était en ivoire et le reste du corps en plâtre et en terre. Dans le fond du temple, on voyait quelques pièces de bois à moitié travaillées que le sculpteur Théocosmos devait revêtir d'or et d'ivoire, étant chargé de procéder à l'achèvement de l'œuvre (*Attique*, 40). — A Mégare aussi, une statue de Minerve, dorée à l'exception des pieds, des mains et du visage qui étaient en ivoire (*Attique*, 42). — A Mégare encore, statue de Vénus (ancienne) en ivoire (*Attique*, 43). — A Corinthe, une statue de Minerve, en bois ; le visage, les pieds et les mains en ivoire (*Corinthie*, 4). — A Sicyone, une statue de Bacchus or et ivoire (*Corinthie*, 7). — Dans la même ville, une statue d'Esculape or et ivoire (*Corinthie*, 10). — A Sicyone encore, une statue de Vénus or et ivoire (*Corinthie*, 10). — Près d'Argos, la statue de Junon de Polyclète en or et en ivoire ; la déesse tenait en main une grenade et un sceptre surmonté d'un coucou. Dans le même temple, près de cette Junon, se trouvait une Hèbé

en or et en ivoire (*Corinthie*, 17 et 27). — Dans le temple d'Epidaure, il y avait une statue d'Esculape en or et en ivoire (*Corinthie*, 27). — A Sparte, une statue d'Apollon ornée d'or (*Laconie*, 13). — A Geronthres, on montrait aux touristes une tête d'Apollon en ivoire ; c'était le reste d'une statue de ce dieu qui avait été détruite lors de l'incendie de l'ancien temple (*Laconie*, 22). — A Olympie, la statue du fameux Jupiter de Phidias or et ivoire ; le dieu était représenté assis sur un siège également d'or et d'ivoire (*Elide*, 1, 11). Dans ce temple de Jupiter, on avait placé les statues de Junon, Thémis, les cinq Hespérides, Minerve, Cérès et sa fille, Apollon et Diane, Latone, la Fortune, Bacchus, la Victoire ; elles étaient toutes d'ivoire et d'or. Dans le temple de Junon à Olympie il y avait aussi de très anciennes statues d'ivoire et d'or (*Elide*, 1, 17). — A Olympie, une statue de Bacchus dont le visage, les pieds et les mains étaient en ivoire (*Elide*, 2, 19). — A Olympie encore, une statue d'Endymion en ivoire, à l'exception du vêtement (*Elide*, 2, 19). — A Elis, la célèbre statue de Vénus de Phidias, le pied gauche appuyé sur une tortue ; elle était tout en or et en ivoire (*Elide*, 2, 25). — Même ville, une statue or et ivoire de Minerve, qu'on disait être de Phidias (*Elide*, 2, 26). — A Patras, une statue de Diane Laphria, en habit de chasse, et deux autres de Minerve, toutes trois or et ivoire (*Achaïe*, 18 et 20). — A Egire, statue de Minerve ; le visage, les pieds et les mains en ivoire, le reste du corps en bois ; ornée de dorures et de peintures (*Achaïe*, 26).

— Route de Pellène, dans un temple, on voyait une statue de Minerve or et ivoire, attribuée à Phidias (*Achaïe*, 27). — A Tégée, ancienne statue de Minerve en ivoire, qui fut emportée à Rome par l'empereur Auguste (*Arcadie*, 46). — A Alalcomènes, on voyait aussi une Minerve en ivoire (*Béotie*, 33). — Enfin à Delphes, se trouvait la statue en or d'Apollon (*Phocide*, 24). — A Corinthe, dans l'intérieur du temple de Neptune, il y avait un groupe de sculptures or et ivoire remarquable, représentant Neptune conduisant son char et, près de lui, Amphitrite ; à côté d'eux, sur un dauphin, naviguait Palaemon. Les tritons qui faisaient partie de ce groupe étaient dorés jusqu'à la ceinture, mais le bas de leur corps était en ivoire ; quant aux chevaux, ils avaient le corps doré entièrement, à l'exception des sabots en ivoire également (*Corinthie*, 1). Telles sont les statues d'or et d'ivoire les plus célèbres décrites par Pausanias, mais il y en eût bien davantage en Grèce avant le temps de Marc-Aurèle. Et d'ailleurs les rois et les riches particuliers commandaient aussi parfois aux artistes leur statue ou leur buste en ivoire. Pausanias en nomme plusieurs et parle encore de statues de marbre blanc dorées en partie : je ne les ai pas citées ici.

Ainsi donc, l'ivoire a toujours été employé en Grèce à l'égal de l'or, depuis les temps les plus anciens, pour emblématiser Jupiter et tous les dieux résidant dans l'Olympe. Evhémère ne nous dit-il pas, d'ailleurs, que les portes du temple de son Jupiter Triphylien dans l'île

sacrée de Panchaïe, étaient fabriquées avec l'or, l'argent et l'ivoire, et Hésiode aussi que le bouclier d'Hercule était fait d'ivoire et d'or? « Il saisit de ses mains le bouclier aux ornements variés que rien ne pouvait percer ni rompre, admirable à voir, entouré de gypse et d'ivoire blanc, éclatant d'ambre et d'or, enlacé de cercles bleus » ('). L'ambre nommé par les Grecs *elektron* a donné son nom à l'électricité parce que, lorsqu'on le frotte, il attire les corps légers, et c'est pourquoi il symbolisait dans l'antiquité toutes les forces psychiques invisibles reliant le ciel à la terre ; il est donc bien placé sur le bouclier d'Hercule mêlé à l'or et à l'ivoire. Sa couleur jaune aussi, d'ailleurs, a dû sûrement le faire attribuer aux divinités habitant l'éther, considéré dans les hymnes orphiques comme l'enveloppe céleste de tous les dieux. D'ailleurs, le parfum employé dans le culte chez les Grecs pour sacrifier à l'éther était le safran dont la couleur est jaune. Nous voyons aussi dans Homère que le fleuve Scamandre « est nommé Xanthe dans le ciel. » (Il. 20). Le Xanthe représente donc dans l'Iliade les eaux spirituelles et matérielles qui s'échappent du trône même de Dieu pour se répandre partout sur le monde. C'est bien là, d'ailleurs, ce que veut faire comprendre l'Iliade, car le chant 23 appelle le Xanthe « le fleuve profond né de Jupiter », et ses eaux sont jaunâtres sûrement, puisque le mot *Ξανθός* veut dire jaune et sert

(') HÉSIODE, *Bouclier d'Hercule*.

de calice à l'idée de jaune et de blond foncé. On voit par ces exemples que la couleur jaune en Grèce a généralement presque le même sens symbolique que l'or. Cette couleur jaune du Xanthe a longtemps fait méditer les savants de la Grèce non initiés aux religions : « Il paraît, dit Aristote, que les eaux du Scamandre rendent les moutons roux, et voilà pourquoi, dit-on, Homère l'appelle Xanthe (le roux), au lieu de Scamandre » ⁽¹⁾. Les Hellènes pieux ou dévots exposaient généralement chez eux une petite urne appelée cadisque (καδισκος), dans laquelle ils plaçaient une statuette de Jupiter ktisien (κτισις, de κτιζῶ, je fonde, je crée), protecteur des biens du père de la famille, et ils ornaient le front et l'épaule droite de la figurine d'une bande d'étoffe de couleur jaune safran ; quant au couvercle de l'urne, il était toujours fermé et entouré d'une bande de laine blanche. Suivant d'anciens poètes, ces deux couleurs ici symbolisaient l'eau et l'huile ⁽²⁾. Enfin, l'on sait aussi que le coq blanc était attribué dans notre antiquité à Jupiter ⁽³⁾, ainsi que les narcisses dont les fleurs sont blanches et jaunes. La couronne de narcisses est appelée par Sophocle « couronne antique des grands dieux » ⁽⁴⁾. Jean le Lydien dit bien, d'ailleurs, que la couleur blanche était consacrée à Jupiter et à Junon ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ ARIST. *Hist. animaux*, 3, 10, 19. — ⁽²⁾ ATHÉN. DE NAUCRAT. *Banq. des sav.*, 11, 5 et 6. — ⁽³⁾ DIOG. LAERT. *Vie de Pythagor.* — ⁽⁴⁾ PLUT. *Prop. de table*, 3, 1, 3. — ⁽⁵⁾ JEAN LE LYD (2, 5), cité par CREUZER, 2^e vol., note de la page 531. (Edit. 1825.)

En Egypte, l'or est très employé dans la symbolique des derniers chapitres du Livre des Morts. Le chapitre 158 rapporte que le défunt est paré d'un collier d'or, et le titre rappelle que ce chapitre devait être lu au-dessus du collier où son texte était reproduit. Le collier d'or était placé au cou du défunt au jour de l'ensevelissement. Le chapitre 157 était à dire également au-dessus d'un vautour sur lequel son texte était écrit. Enfin, le Livre des Morts recommande aussi de placer un Tat d'or au cou du défunt. (Chap. 155).

Pour le docteur Letourneau, les hommes primitifs ont aimé, avant toutes autres, la couleur rouge parce qu'elle est très éclatante et qu'elle est perçue surtout par la portion centrale de la rétine. « Aujourd'hui encore, dit-il, nombre de sauvages et aussi beaucoup d'hommes du peuple dans les pays civilisés, ont un goût très vif pour cette couleur. Les néo-calédoniens colorient en rouge tout ce qu'ils peuvent..... En Grèce, les statues anciennes étaient coloriées avec des teintes crues ; chaque divinité avait sa couleur spéciale. Ainsi Bacchus était toujours colorié en rouge » (1). On a cru d'abord que cette couleur lui avait été donnée parce qu'il était le dieu du vin et parce que les acteurs rustiques se barbouillaient de lie de vin dans les premières farces scéniques, mais en

(1) D^r Charles LETOURNEAU. *La sociologie d'après l'éthnographie*. Liv. 2, chap. 14, page 116. (Paris, 8^e, 1892.)

réalité tous les héros aimés des dieux avaient dans notre antiquité la couleur rouge pour attribut, probablement parce qu'elle était emblématique surtout du feu et du sang. C'est ce qui ressort, en tout cas, de ce passage des Argonautiques : « Jason plein de joie élevait dans sa main la grande toison (la toison d'or), et sur ses joues qui se doraient, sur son front, l'éclat de la laine mettait un rouge ardent *semblable à celui du feu*. Il la porte alors sur ses épaules et tout se trouve éclairé autour de lui, et toujours le sol resplendissait bien loin devant ses pieds » (1). Ici, le poète a voulu faire comprendre que l'Esprit de Dieu est venu éclairer l'âme du héros après ses nobles conquêtes — ce que symbolise le reflet rouge formé par l'or de la toison sur son front et sur ses joues. Ainsi le jour de la Pentecôte, des langues de feu apparaissant dans le ciel, viennent se poser sur les apôtres assemblés en un même lieu (2).

Tous les citoyens qui avaient vaillamment combattu pour la patrie furent, en certains pays de l'antiquité, ensevelis dans des linceuls de pourpre — couleur attribuée aux héros et aux triomphateurs ; puis il est probable que l'usage se répandit d'enterrer ainsi tous les personnages de marque. Chez les spartiates, peuple de soldats, on mettait, aux funérailles, les morts dans un drap rouge, entre les feuilles de l'olivier. D'ailleurs à la guerre, les Lacédémoniens portaient des vêtements rouges. Plu-

(1) APOL. DE RHODES. *Argon*, 4. — (2) Actes, 2.

tarque dit que cette couleur était à leurs yeux plus virile ⁽¹⁾. Pendant une grande partie du Moyen-Age aussi, le rouge fut considéré comme couleur mortuaire, Quelques miniatures du bréviaire de Sarisbury représentent des cercueils recouverts de draps mortuaires rouges ⁽²⁾. Il est possible que dans le primitif idiome homérique « la mort de pourpre » — πορφύρεος θάνατος ⁽³⁾, ait voulu désigner spécialement celle des héros morts au champ d'honneur, et de ce fait entrant ainsi subitement dans la gloire de l'Olympe, tels les guerriers scandinaves, dans le paradis d'Odin.

Quelques auteurs rapportent que les statues en bois de tous les dieux furent primitivement peintes en vermillon, et qu'on leur donnait cette couleur à défaut de dorure. « Verrius cite une liste d'auteurs, dit Pline, qui tous affirment que la figure de Jupiter, dans les grandes solennités, ainsi que le corps des triomphateurs, étaient enduits de minium. Camille triompha de cette manière. C'est par une trace de cet usage que le minium est encore employé pour colorer les parfums du banquet triomphal et que les censeurs chargent un entrepreneur de peindre en vermillon la statue de Jupiter. J'avoue que cette mode m'étonne. On sait pourtant qu'aujourd'hui même les Ethiopiens recherchent le minium, que les grands chez

⁽¹⁾ PLUT. *Anc. institut. de Lacédémone*, 18 et 24. — ⁽²⁾ F. PORTAL. *Des couleurs symboliques*, 80, Paris, 1837. — ⁽³⁾ II., 20, 477 — 5, 83 — 16, 334.

ce peuple s'en teignent tous le corps et qu'on donnait cette couleur en Ethiopie aux statues des dieux » ⁽¹⁾. « C'était l'usage, dit Creuzer, de peindre en couleur rouge et les statues de Bacchus et celles de beaucoup d'autres. Même si l'on en croit Plutarque, tous les dieux étaient autrefois peints de cette couleur » ⁽²⁾.

En tout cas, durant toute notre antiquité et depuis les temps les plus anciens, la couleur rouge fut attribuée spécialement à Dionysos, car toutes les vieilles statues de ce dieu étaient peintes autrefois de cette couleur. Pausanias en cite deux parmi les curiosités de Corinthe, faites en bois, dorées en entier, à l'exception du visage qui était enluminé de vermillon ⁽³⁾, et une troisième dans l'Achaïe qui était entièrement peinte de cette couleur ⁽⁴⁾. Il a vu aussi dans un temple de Phigalie une statue de Bacchus dont le bas était caché par des feuilles de laurier et de lierre, mais dont toutes les parties du corps visibles étaient enduites de couleur rouge ⁽⁵⁾. Afin de rappeler au peuple le souvenir des anciens mystères bachiques où des paysans, le visage barbouillé de lie de vin, chantaient leurs hymnes en l'honneur de Dionysos, le grand-prêtre de ce dieu, dans notre antiquité, se teignait encore la figure en rouge aux fêtes données en l'honneur de Bac-

(1) PLIN, 33, 36. — (2) CREUZER. *Loc. cit. Introduction*, chap. 3. (Il cite Plut. *Quest. rom.*, 98.) Plutarque généralise par trop. Il doit parler ici d'après les Italiens qui confondent la plupart du temps toutes les traditions. — (3) PAUS. *Corinthie*, 2. — (4) *Ib.* *Achaïe*, 26. — (5) *Ib.* *Arcadie*, 39.

chus, et il assistait ainsi fardé à la représentation qui avait lieu au théâtre ces jours là, à une place réservée au premier rang des spectateurs. Cette coutume nous a été conservée par un jeu de scène de la comédie des Grenouilles. L'acteur qui tenait le rôle de Bacchus disait sur le devant du théâtre : « Ah ! dieux ! que j'ai donc pâli à la vue d'Empuse — mais celui-ci (et il désignait du doigt au public le grand-prêtre assis en face de lui), a bien plus rougi encore, tant il a eu peur » (¹). Cette très ancienne habitude de se teindre le visage en rouge à certaines cérémonies religieuses, n'était pas, d'ailleurs, exclusivement réservée aux initiés du culte de Bacchus. Ainsi, dans *Alexandra*, la prophétesse Cassandre prédit aux filles de Troyes qu'après sa mort, elles lui élèveront un temple et qu'elles viendront la prier, le visage teint en vermillon : « Mon nom ne périra jamais complètement, dit-elle. . . . on m'élèvera un temple ; là, lorsque les jeunes femmes voudront échapper au joug de l'hymen, repoussant des maris parés d'une chevelure hectoréenne, mais sans naissance ni beauté, elles viendront embrasser ma statue, et, revêtues de la robe des Furies (la robe noire), portant en mains une baguette, le visage teint de couleur rouge, elles trouveront l'asile le plus sûr » (²).

Le gypse servait aussi à farder de blanc dans les mystères les figures des assistants. La blancheur du visage

(¹) ARISTOPH. *Grenouilles*. — (²) LYCOPH. *Alexandra*, vers la fin.

symbolisait alors là que l'âme de l'adepte, nouvellement ressuscité dans la chair, était lavée de ses souillures. Au long des Dionysiaques, nous voyons que le gypse était employé souvent dans les cérémonies instituées par Bacchus : « Les Argiens couvrent leurs joues, dit Nonnos, de la blancheur du gypse mystique ; les cymbales retentissent... etc... » ⁽¹⁾. Mais il est bon de faire remarquer que Nonnos, parce qu'il nous représente Bacchus comme le premier grand prophète de la race blanche, nous le montre encore par conséquent élevant, par la propagation de la nouvelle foi, les sauvages nègres à la dignité d'hommes blancs — et c'est ce que symbolise alors le gypse en certains passages de l'épopée : « Croyez-moi, dit Bacchus à ses troupes, blanchissez sous le gypse des initiations la noire figure de vos captifs indiens. » ⁽²⁾. On a découvert de nos jours, en Egypte, dans des sarcophages, des bustes sculptés avec cette matière et passés au lait de chaux, mais le visage des bustes était colorié en rouge vif avec une espèce d'ocre du pays ⁽³⁾.

Les étoffes de pourpre, coûtant anciennement très cher, furent d'abord réservées à l'ornementation des temples et des palais royaux ⁽⁴⁾ et à l'habillement des rois et des princes ; mais dans notre antiquité, comme elles étaient devenues d'un prix bien moins élevé, les personnes aisées

⁽¹⁾ NONNOS Dion., 47, 729 à la fin. — ⁽²⁾ *Ib.*, 27, 205. — ⁽³⁾ TRAWINSKI. *La mission Bouriant*. (Rev. Encycl. 1894, p. 1340.) —

⁽⁴⁾ Voir dans Eschyle : *Agamemnon*.

possédaient à peu près toutes des vêtements de cette couleur, qu'elles portaient généralement aux jours de fête. Nous lisons dans Plutarque qu'Alexandre le Grand avait ordonné aux Grecs de préparer des habits de pourpre, afin que, lorsqu'il serait de retour de ses guerres, ils assistassent, ainsi vêtus, aux sacrifices qui seraient alors offerts en son honneur. « Effectivement, les peuples furent obligés de fournir par une contribution personnelle l'argent nécessaire à cette dépense. A cette occasion, Théocrite fit ce jeu de mots : Auparavant, j'hésitais sur le sens de certains mots d'Homère, mais aujourd'hui je comprends à merveille ce que veut dire une mort de pourpre — πορφύρεος θάνατος. Il donnait ainsi à entendre que l'on voulait la mort des peuples en les condamnant à la dépense exigée par l'achat de cette pourpre » (1). Dans notre antiquité, le roi étant lui-même soldat de Bacchus et le premier ministre de son culte portait le manteau rouge (2) et la couronne, en souvenir du fils de Jupiter qui toujours avait été vêtu de pourpre et dont les cheveux étaient retenus sur le front par un bandeau — d'où son surnom de μίτρεφόρος (porteur de mitre) que les anciens lui donnèrent souvent (3).

Non seulement Bacchus, mais tous les saints fils de

(1) PLUT. *De l'éducation des enfants*, 14. — (2) « Il (le roi Botrys) garde constamment sur ses épaules le brillant manteau de pourpre des rois. . » (NONNOS. *Iion.*, 20, 101 à 107. —

(3) DIOD. *Bib. hist.*, 4, 4. Diodore dit que le bandeau de Bacchus fut l'origine du diadème des rois.

Dieu dans les temps mythologiques portent la pourpre en quelque partie de leur vêtement. Jason, par exemple, possédait un manteau de pourpre que lui avait donné Hypsipile et qui d'ailleurs avait été destiné d'abord par les Charites à vêtir Dionysos ⁽¹⁾. Hercule, au berceau, avait des langes de pourpre ⁽²⁾, et nous voyons aussi dans Homère la pourpre servir à l'habillement des héros et des rois. Mais Bacchus principalement, à toutes les époques de l'antiquité, a porté des vêtements rouges. Ainsi les hymnes homériques nous le représentent vêtu d'un manteau de pourpre ; deux tableaux, l'un décrit par Philostrate, l'autre de la collection d'Herculanum, le font voir avec le manteau rouge ⁽³⁾ ; enfin les berceaux mystiques d'Iacchos étaient entourés de bandelettes de pourpre ⁽⁴⁾. Les silènes et les satyres avaient comme leur maître la couleur rouge pour attribut. Dans la procession organisée en l'honneur de Bacchus par le roi d'Egypte Ptolémée Philadelphe et que décrit Athénée de Naucratis, les figurants chargés de l'emploi des silènes et des satyres étaient tous vêtus de pourpre et d'écarlate ; deux de ces silènes étaient chaussés de souliers blancs ⁽⁵⁾.

Bacchus glorifié (l'Osiris résidant dans notre firmament au milieu des eaux célestes primordiales) est dit dans les hymnes orphiques « aux deux sexes », car il est femelle par rapport à Dieu le père qui le féconde psychiquement et

(1) APOL. DE RHODES. *Argon.*, 4. — (2) PINDARE. *Ném.*, 1. —
(3) CREUZER. *Loc. cit. Introd.*, chap. 3. — (4) PLUT. *Phocion*, 32.
— (5) ATHÉN. DE NAUC. *Banq. des sav.*, 5, 5.

mâle pour la terre qu'il ensemence à son tour de l'Esprit. C'est pour rappeler cette symbolique que Dionysos portait sous son manteau rouge la robe jaune safran des femmes appelée *χροκωτός* ⁽¹⁾. Ainsi, dans la procession dont je viens de parler, l'énorme statue du dieu, trainée sur un char à quatre roues, était vêtue de la robe jaune, emblème du sexe féminin, et d'un manteau couleur de pourpre qui lui tombait jusque sur les talons ⁽²⁾. Cette robe jaune qu'on donnait à Bacchus suscitait à l'ordinaire toutes sortes de plaisanteries parmi les Grecs, et l'on sait qu'Aristophane représentait ce dieu dans ses comédies comme un homme efféminé et poltron, à cause de sa double nature et de la robe de femme dont sa statue était habillée aux cérémonies dionysiennes. Dans la comédie des Grenouilles, l'acteur qui tient le rôle de Bacchus apparaît en scène affublé des attributs d'Hercule, et celui-ci lui dit : « Ah ! c'est à se tenir les côtes quand on voit cette peau de lion sur une *krokote* (une robe de femme) ». « On peut juger par là, dit Poyard, de l'audace d'Aristophane. Le dieu tutélaire de son art, en l'honneur duquel se donnaient les spectacles, n'était pas à l'abri de ses sarcasmes » ⁽³⁾.

(1) C'est plutôt la tunique jaune que les femmes portaient par dessus leur robe qui était appelée *χροκωτός*, mais on donnait aussi ce nom à la robe jaune de Bacchus. Les hommes efféminés la portaient aussi parfois. — (2) ATHÉN. DE NAUCRAT. *Banq. des sav.*, 5, 5. — (3) C. POYARD. *Trad. d'Aristophane. Note des Grenouilles.*

Dans le christianisme, la couleur rouge symbolise aussi toujours Jésus et les martyrs de la foi — c'est-à-dire ceux qui ont été les témoins de la gloire de Dieu ⁽¹⁾ — les saints dont le sang a coulé pour la défense de l'Eglise. L'Evangile apocryphe de Siméon nous montre Jésus descendant aux Enfers pour apporter aux prophètes de l'ancienne loi, qui attendent sa venue avec impatience, la bonne nouvelle de son incarnation et de leur délivrance, et le Fils de Dieu, apparaissant parmi eux, est alors éclairé par une lumière rougeâtre : « Les fils de Siméon étaient dans le plus profond des abîmes de l'Enfer, dit le texte, quand ils se virent éclairés par une lumière rougeâtre. La vue de cette lumière fit tressaillir de joie Adam, les patriarches et les prophètes qui, charmés, se dirent les uns aux autres : « Voilà bien la lumière du Père et du Fils de Dieu » ⁽²⁾. Dans l'Evangile de saint Mathieu, nous voyons aussi que Jésus, avant d'être conduit au supplice, est revêtu d'un manteau d'écarlate par les soldats de Ponce-Pilate, le gouverneur de la Judée ⁽³⁾. Dans les anciens tableaux, rapporte Creuzer, Jésus est souvent drapé en rouge ⁽⁴⁾. Guignant dit que les vieux tableaux allemands représentent presque toujours Jésus en violet dans le cours de sa vie terrestre, et seulement après sa résurrection glorieuse, en rouge et

(1) *Μάρτυς*, gén. : *μαρτυρος*, veut dire témoin. — (2) A. CHAS-SANG. *Hist. du roman dans l'ant. grec. et lat.* Loc. cit. (citant l'Evang. apoc. de Siméon.) (2^e Edit., 1862), p. 254. — (3) MATH., 27, 28. — (4) CREUZER. *Loc. cit. Introd.*, chap. 3.

quelquefois en blanc (). Ce n'est pas là une très bonne interprétation de la symbolique des couleurs, car Jésus-Christ n'est pas un docteur de la loi mais le Verbe incarné, et le rouge et le blanc sont les couleurs qui pendant sa vie terrestre doivent, le plus souvent, lui être attribuées dans l'iconographie. Mais le blanc et le jaune clair conviennent bien à Jésus ressuscité.

L'oriflamme, véritable étendard de la foi chrétienne au Moyen-Age, était un gonfanon d'étoffe rouge fendu par le bas en trois pointes ornées de houppes de soie verte et suspendu au bout d'une lance dorée. On remarquera ici les trois couleurs propres à emblématiser la Trinité : la lance dorée hiéroglyphant le Père, la bannière rouge le Fils et les houppes vertes le Saint-Esprit. Louis VI fit porter l'oriflamme pour la première fois en 1124 à la bataille livrée contre Henri V d'Allemagne, qu'il repoussa. Mais ici je m'arrête, car nous entrons alors tout à fait de plein pied dans la symbolique du Moyen-Age qui demande à être étudiée spécialement et avec une toute particulière attention.

V. — La ville de Delphes appartenait aux Doriens et le Gouvernement y était entre les mains d'un petit nombre de nobles familles d'origine dorienne, parmi lesquelles on prenait exclusivement les magistrats et les prêtres d'Apollon. Ce clergé ne relevait d'aucune autorité

(¹) *Ib.* Note de Guignant, 2^e vol. Edit. 1825, p. 552.

civile, et le Pontificat de Delphes formait ainsi de fait un état indépendant dans le monde grec ; aussi l'influence occulte de ses prêtres y était-elle fort grande partout. Au contraire, la religion de Bacchus reconnaissait le roi comme son premier pontife et le surveillant de ses mystères ; c'est pourquoi elle était tenue en grande faveur par les souverains de notre antiquité, surtout par les Asiatiques qui se regardaient comme les maîtres absolus dans la religion et dans l'Etat ⁽¹⁾ ; « Vous autres Grecs, dit le perse Artabane à Thémistocle, vous estimez par-dessus tout la liberté et l'égalité ; pour nous, entre un grand nombre de belles lois que nous avons, la plus belle à nos yeux est celle qui nous ordonne d'honorer le roi et d'adorer en lui l'image du dieu qui conserve toutes choses » ⁽²⁾. Ainsi, en ces temps-là où les peuples vivaient dans l'idolâtrie la plus grossière, le dionysisme conduisait parfois les rois à se faire adorer comme des dieux par leurs propres sujets ⁽³⁾. Ce fut le cas

⁽¹⁾ « Chez Homère, dit Guignant, la plupart des fonctions du sacerdoce sont aux mains des rois et des chefs de l'armée ; cependant on y voit parfois quelques prêtres isolés. » (CREUZER. *Loc. cit. Note de Guignant*. (2^e vol. Edit. 1825), p. 557. Dans notre antiquité, les Romains, du moins au temps de leur grande splendeur, possédèrent toujours aussi une religion nationale. « Il y a à Rome, dit Denys d'Halicarnasse, une infinité de gens qui célèbrent tous une religion particulière, mais jamais les Romains n'en ont rien pris dans la leur. » (DENYS D'HAL. *Ant. rom.*, 2, 7, 4.) — ⁽²⁾ PLUT. *Thémistocle*, 32. — ⁽³⁾ Il n'est pas défendu de penser — bien que nous n'ayons là dessus aucun

d'Alexandre le Grand qui, vers la fin de sa vie, se considérait réellement comme le Fils de Jupiter. Il se montra même plusieurs fois en public porteur des attributs d'Amon (la robe de pourpre, les cornes et les chaussures tailladées.) Denys de Syracuse également fut adoré comme Bacchus — et d'une façon assez dégoûtante, si nous en croyons Athénée. C'est de là que ses parasites furent nommés *διονυσιοχέλακες* (de *Διονυσιος* et *χέλαξ*), c'est-à-dire des adorateurs de Denys (¹). Démétrius Poliorcète avait pris aussi Bacchus pour modèle, Mithridate se faisait appeler par ses sujets Dionysos et Evios, Caligula se montra plusieurs fois en public orné des attributs de Bacchus, et il rendit même la justice en cet appareil. Quant à Antoine, lorsqu'il séjourna à Athènes « il se fit proclamer Bacchus sur le théâtre, entouré de feuillages verts et il décréta que par toutes les villes grecques où il passerait avec ses troupes on eût à proclamer qu'il était Bacchus » (²). Aux Indes anciennes aussi, les rois essayèrent quelques fois d'installer le dionysisme dans leurs Etats et de renverser l'autorité des brahmanes, mais sans jamais y parvenir longtemps. « Vous êtes des ignorants, dit aux brahmanes le roi Vêna dans le Bhâgâvata Purâna ; tous les dieux sont

document certain — que les pontifes d'Apollon durent exploiter de tels cas de vanité et qu'ils ne se firent pas faute de ridiculiser certains souverains dionysiens, quand ils en trouvèrent l'occasion. — (¹) ATHÉN. DE NAUCRAT. *Banq. des sav.*, 6, 5 et 5, 7. — (²) *Ib.*, 4, 7.

réunis dans le corps d'un roi ; un roi est formé par tous les dévas à la fois. Célébrez donc, brahmanes, sans jalousie, les sacrifices en mon honneur et apportez-moi le tribut, car est-il un autre dieu que moi, qui ait droit à la première offrande » ⁽¹⁾. Mais le livre hindou nous dit que les brahmanes fomentèrent des révoltes populaires et que le roi Vêna fut mis à mort ; au contraire, il nous représente le roi légendaire Prithu comme un prince sage et pieux, et il ajoute « qu'il savait commander à tout le monde, excepté à la race des brahmanes » ⁽²⁾. En Judée, plusieurs souverains purent réunir parfois en leur personne le pouvoir temporel et le spirituel (les Asmonéens, par exemple), mais leur autorité était sournoisement combattue toujours par les pontifes du temple ⁽³⁾. Remarquons enfin, en passant, que dans le nouveau Testament, les doctrines prêchées par le Fils de Dieu ne sont condamnées ni par le roi Hérode, ni par Ponce-Pilate ⁽⁴⁾. Hérode se moque de Jésus parce qu'il n'a pu faire devant lui aucun miracle, mais il ne le condamne pas. C'est le grand-prêtre seul qui demande la mort du Seigneur.

⁽¹⁾ *Bg. Pur.*, 4, 14. — ⁽²⁾ *Ib.*, 4, 21. — ⁽³⁾ « La dynastie asmonéenne qui réunissait le double pouvoir du pontificat et du principat se voyait amenée, par la nécessité de sa position, à mettre le prince au-dessus du Pontife. On sait en effet que Jean Hyrcan avait hérité du pouvoir pontifical et princier. » (A. RÉVILLE. *Jésus de Nazareth*, tome 1, 1^{re} part., chap. 7, p. 76.) Voir aussi *Macch.*, 4, 22, 6 et 7 ; 27, 1. Flavius JOSEPHE... etc... —

⁽⁴⁾ *LUC.*, 23, 3 et 4.

VI. — La bouche ouverte, dans la symbolique, sert à hiéroglyphier la Parole et le Ministère de la prédication, car il va de soi que l'esprit de Dieu possédé par le prophète ne profite à personne si ses lèvres sont closes ; c'est pourquoi les Grecs avaient consacré à Samos un temple « à Bacchus bouche ouverte ». Pour expliquer au peuple cette épithète, les pontifes de Dionysos racontaient qu'un homme appelé Epis étant un jour poursuivi par un lion dans les déserts d'Afrique grimpa sur un arbre afin de lui échapper et, du haut de cet arbre, il vit que le fauve au-dessous de lui avait comme un air de l'implorer, le regardant la bouche ouverte. C'est qu'en mordant trop avidement après sa proie, ce lion s'était enfoncé un petit os profondément entre les dents. Epis le lui retira et le lion s'en fut fort heureux d'avoir à nouveau la mâchoire libre. Ainsi cet animal, dont le gosier ne pouvait articuler aucune parole, s'était fait assez bien comprendre en ouvrant la gueule. C'est en mémoire de cet événement extraordinaire qu'Epis avait consacré, disait-on, dans Samos, un temple à « Bacchus bouche ouverte » (1).

Dans la Bible, l'expression « ouvrir la bouche à l'Eternel » veut dire parfois simplement « faire un vœu, une promesse avec serment à Dieu même » (2). Mais dans un passage d'Ezéchiel, Jéhovah donne à manger au prophète le livre même de sa loi. Le Verbe est là considéré comme un aliment qui sert avec le pain quotidien

(1) PLIN, 8, 21. — (2) Un exemple aux Juges, 11, 30 à 40.

à la fabrication du sang. Une main dans les airs présente devant la bouche d'Ezéchiel un livre roulé ⁽¹⁾ et la voix de l'Eternel lui dit : « Fils de l'homme, mange ce que tu trouveras, mange ce rouleau et va, parle à la maison d'Israël. J'ouvris donc ma bouche et le Seigneur me fit manger ce rouleau. Et il me dit : Fils de l'homme, repais ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne. Ainsi je le mangeai et il fut dans ma bouche doux comme du miel. Et il me dit : Fils de l'homme, cours vers la maison d'Israël et tu leur rapporteras mes paroles » ⁽²⁾. A cause de cette symbolique, les discours de Jésus-Christ qui ont été prononcés devant le peuple par le Seigneur même sont inscrits sous l'hieroglyphe de la bouche ouverte, et l'on sait que le sermon sur la montagne qui donne toute la morale du Maître commence par ces paroles connues de tous : « Et, ouvrant sa bouche, il les enseignait » ⁽³⁾.

Le dionysisme avait toujours enseigné à ses initiés le pardon des injures ainsi qu'une excellente morale, mais le tempérament sensuel des Méditerranéens et leur idolâtrie l'empêchèrent toujours de porter de bons fruits. « Les anciens, dit Plutarque, donnaient à Bacchus le nom de « dieu libérateur, dieu qui délie », car il débarrasse et dégage les âmes de la servilité, de la crainte excessive, de la défiance, et parce qu'il donne aux hommes l'habi-

⁽¹⁾ EZÉCHIEL, 2, 8 à 10. — ⁽²⁾ *Ib.*, 3, 1 à 4. — ⁽³⁾ MATH, 5
1 et 2.

tude d'user les uns envers les autres de franchise et de vérité » (1). Lucien aussi, conseillant aux riches d'être bons pour les pauvres, leur rappelle que c'est Bacchus Isodaites qui préside aux repas -- qui fait les parts égales sans acception de personnes, les biens étant d'abord mis en commun (2). « Nos traditions nationales, dit encore Plutarque, consacrent à Bacchus l'oubli et la fêrûle, pour faire entendre — ou bien que l'on ne doit se souvenir d'aucune des fautes commises dans le vin, ou bien que ces fautes n'exigent que des corrections légères et enfantines » (3). C'est pourquoi l'inoffensif roseau de fêrûle qui servait à la correction des écoliers, appelé *narthex* (νάρθηξ) par les Grecs, était consacré spécialement à Bacchus (4).

(1) PLUT. *Propos de table*, 7, 10, 2. Plutarque a en vue ici particulièrement le dieu du vin, mais pour les initiés Bacchus était simplement le dieu qui pardonne les injures. — (2) LUCIEN. *Saturn.*, 32 (ἴσος, égal, et δείπν, repas, ou δείω, je divise = qui fait les parts égales). — (3) PLUT. *Propos de table*, 1. Préambule. — (4) *Narthex*, fêrûle. (*Hés. théog.*, 565.) On distinguait dans l'antiquité deux espèces de fêrûle : l'une d'odeur fétide en Perse, qu'on croit être le *skorodosma foetidum*, qui peut atteindre jusqu'à deux mètres de haut, l'autre aromatique, de la Cyrénaïque et qu'on n'a pu identifier à aucune plante connue. Celle-là avait une grande vogue parmi les anciens Grecs et formait la base de médicaments qui se vendaient fort cher. Le scholiaste d'Aristophane rapporte que les monnaies de Cyrène portaient l'effigie de Bacchus tenant à la main une tige de sylphium. Le roseau de fêrûle était fort différent du thyrsé, mais on les confondait souvent en poésie. Euripide, entr'autres, les confond sans cesse.

On donna naturellement le nom de narthex, dans la primitive Eglise, au portique des basiliques élevé en avant de la nef et formant le fond de l'atrium puisqu'il était destiné à contenir les catéchumènes et les pénitents auditeurs (1).

Je suis assez porté à croire que parmi les fidèles de Bacchus plusieurs se convertirent au christianisme facilement et avec une grande sincérité de cœur. Tel fut en particulier le cas de Nonnos, l'auteur des Dionysiaques (2). « Tous ces poètes bakchisants (ληναϊζοντες), dit saint Clément d'Alexandrie, couronnés de lierre, déjà profondément enivrés et célébrant aussi les mystères de leur dieu, ses folles orgies et même ses satyres, reléguons-les avec tout le chœur des divinités sur leur Hélicon et leur Cythéron vieillies. Faisons descendre du haut des cieux la vérité comme l'éclatante sagesse sur la sainte montagne du Seigneur et que sa pure lumière, plus que toute autre resplendissante, vienne éclairer ces hommes qui s'égarent dans l'obscurité ». Le comte de Marcellus qui reproduit, dans une note de sa traduction de Nonnos, ce passage de saint Clément, se demande si ce ne sont pas de telles paroles qui firent tomber pour toujours des mains du vieux poète les cymbales des Dionysiaques et l'amenèrent

(1) VIOLLET-LE-DUC. *Dict. raisonné de l'architect. fr. du XI^e au XVI^e siècle*. (Paris, 80, 1863.) — (2) Il a même écrit une paraphrase — assez peu intéressante d'ailleurs — de l'Evangile de Jean.

enfin au culte de Jésus-Christ (1). Je ne crois pas. Nonnos était un homme trop bien initié aux mystères de la Grèce et de l'Égypte pour se trouver seulement ému à la lecture de telles déclamations. Que son éducation aussi toute dionysienne lui ait facilité la compréhension de l'ésotérisme chrétien, cela encore est indubitable ; mais les belles phrases de saint Clément d'Alexandrie le laissèrent certainement indifférent et s'il fut un jour touché de la grâce, il ne le dut qu'à Jésus seul et à son Évangile qui proclame que toute la loi et les prophètes se rapportent à l'amour de Dieu et à celui du prochain (2). Ce sont là, il est vrai, des choses qui ne s'apprennent dans aucun livre et qu'aucune science humaine ne peut faire connaître à personne.

VII. — Le culte de *Demeter* (Cérès) a formé sûrement dans notre antiquité une religion complète à l'aide de laquelle les initiés pouvaient facilement, sans sortir d'Eleusis et sans qu'ils aient besoin d'aller porter leur argent à des temples concurrents, s'élever à la compréhension presque absolue des principes les plus nécessaires de la métaphysique ancienne, car la lune tenait dans les mystères de Cérès une place importante et Bacchus y était aussi étroitement associé. C'est là pour moi un indice certain que cette religion a donné à ses adeptes, tout au

(1) Comte DE MARCELLUS, *Trad. des Dionysiaques*. Note 25 du 33^e chant. — (2) MATH., 22. 36 à 40.

moins dans les premiers temps, un enseignement ésotérique très développé.

Demeter, fille du titan Kronos, était unie conjugalement à Zeus dont on la fait sœur. Homère parle à peine de cette divinité dans l'Iliade et l'Odyssée; elle était pour lui surtout la déesse des moissons, et c'est d'ailleurs la terre nourricière qu'elle a toujours symbolisée chez le peuple parmi nos anciens. C'est pourquoi il me paraît que les mythographes qui trouvaient l'origine de $\Delta\eta\tilde{\omega}$ et de $\Delta\eta\mu\eta\tau\eta\rho$ dans le terme de $\delta\eta\alpha\iota$, par lequel les Crétois désignaient l'orge, avaient peut-être bien compris la véritable étymologie de ces deux mots. Pour Platon, Demeter était une contraction de $\delta\iota\delta\omicron\upsilon\sigma\alpha\ \tilde{\omega}\varsigma\ \mu\eta\tau\eta\rho$, qui veut dire « celle qui donne la nourriture comme une mère » (1).

Cérès était mère de Proserpine — $\Pi\epsilon\rho\sigma\epsilon\phi\acute{o}\nu\eta$ — que Jupiter, à l'insu de Cérès, avait promise à Pluton. Celui-ci enleva un jour la jeune fille tandis que, sans défiance, elle cueillait des fleurs dans la campagne. Comme Cérès était inconsolable d'avoir perdu son enfant et que, continuellement triste, elle ne laissait plus produire aucun fruit à la terre, Jupiter envoya Mercure dans le monde infernal redemander Proserpine au dieu des Enfers. Celui-ci consentit bien à rendre sa femme à sa belle-mère, après toutefois que Proserpine eut mangé devant lui la moitié d'une grenade. Demeter put donc, tout heu-

(1) DAREMBERG et SAGLIO. *Dict., loc. cit.*, au mot Cérès.

reuse, remonter dans l'Olympe accompagnée de sa fille mais comme celle-ci avait pris un aliment dans le monde inférieur, elle dut passer toujours un tiers de l'année avec son mari Pluton, et ainsi la terre redevint fertile. Tout le monde, depuis les anciens temps, a compris ainsi cette légende : Proserpine emportée aux Enfers est la semence du blé qui reste ensevelie sous terre une partie de l'année, et Proserpine retournant à sa mère est le blé qui sort du sol pour nourrir les hommes et les animaux. Mais certains écrivains ont donné, je crois, un autre sens ésotérique à ce conte.

Eleusis, ville de l'Attique située au nord-ouest d'Athènes, était le grand centre de l'initiation aux mystères de Demeter, et les Grecs y avaient élevé un temple magnifique à Cérès et à Proserpine. On donnait là de grandes fêtes — les Eleusiniennes — en l'honneur de ces deux déesses. L'hymne homérique à Demeter semble avoir été composé en vue de ces cérémonies. Ces fêtes rappelaient l'introduction en Grèce des lois et des règlements de la vie civilisée, qui étaient attribués à Cérès, parce que l'agriculture est le fondement de toute civilisation. Les mystères d'Eleusis étaient les plus importants et les plus renommés de la Grèce. Les Thesmophories (Θεσμοφóρια) étaient des fêtes de Cérès, mais auxquelles les hommes n'étaient pas admis ; elles commémoraient surtout l'union de l'homme et de la femme par le mariage, car Demeter, comme Junon, présidait à la famille. Les principaux rites des Thesmophories et les invocations

liturgiques qu'on y prononçait étaient à peu près tous en rapport avec l'institution du mariage (1).

Le figuier était consacré à ~~Demeter~~ comme à Bacchus et l'on disait que cette déesse avait donné à Phytalos, citoyen d'Eleusis, le plant du premier figuier qui ait été cultivé par les hommes (2). Le pavot lui était également attribué (3).

La poésie généalogique d'Hésiode et de ses imitateurs fait de *Thémis* une fille d'Oùranos et de Gaea, et elle est là la plus ancienne épouse de l'Etre Suprême, mais Homère emploie à la fois le mot *Thémis* comme nom commun et comme nom propre. « En tant que nom commun, *Thémis* désigne les règles établies — θεσμός — à l'origine obscure du monde, pour être la garantie de l'ordre et de l'harmonie nécessaire à son existence. Le passage de cette idée abstraite à une divinité personnifiée s'opère à la faveur de *Thémis*, servante ou compagne de Zeus, exécutrice de ses ordres, tantôt dans l'Olympe, tantôt parmi les mortels » (4). *Thémis* prépare les festins des dieux, et elle introduit dans leur assemblée spécialement les grandes divinités. Sa fonction la plus éminente est de convoquer au ciel et sur la terre les conseils

(1) DAREMBERG et SAGLIO. *Dict.*, loc. cit., au mot *Cérès*. —

(2) PAUS. *Attique*, 37 et 38. — (3) DAREMBERG et SAGLIO. *Loc. cit.* Voir les mots *Cérès*, *Eleusinia* et *Thesmophôria*. — (4) DAREMBERG et SAGLIO *Loc. cit.*

publics dans les délibérations desquels s'élaborent les édits qui sont les fondements du droit. Thémis possédait un sanctuaire à Thèbes et à Egine ; à Athènes elle avait aussi un temple et elle figurait encore dans celui de Jupiter *Xénios*.

Iris était pour les Grecs la personnification de l'arc-en-ciel et, dans l'Iliade, la messagère des dieux ; mais dans l'Odyssée elle n'est pas mentionnée. Chez les anciens poètes, *Iris* est une déesse vierge : l'Iliade l'appelle « *Iris aux ailes d'or, messagère de Jupiter, messagère ailée de Zeus, Iris aussi légère que le vent* » et enfin « *Iris appelée Arc en-Ciel* ». (Il. 17).

CHAPITRE XI

LES JUIFS ET LES CHRÉTIENS

I. L'ésotérisme de la Bible. — II. La Trimourti. La Trinité au troisième terme collectif. La pierre. — III. L'eau et le vin. — IV. Melchissédéc.

I. — Les prolégomènes de l'histoire des Juifs ont été condensés en cinq livres — le Pentateuque — qui pour les exégètes modernes est un amalgame de documents de provenances diverses auxquels un rédacteur a donné l'unité littéraire indispensable. On croit que le Pentateuque traditionnel est contemporain de l'époque d'Esdras et de Néhémie (2^e moitié du V^e siècle avant J.-C.). La fuite des Hébreux hors d'Egypte — bien qu'elle fourmille d'invéraisemblances et qu'elle ne puisse en aucune façon se rapporter aux contrées décrites dans le livre de l'Exode — paraît être une des plus vieilles histoires du monde ; elle est probablement vraie dans le fond, sinon dans la forme et les détails ⁽¹⁾. Quelques anciens ont dit que les

(1) Certains occultistes anciens et modernes donnent à tout ceci un sens symbolique : L'Egypte, le pays de servitude, figure pour eux le péché dans lequel croupissaient les Hébreux avant

plus vieux livres de la Bible présentaient plusieurs sens et saint Thomas d'Aquin l'a répété après eux : « Il y a plusieurs sens dans les écritures, dit-il, le sens historique ou littéral et le sens spirituel qui se divise lui-même en trois autres : allégorique, moral, anagogique » (1). Mais à la vérité, est-ce possible ? Comment des histoires aussi développées que celles des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, par exemple, pourraient-elles avoir trois sens du commencement à la fin ? Cela me paraît inadmissible. Cependant, qu'il y ait un sens secret (et non pas trois) à plusieurs passages du Pentateuque, cela est incontestable bien que je n'arrive pas à comprendre réellement quelle utilité pratique pouvaient en tirer les occultistes juifs si près qu'ils étaient de la Grèce et surtout de l'Égypte où la cosmogonie et la théogonie les plus complètes étaient enseignées en de nombreux sanctuaires par des prêtres savants jouissant d'une réputation universelle. J'admets qu'ils aient eu pour cette symbolique un profond dégoût, à cause de l'idolâtrie qu'elle entretenait parmi le peuple, mais ils pouvaient tout au moins — et c'est là d'ailleurs ce qu'ont fait certains pontifes juifs — l'étudier tout à loisir en dehors du Temple ; car, dans l'antiquité, il était

qu'ils aient suivi la loi de Moïse ; le passage à pieds secs de la mer Rouge — l'entrée de tout le peuple d'Israël dans la voie de la sainteté (hiéoroglyphiée par la couleur rouge) et la terre promise — le royaume de Dieu, obtenu sur cette terre..... le *nirvâna*... etc... — (1) SAINT THOMAS D'AQUIN. *Somme théolog.* Tome I, 1^{re} part. Quest. 1.

Impossible de s'avancer dans l'instruction des sciences sans la connaissance approfondie d'un panthéon et les livres hébreux se prêtaient mal à en cacher un véritablement bien fait. Cependant, François Lenormand paraissait assez porté à croire que les patriarches de la genèse représentaient des divinités babyloniennes. « De tout temps dans la Bible, dit-il, on a remarqué des triades. L'auteur des *Φιλοσοφούμενα* — d'abord considéré comme Origène et aujourd'hui comme saint Hippolyte — dit que les séthiens regardaient le patriarche biblique Seth comme un dieu ; ils professaient pour lui une vénération superstitieuse et ils disaient que la grande vertu divine s'était incarnée en lui, que son âme avait ensuite passée à Jésus-Christ et qu'il ne faisait qu'un avec le rédempteur. Ces séthiens découvraient dans le récit biblique du chaos une triade suprême de *Σκέτος*, *Γνέφος* et *Θέλλα* qui répond très exactement à celle d'*Anu*, *Bel* et *Nisruk*, triade dont ils croyaient voir des répétitions successives et à des degrés d'émanation toujours inférieurs dans les groupes de Caïn, Abel et Seth ; Sem, Cham et Japhet ; Abraham, Isaac et Jacob. » Lenormand dit encore plus loin : « Les auteurs juifs qu'a extraits Suidas (au mot *Séth*) connaissaient parfaitement l'existence d'un ancien dieu asiatique Seth, mais ils prétendaient que c'était le patriarche biblique, divinisé à cause de sa science et de ses merveilleuses inventions » (1).

(1) F. LENORMAND, *Com. des fragm. de Bérosee*. Loc. cit., p. 274.

Je ne vois réellement pas ce que peuvent ésotériquement représenter les triades « Caïn, Abel et Seth » non plus que celle de « Sem, Cham et Japhet » ⁽¹⁾. Quant aux noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, peut-être ont-ils servi à cacher quelques formules mythologiques. Abraham « le Père d'une grande multitude » épousant Sarah (le levain), pourrait représenter à peu près le démiurge Zeus organisant la matière cosmique éparse dans l'éther. Un fils naît de cette union, Isaac (le rire), qui symboliserait assez bien les eaux célestes puisque son nom est l'hiéroglyphe du bonheur et de la joie. Isaac épouse Rébecca (l'engraissée), figurant ici la terre couverte de verdure, fécondée par les eaux, et ils ont deux fils, Esaü et Jacob, qui seraient alors l'emblème du feu destructeur et du feu civilisateur et bienfaisant. Mais je me hâte d'ajouter qu'il n'y a rien de définitif à tirer de tout ceci. Au contraire les enfants de Jacob ont servi à l'établissement d'un ésotérisme certain. De ce patriarche, en effet, naissent douze fils auxquels sont confiés l'administration des tribus d'Israël, et chacun d'eux hérite d'une fonction, à la mort de Jacob, qui paraît rappeler parfois celles dévolues dans l'antiquité à certains dieux. Les fonctions de Judas et de Joseph sont même très nettement déterminées sans erreur possible, mais celles des autres fils sont très confusément indiquées.

⁽¹⁾ *Sem* veut dire « celui qui pose » ; *Cham* paraît hiéroglyphier la chaleur et *Japhet* l'idée de dilatation.

Il est certain, en tout cas, que la partie juive de la symbolique évangélique a été tirée presque entièrement des chapitres de la Bible se rapportant à Jacob, à ses femmes et à ses enfants. C'est là ce qu'on appelait ésotériquement en Judée « le puits de Jacob ». Ainsi Rachel (la brebis) l'épouse préférée de Jacob, est enterrée en un lieu appelé Bethléem (la maison du pain), et c'est justement à Bethléem, dans une étable que naîtra Jésus-Christ, le sauveur des hommes ; les passages aussi de la genèse concernant Judas et Joseph, au chapitre 49, donnent la clef de toute la symbolique du nouveau Testament.

S'il n'est pas certain qu'il existe toujours dans la Bible de longues histoires entièrement symboliques du commencement à la fin, il est évident, cependant, que les savants hébreux, dès les plus anciens temps, y ont intercalé des versets ayant pour eux un sens caché, qui servaient d'indications préliminaires pour des explications orales, et l'on peut supposer, d'après la place qu'occupent hiéroglyphiquement certains mots dans ces versets que la symbolique expliquée aux initiés juifs était alors la même que celle des Grecs et des peuples voisins de la Palestine. Ainsi le vin, l'eau, le serpent, la vigne, la pierre, etc. . . , ont le même sens secret dans la Bible que partout ailleurs. L'ésotérisme est à peu près de même qualité dans les Evangiles que dans l'ancien Testament. Les auteurs des synoptiques ont intercalé par endroits dans la biographie de Jésus des versets entièrement symboliques qui servaient de jalons pour des explications

orales. Ainsi, avant la Pâque, Jésus recommande à ses disciples de suivre un homme porteur d'une cruche d'eau dans quelque maison qu'il entre, car c'est là que se servira le repas ⁽¹⁾. Or, nous savons par Plutarque « que toute espèce d'eau pour les Egyptiens découlait d'Osiris, et que les prêtres portaient toujours aux processions, en l'honneur de ce dieu, une aiguière remplie d'eau » ⁽²⁾ ; aussi, ce verset était-il intercalé dans les Evangiles pour rappeler aux initiés une leçon sur la symbolique de l'eau. Les versets aussi de saint Marc concernant le jeune homme couvert d'un linceul, qui suit Jésus et qui s'enfuit tout nu après qu'on le lui a retiré, ont été évidemment placés là encore pour l'enseignement oral de quelques points d'ésotérisme religieux particulier aux juifs. Mais les Evangiles de Marc, de Mathieu et de Luc ne sont pas entièrement symboliques ; au contraire, dans celui de Jean, le système employé par les Grecs pour la composition de leurs mythes, paraît avoir été suivi tout à fait, et les histoires que renferme cet Evangile (telles que celle de Jésus s'entretenant avec la Samaritaine, celle aussi des noces de Cana et de la résurrection de Lazare), sont symboliques du commencement jusqu'à la fin.

Parmi les philosophes juifs non initiés aux religions, Philon d'Alexandrie est celui qui a dit sur l'ésotérisme de la Bible le plus de sottises — autant pour le moins que les platoniciens sur les divinités de l'Olympe ;

(1) Marc., 14, 13 et suiv. — (2) PLUT. *Isis et Os.*, 36.

car il avait imaginé de toutes pièces, à l'aide des Ecritures, une symbolique bourgeoisement morale qui ne reposait sur aucune base scientifique. C'est ainsi que pour lui l'arbre de vie (dans le paradis) était synonyme de bonté ; les quatre fleuves de l'Eden signifiaient « Prudence, Tempérance, Force et Justice » ⁽¹⁾ ; les épines et les chardons hiéroglyphiaient les passions qui s'emparent de l'âme humaine ⁽²⁾ ; l'encensoir dont se servait le pontife à l'autel était pour lui aussi l'emblème de nos actions de grâce... , etc. . . etc. ⁽³⁾. Tout cela est insignifiant, puéril même. Les deux chérubins du Tabernacle étaient encore pour Philon le symbole de la science et de toutes connaissances, ainsi que celui des deux hémisphères célestes, l'un emblématisant le principe de création, l'autre celui de la conservation ⁽⁴⁾. Je veux bien le croire, mais qui me le prouve ? Quels sont le père et la mère des chérubins ? Où sont-ils nés ? A quel signe aussi reconnaitrai-je le chérubin conservateur du créateur ? Personne ne nous le dit cependant, et aucun mythe ne nous l'apprend. Philon non plus d'ailleurs. C'est pourquoi sa symbolique, artificielle et enfantine, ne peut servir à rien du tout pour l'étude des religions.

⁽¹⁾ PHILON *Allégories*, 1. — ⁽²⁾ *Ib.* — ⁽³⁾ *Ib.* *Vie de Moïse*, 3. — ⁽⁴⁾ *Ib.* Les chérubins paraissent assez bien symboliser les deux aînés ou encore le Feu bienfaisant ou le Feu destructeur.

II. — Il est fait mention plusieurs fois de la Trimourti dans les Ecritures ; même les commandements de Dieu la citent très nettement ⁽¹⁾ : « Tu ne te feras point d'images taillées, dit Jéhovah, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut dans les cieux (notre ciel atmosphérique, 1^{re} zone), ni ici-bas sur la terre (la terre couverte de verdure, 2^e zone), ni dans les eaux sous la terre (monde plutonien ou 3^e zone). Mais elle est aussi très bien indiquée dans la genèse où Jacob moribond bénissant son fils Joseph lui prédit que le Tout-Puissant le comblera des bénédictions des cieux en haut (1^{er} monde), des bénédictions de l'abîme en bas (monde infernal) et des bénédictions du lait des mamelles et de la matrice (2^e monde ou zone verte et centrale de la Trimourti) ⁽²⁾. Dans l'évangile de saint Mathieu, la Trimourti est encore rappelée aux fidèles par Jésus lui-même : « Celui qui n'assemble pas avec moi, dit-il (1^{re} zone ou monde de création) disperse (3^e zone ou monde de destruction) ; ensuite viennent les versets sur le Saint-Esprit dont la demeure est dans la seconde zone des Trimourtis : « ... Le blasphème contre l'Esprit ne sera point pardonné. Et si quelqu'un a parlé contre le Fils de l'homme, il pourra lui être pardonné, mais celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit, il n'en obtiendra de pardon ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir » ⁽³⁾. Est-il nécessaire de rappeler aussi que l'arc-en-ciel, symbole de

(1) Exode, 20, 4, — (2) Genèse, 49, 25. — (3) Math., 12, 30.

la Trimourti, est présenté dans la genèse comme le signe même de la gloire de Dieu ? « L'arc sera dans les nuages, dit Jéhovah à Noé, *et je le regarderai* afin qu'il me souvienne de l'alliance perpétuelle qui est entre Dieu et tout animal vivant, en quelque chair qui soit sur la terre » (1).

La Trinité des Hébreux n'est autre, à l'état embryonnaire, que celle des nordiques, qui comprend un troisième terme collectif. Elle est constituée : 1° par l'Etre Suprême ; 2° par la foudre, véhicule du Verbe divin, car Moïse s'entretient toujours avec Dieu dans le fracas du tonnerre et à la lueur des éclairs ; 3° par le peuple d'Israël représentant l'homme-Kosmos, la nation élue du Seigneur (*Israël*, en chaldéen : qui voit Dieu). Les premiers livres de la Bible nous montrent donc dans le culte rendu par les Hébreux à Jéhovah, en toute sa rudesse, la véritable religion des préhomériques et de l'Apollon hyperboréen (2). Ce ne sont pas des rapports seulement étroits qui existent entre le delphisme primitif et le judaïsme du Pentateuque ; c'est bien mieux que cela, car la religion de Moïse est la même que celle de Delphes, mais pratiquée par un peuple maintenu dans un culte sans images par des lois rigoureuses et sévères. Les symboles d'ailleurs sont les mêmes dans les deux religions. Je ne dis pas que

(1) Genèse, 9, 16, — Ezéchiël, 1, 28. — (2) J'ai dit dans le premier chapitre de ce livre que la religion delphienne a pu parfaitement prendre naissance en Egypte ; Cependant, tous les auteurs grecs anciens la font venir des régions du Nord.

Jéhovah ait possédé dans les anciens temps, comme Apollon le Père que priait Pythagore, un autel fait entièrement avec des cornes de bœufs ou de chèvres ; cependant nous lisons dans l'Exode que l'Eternel recommande à Moïse de faire construire aux quatre coins de l'autel des holocaustes des cornes recouvertes d'airain ⁽¹⁾. Le serpent d'airain, emblème de Python, fut longtemps aussi la seule représentation d'un être animé qu'autorisèrent les pontifes hébreux dans le Temple. On disait que ce serpent avait été fabriqué par Moïse lui-même et il resta exposé près du Tabernacle jusqu'au temps d'Ezéchias. « Ce roi le fit briser, dit la Bible, parce que les enfants d'Israël lui faisaient des ensencements » ⁽²⁾. C'est pourquoi Jésus prêchant la nouvelle foi disait à ses disciples que Moïse avait élevé seulement le serpent dans le désert, c'est-à-dire qu'il n'avait enseigné aux ancêtres des Hébreux que les lois et les doctrines de la primitive religion d'Apollon : « Comme Moïse, dit-il, éleva le serpent dans le désert, de même il faut à présent que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » ⁽³⁾.

Les épines ont le même sens symbolique chez les Juifs que chez les Grecs ; elles servent à désigner ésotériquement dans le langage biblique la primitive humanité, et au sens littéral le sommet des coteaux élevés — que les Grecs

⁽¹⁾ Exode, 27, 2. — ⁽²⁾ Rois, 2, 18, 1, 2, 3, 4. — ⁽³⁾ Jean, 3, 14 et 15.

appelaient les promontoires de Diane — couverts d'arbustes épineux et de plantes sauvages, où les peuplades primitives de l'Asie mineure venaient ordinairement adorer Baal et la lune. D'ailleurs, avant la construction du temple, les Hébreux sacrifiaient toujours à Jéhovah dans les landes situées au point le plus élevé de leurs collines. « Le peuple sacrifiait seulement dans les hauts lieux, dit le Livre des Rois, parce que jusqu'alors on n'avait point bâti de maison au nom de l'Eternel » (1). On sait du reste que Moïse recommande aux Hébreux, dans l'Exode, de fabriquer l'arche et la plupart des objets de bois dont les prêtres auront besoin pour le service de Dieu avec le bois de Sittim, c'est-à-dire l'acacia, arbre épineux qui, chez les Egyptiens, avait le même sens symbolique que l'acanthé consacrée par les Grecs à Apollon et à Diane depuis les temps les plus reculés. J'ai dit déjà que ces plantes, dans l'occultisme ancien, servaient à hiéroglyphier l'humanité primitive qui a peuplé la terre. D'ailleurs, le plus ancien nom grec de l'acacia est *ἄκανθος* (acanthé) et le mot *ἀκασία* (acacia) signifie d'abord simplicité, candeur et innocence.

Flavius Josephe nous dit aussi que Moïse avait fait placer dans le Tabernacle une table de même forme que celles dont on avait coutume de se servir dans le temple de Delphes, et que c'était sur cette table qu'on offrait à

(1) Rois ; 1 ; 3, 1 à 4. Le plus fréquenté des hauts lieux où les Hébreux célébraient alors le culte, s'appelait gabaon (de *gab*, colline et *havon*, des iniquités), car c'était là qu'Israël déposait toutes les immondices de son âme.

l'Eternel les douze pains sans levain (1). Comme tous les objets qui meublaient alors les temples avaient une signification symbolique précise, on peut déduire de tout ceci que certains pontifes juifs de notre antiquité, initiés aux religions, se rendaient parfaitement compte qu'ils offraient à l'Eternel les mêmes sacrifices que les Hellènes primitifs avaient offert autrefois à Apollon hyperboréen, et que la ville de Delphes avait eu dans l'Hellas antique, la même origine spirituelle que Jérusalem en Israël.

Chez les Grecs, la pierre et le rocher furent de tous temps consacrés à Apollon comme les épines, car on dut sacrifier d'abord à ce dieu sur des autels de pierre non taillées (des dolmens), ou bien au pied des menhirs. D'ailleurs, il y avait à Delphes une pierre élevée en l'honneur d'Apollon sur laquelle on avait posé une statue de Latone (2), mais cette rudesse dans le culte delphien ne dura pas longtemps chez les Hellènes, peuples d'artistes, amateurs de sculptures et curieux de tous les arts. D'ailleurs la Théogonie plaide pour que les Grecs abandonnent dans la religion les anciennes traditions hyper-

(1) « ... une table semblable à celles qui étaient dans le temple de Delphes. Elle avait deux coudées de long, une de large et trois palmes de hauteur. Les pieds qui la soutenaient étaient carrés depuis le haut jusqu'à la moitié, mais depuis la moitié jusqu'en bas, ils étaient entièrement semblables à ceux des lits des Doriens, et entraient de quatre doigts dans l'aire ». (FLAV. JOSEPH. *Ant. Jud.*, 7.) — (2) ATHÉN. DE NAUC. *Banq. des sav.*, 15, 20.

boréennes : « Les muses, dit Hésiode, m'ordonnèrent de chanter la race des heureux immortels, mais elles-mêmes de toujours les chanter au commencement et à la fin, car pourquoi rester continuellement autour du chêne et du rocher ? » Hésiode a voulu faire comprendre ici aux Grecs qu'ils ne devaient pas s'attarder perpétuellement dans les pratiques de l'ancien culte des barbares. Il me semble aussi que le chêne et le rocher sont employés dans l'Iliade et l'Odyssée pour désigner parfois ésotériquement l'antique religion des préhomériques et des nordiques. Ainsi, lorsque Pénélope, parlant à Ulysse qu'elle ne reconnaît pas, parce qu'il a été déguisé en vieillard à l'aide des artifices de Minerve, lui dit, le prenant pour un barde ou un rhapsode mendiant : « D'où êtes-vous, de quel pays, de quelle ville ?... car je ne suppose pas que vous soyez de ces hommes dont les ancêtres sont inconnus et qui, assure-t-on, sont nés d'un chêne ou d'une pierre » (1), il se peut faire qu'elle nous indique là, en ces quelques mots, la véritable origine nordique de l'Odyssée, car de tout temps autrefois le chêne et la pierre furent des symboles spéciaux aux religions du Nord. Quand encore dans l'Iliade, Hector est sur le point de livrer à Achille furieux le dernier combat, se doutant bien aussi qu'il marche à une mort presque certaine, il se demande alors s'il ne pourrait pas essayer de fléchir la colère du héros en lui rappelant leur commune initia-

(1) Od., 19.

tion religieuse et la foi identique de leur enfance ; mais il reconnaît tout de suite l'inutilité de tenter un pareil effort : « Non, dit-il, cela ne servirait à rien, et puis au fait, ce n'est pas à moi de lui parler en suppliant... etc..., car le temps n'est plus de rappeler les souvenirs du jeune âge, ni de s'entretenir maintenant du chêne ou du rocher » (1). Ce passage de l'Iliade me paraît se rapporter aussi au delphisme primitif.

On sait que dans l'Exode, Jéhovah recommande à Moïse de lui dresser un autel de terre ou de pierres non taillées : « Si tu levais le fer dessus, dit-il, tu les souillerais » (2). Mais, à vrai dire, c'est partout dans la Bible que l'on rencontre des traces certaines de nordisme indiquées soit par des invocations à l'Eternel près de pierres mises en monceaux, soit par de grandes pierres élevées en commémoration de quelque événement important. Tout le monde connaît ce sublime passage de la Bible, égal en grandeur sauvage aux plus beaux chants de l'Iliade et de l'Odyssée, et qui nous montre le patriarche Jacob, homme encore à demi-sauvage, voyageant avec ses troupeaux à petites journées dans le désert immense, dormant chaque soir à la belle étoile, et s'éveillant un matin, effrayé et pourtant radieux en son cœur parce qu'un songe vient de lui découvrir le chemin spirituel qui mène à la connais-

(1) Il., 22. (Voir N. THEIL et HALLEZ D'ARROS. *Dict. complet d'Homère*, au mot *ἔπος*.) Ils traduisent ainsi ce passage de l'Iliade. « ... Ce n'est plus le temps de s'entretenir ici du chêne ou du rocher.. » — (2) Exode, 20, 25.

sance de Dieu et à la paix intérieure de la conscience. Jacob avait rêvé que des anges montaient et descendaient par les degrés d'une échelle dont la base touchait le sol et le sommet le haut des cieux, et l'Eternel lui avait parlé du haut de l'échelle. « Et quand Jacob fut réveillé de son sommeil il dit : Certainement l'Eternel est en ce lieu-ci et je n'en savais rien ! Et il eut peur et dit : Que ce lieu est vénérable ! C'est ici la maison de Dieu et c'est ici la porte des cieux. Et Jacob se leva de bon matin et prit la pierre dont il avait fait son chevet et la dressa pour monument, et il versa de l'huile sur le sommet de cette pierre. Et il appela ce lieu là Béthel au lieu qu'au-paravant il s'appelait Luz. Et Jacob fit un vœu en disant : Si Dieu est avec moi et s'il me garde dans le voyage que je fais ; s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, et si je retourne en paix à la maison de mon père, certainement l'Eternel me sera Dieu, et cette pierre que j'ai dressée comme un monument, sera la maison de Dieu, et je te donnerai entièrement la dîme de tout » (1). Nous voyons dans ce passage de la genèse un des plus vieux exemples d'une pierre servant à l'attestation qu'un traité a été passé à jamais entre un homme et le Seigneur Dieu. Souvent, d'ailleurs, la Bible nous montre les patriarches élevant à l'Eternel pour les besoins de la prière (2) des autels de

(1) Genèse, 28, 16 à 22. — (2) Car il semble qu'ils vont souvent prier seuls dans la campagne. « ... Et Isaac était sorti aux champs pour prier. » (Genèse, 24, 63.)

pierre et dressant des pierres sur le chemin que suivent leurs caravanes, afin de commémorer un événement important ⁽¹⁾. Ainsi, lorsque Jacob passe avec Laban un traité définitif au sujet du partage de leurs biens communs, ils érigent tous deux dans le désert, comme signe durable de leur réconciliation, un autel de pierre et ensuite ils prennent ensemble leur repas sur cet autel : « Et Jacob prit une pierre et la dressa pour monument, et il dit à ses frères : Amassez des pierres. Et ayant apporté des pierres, ils en firent un monceau et mangèrent sur ce monceau de pierres. Après cela, Laban dit : Ce monceau sera aujourd'hui témoin entre moi et toi ; c'est pourquoi il fut nommé Galhed » ⁽²⁾. Egalement, lorsque Josué, vers la fin de sa vie, eut complété par les instructions de sa jurisprudence le code de Moïse, il les fit enregistrer au Livre de la loi, puis afin de laisser à la postérité un souvenir du travail essentiel qu'il venait d'accomplir, il ordonna que l'on dressât sous un chêne une grande pierre commémorative — une sorte de menhir. « Et Josué écrivit ces paroles au Livre de la loi de Dieu. Il prit aussi une grande pierre et l'éleva là, sous le chêne qui était au sanctuaire de l'Eternel. Et Josué dit à tout le peuple : Voici, cette pierre nous servira de témoignage contre vous, de peur que vous ne mentiez contre votre Dieu » ⁽³⁾. Enfin, le récit biblique qui relate le sacre de

⁽¹⁾ Voir particulièrement pour Noé, Abraham et Jacob : Genèse, 8 ; 12, 8 ; 28 ; 32, 26 et 27. — ⁽²⁾ Genèse, 31. —

⁽³⁾ Josué, 24, 26 et 27

Saül — dont la cérémonie d'inauguration a lieu sous le chêne de Tabor — et qui nous raconte aussi l'initiation du nouveau roi aux mystères de la religion, a réellement, en toutes ses parties, une couleur nordique indéniable (1).

Mais ce sont surtout les prophètes Elie et Elisée qui semblent avoir été les initiés les plus fameux des mystères de Béthel. Le bizarre chapitre 2 du second Livre des Rois, en tout cas, nous décrit certainement quelque ancienne cérémonie d'initiation delphienne. Nous y voyons Elie et Elisée passer par trois épreuves (Guilgal, Béthel et Jéricho) avant d'aller traverser à pied sec et de manière merveilleuse le Jourdain « ou fleuve du jugement » dont les eaux ont été préalablement divisées miraculeusement par le manteau d'Elie. Guilgal, d'ailleurs, est plusieurs fois cité dans la Bible comme un centre d'initiation de l'ancienne religion de Jacob, avec Béthel et Beer-Scébah.

C'est au mont Carmel (le mont rouge) (2), disait-on, qu'Elie avait ramené le peuple d'Israël à la vraie foi de ses ancêtres. C'est pourquoi cette montagne de la Palestine fut considérée comme un lieu saint dès les temps les plus reculés. Pythagore, adorateur d'Apollon, au dire de Jamblique, l'avait visitée spécialement. C'est donc avec raison que, dans les Dionysiaques, Nonnos plaçait au mont Carmel le royaume du farouche Lycurgue qui s'était opposé si ardemment autrefois aux prédications de

(1) Samuel, 1^{er} Livre, chap. 10. — (2) *Karmel*, de *Karmil*, pourpre. « Bochart y voit le mot pourpre... » (VIGOUROUX. *Dict. de la Bible*.)

Bacchus et au passage de ses troupes, car le Carmel était, dans la première antiquité, un centre très ancien d'initiation à la religion delphienne dont les pontifes passaient alors pour les ennemis acharnés du dionysisme. L'ordre illustre des Carmes fut institué au Moyen-Age en mémoire de l'enlèvement au ciel du prophète Elie sur un chariot de feu ⁽¹⁾ ; aussi les premiers Carmes qui exposèrent l'origine de leurs institutions ne manquaient pas de les faire remonter au temps d'Elie et ne craignaient pas non plus d'écrire qu'ils regardaient comme des druides Pythagore, Zoroastre et Jésus-Christ lui-même ⁽²⁾. Ces anciens Carmes confondaient le druidisme, qui est le dionysisme

(1) L'Eglise grecque, je crois, fête encore l'ascension d'Elie. Les druses aussi vénéraient particulièrement ce prophète. —
(2) Jamblique en effet raconte que Pythagore, disciple du culte d'Apollon hyberboréen, alla souvent méditer de longues heures sur le mont Carmel. (*Vie de Pyth.*, 3, 15.) Les cardinaux Baronius et Bellarmin faisaient remonter l'origine de l'ordre des Carmes à l'année 1180 ou 1181, sous le pape Alexandre III ; mais ces moines se scandalisèrent grandement de cette opinion, car ils disaient remonter au temps d'Elie. La bibliographie de tout ceci — je ne l'ai pas étudiée — est donnée dans l'*Histoire des ordres monastiques (Catalog. des liv. qui trait. des ordres mon.)* (4^e. Paris, 1714) 1^{er} vol., p. 39. Pour les discussions qui eurent lieu entre les Jésuites et les Carmes touchant l'antiquité de l'ordre de ceux-ci, voir dans cet ouvrage (1^{er} vol.) les chap. 40 et suiv., p. 282. Pour les controverses entre les Basiliens et les Carmes sur le manteau d'Elie, voir le chap. 41, p. 308. Le Larousse, aux mots *Carmel* et *Carmes*, fait deux bons articles, mais n'indique pas de bibliographie.

des Celtes (symbolisé par le gui), avec le delphisme, mais ceci montre cependant qu'ils avaient eu l'intuition que les traditions du Carmel se rapportaient pour la plupart au nordisme primitif.

D'ailleurs, Moïse et Elie, les deux grands prophètes des Hébreux, pontifes pourrait-on dire du delphisme juif primitif, nous sont montrés dans les Evangiles apparaissant sur une montagne aux côtés de Jésus, devant Pierre, Jacques et Jean saisis de crainte et d'effroi, « car Jésus s'était transfiguré en leur présence et ses vêtements, dit saint Marc, étaient devenus resplendissants et blancs comme la neige » (1). Après la scène de la Transfiguration, saint Mathieu explique l'apparition d'Elie : « — Pourquoi, demandent les apôtres à Jésus, les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne premièrement ? — Il est vrai qu'Elie devait venir premièrement, répond Jésus, et rétablir toutes choses. Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont point reconnu... » Alors, dit saint Mathieu, les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean-Baptiste (2). Ceci nous apprend donc d'une manière certaine que Jean donnait à ses disciples l'enseignement du prophète Elie ; il était le dernier pontife du Carmel et de Béthel, en même temps que le prophète chargé par l'Eternel de préparer les sentiers du christianisme. Jean avait aussi avec Elie plusieurs ressemblances physiques et morales ; comme celui-ci, il avait été ermite

(1) Marc., 9, 2 à 4. — (2) Mathieu, 17, 10 à 12.

dans le désert, mais au lieu que des corbeaux lui apportent à travers les airs, par l'ordre de l'Eternel, son repas quotidien, il s'y nourrit de sauterelles et de miel sauvage. Comme Elie encore, il était vêtu d'un habit de poils et portait autour de ses reins une ceinture de cuir ⁽¹⁾. Enfin c'est sur les bords du Jourdain qu'Elie avait été s'instruire dans les sciences religieuses et c'est aussi dans le Jourdain que Jean baptisait d'eau ses disciples.

J'ai dit, lorsque j'ai parlé d'Apollon, que l'eau des sources lui était consacrée particulièrement et qu'elle servait souvent à désigner ésotériquement chez les Grecs le culte de ce dieu, comme le vin celui de Bacchus. Chez les Juifs également, c'est l'eau qui hiéroglyphe le culte delphien primitif institué par Moïse dans le désert. Les Nazaréens qui, chez les Hébreux, se séparaient de la nation pour se consacrer au service de l'Eternel, faisaient le vœu de ne jamais boire de vin pendant le temps de leur nazaréat. Le bain aussi, dans cette secte, dut certainement d'abord précéder la cérémonie de l'initiation des prosélytes, car les ablutions lustrales y étaient fréquentes, et elles l'étaient également chez les Pharisiens dont les principes de dévotion étaient tous d'origine nazaréenne ⁽²⁾. Les

(1) « Or, ce Jean avait un habit de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. » (Math., 3, 4.) Pour Elie, le second livre des *Rois* dit seulement « qu'il portait une ceinture de cuir ceinte sur ses reins. » (Rois, 2, 1, 8.) — (2) Pour les Nazaréens voir : *Nombres*, 6, 1, 2, 3. Le mot *Nazaréat* veut dire

Esséniens encore qui, suivant Joseph, étaient des Juifs pythagoriciens, s'abstenaient, comme les Nazaréens, généralement de vin et usaient également d'ablutions fréquentes dans le culte qu'ils rendaient à Apollon et au soleil ⁽¹⁾. Jean le Baptiste, rénovateur de l'ancienne loi et disciple d'Elie, exigea de ses adeptes l'ablution dans les eaux du Jourdain. « Il n'a pas inventé le rite baptismal, dit M. Albert Réville, car l'immersion adoptée comme symbole de la purification religieuse et d'une rénovation de la vie était pratiquée bien avant lui en Judée et les Esséniens la réitéraient continuellement » ⁽²⁾. D'ailleurs, une cuve d'airain remplie d'eau avait été placée par l'ordre de Moïse, nous dit l'Exode, entre l'autel et le Tabernacle d'assignation et c'est dans cette cuve que le premier prophète du peuple d'Israël lava entièrement Aaron avant de le revêtir ainsi que ses fils des vêtements du sacrificeur ⁽³⁾.

L'organisation sociale de l'Eglise chez les Hébreux était aussi la même qu'à Delphes, en ce sens que Moïse

séparation. Le mot pharisien (en hébreu *Pérouschin*, en grec *παρισαιοι*) signifie aussi *les séparés*. — ⁽¹⁾ Les Esséniens ne s'abstenaient pas complètement de vin, mais ils en buvaient modérément. Voir : FLAVIUS JOSEPH. *Guerre des Juifs* ; 2, 8 ; 2 à 13 et PHILON. *De la vie contemplat.* M. Albert Réville donne toute la bibliographie sur les Esséniens dans le 1^{er} vol. de son ouvrage *Jésus de Nazareth*, 1^{re} part., chap. 11, p. 124. — ⁽²⁾ ALBERT RÉVILLE. *Jésus de Nazareth*, 1^{er} vol., 3^e part., chap. 4, p. 412. — ⁽³⁾ Exode, 40, 1 à 16.

avait établi un clergé privilégié par droit de naissance, hiérarchisé sous la direction d'un prêtre unique et concentré autour d'un seul temple ⁽¹⁾. Or, nous avons vu plus haut dans cet ouvrage, qu'à Delphes aussi le gouvernement était entre les mains d'un petit nombre de nobles familles d'origine dorienne, parmi lesquelles on prenait toujours les magistrats et les prêtres.

Le pain dans la Bible, comme probablement aussi le figuier, a dû servir toujours à hiéroglyphier Demeter et son culte ; mais pour le figuier, on ne peut être encore affirmatif tout à fait, car il était attribué presque partout à Bacchus aussi bien qu'à Cérès. Quant aux pains sans levain, ils emblématisaient la primitive nourriture des hommes sauvages. La fête dite des « mazzoth ou des pains sans levain » était très ancienne, une des plus vieilles du monde. D'ailleurs, les fêtes instituées par Moïse avaient toutes un caractère nettement agricole et se rapportaient en grande partie à la symbolique de Cérès ⁽²⁾.

III. — Juda, dans l'ancien Testament, symbolise le roi et, par conséquent, il a pour attributs tous ceux de Bacchus — l'âne, la vigne, le vin, le sceptre et le manteau de pourpre. « Juda, dit la genèse, lavera son vête-

⁽¹⁾ Albert RÉVILLE. *Jésus de Nazareth*, 1^{er} vol., 1^{re} part., chap. 8, p. 84. — ⁽²⁾ Exode, 23, 14 à 17. On dit même que le Fête de Pâques fut seulement d'abord celle du Printemps, mais ceci est bien moins certain.

ment dans le vin et son manteau dans le sang des raisins » (1). Joseph, au contraire, représente dans la Bible le grand-prêtre delphien. C'est pourquoi Jésus-Christ, lorsqu'il institue le Pontificat suprême, consacre le premier de ses apôtres en prononçant ces paroles : « Je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle » (2). Jésus parle ainsi parce que la genèse avait fait de Joseph *le pasteur et la pierre* d'Israël (3) ; elle donne, en effet, à celui-ci tous les attributs d'Apollon, non seulement la pierre, mais encore le rameau toujours vert (4), l'arc et la source (5). Mais Jésus ne dit pas à Simon, fils de Iona, lorsqu'il le consacre premier sacrificateur selon la nouvelle loi (sous le nom de Pierre) qu'il portera le manteau de pourpre des rois et le sceptre, ni « que l'assemblée des peuples lui appartiendra. » Pourtant, c'est par ces paroles que dans la genèse Jacob désigne Juda et le pouvoir temporel (6). Jésus, en instituant le Pontificat, n'a donc pas accordé au Souverain Pontife le pouvoir royal.

Nous avons vu, par ailleurs, que dans la religion osirienne, l'eau servait à hiéroglyphier primitivement les eaux célestes agglomérées dans les nuages, et le vin, le sang de la terre, et que le mélange dans les temples de

(1) Genèse, 49, 8 à 12. — (2) Math., 16. 18. — (3) Genèse, 49, 24. — (4) C'est le laurier consacré à Apollon. Le laurier est un arbre toujours vert. — (5) Genèse, 49, 22 à 27. — (6) *Ib.*, 49, 8 à 12.

l'eau et du vin fut, sans doute, d'abord une cérémonie instituée pour rappeler aux fidèles la descente de l'Esprit saint sur les eaux de notre globe et sur le sang de l'homme. C'est probablement ce que voulait symboliser chez les Grecs le mélange de l'eau et du vin le premier jour des Anthestéries. Mais j'ai dit aussi qu'en fait tout le monde dans notre antiquité regardait l'eau et le vin comme les attributs des deux cultes ennemis d'Apollon et de Bacchus. C'est pourquoi les histoires anciennes qui parlent du mélange de l'eau et du vin ne signifient guère autre chose à mon sens que l'union dans une même religion des cultes delphiens et dionysiens.

Dans l'Odyssée, nous voyons Maron, sacrificateur d'Apollon, mélanger ordinairement l'eau et le vin. Il avait donné à Ulysse douze urnes de vin merveilleux. « Versait-on sur vingt mesures d'eau une coupe de ce nectar, l'urne exhalait un parfum semblable à celui qu'on respire dans l'Olympe » (1). Dans les œuvres de l'art, ce Maron fait souvent partie des cortèges de Bacchus. Silène qui était un des grands lieutenants de Bacchus et son prophète — le dieu aussi présidant aux ruisseaux ainsi qu'à l'humidité fécondante — faisait pour ses disciples le mélange de l'eau et du vin. D'ailleurs, Hérodote et les logographes ses prédécesseurs nous racontent qu'il enseignait le roi Midas dans ses jardins fleuris de roses, près de la source Ima mêlée de vin.

(1) Od., 9, 197.

Silène, dit Creuzer, est un prophète et un devin déjà dans les mythes des époques les plus reculées ⁽¹⁾. Mais Bacchus, dans les Dionysiaques, ne fait pas le mélange des deux liquides ; car Nonnos nous dit qu'il changea simplement, lors de son expédition aux Indes, un lac d'eau douce en vin pur, et qu'il avait ainsi enivré les soldats du roi Astraïs ⁽²⁾. Dans l'Evangile de Jean, nous voyons aussi Jésus changer l'eau en vin aux noces de Cana. Il ne mélange pas l'eau et le vin comme faisait Maron, le sacrificateur d'Apollon ; du tout — il change absolument en vin l'eau contenue dans six vaisseaux de pierre. Ceci indique bien que l'auteur de cet Evangile était un dionysien peu soucieux de conserver (en son entier tout au moins) dans la nouvelle religion, la symbolique delphienne de l'ancienne loi hébraïque. Au contraire, les trois Evangiles de Marc, de Mathieu et de Luc sont bien plus juifs, c'est-à-dire Delphiens d'inspiration que celui de Jean. Cependant, c'est saint Jean qui nous dit qu'un soldat, ayant percé au côté avec une lance le cadavre de Jésus, il en sortit du sang et de l'eau, voulant nous montrer ainsi que la symbolique de la nouvelle Eglise serait édifiée à l'aide des signes usités depuis les temps les plus reculés du monde pour hiéroglyphier les cultes de Bacchus et d'Apollon ⁽³⁾. L'eau ici emblématise donc la religion d'Apollon, et le sang celle de Bacchus, car souvent le vin et le sang ont

(1) CREUZER. *Loc. cit.* Religion de Bacchus. — (2) NONNOS. Dion, 47, 100 et suivantes. — (3) Jean, 19, 34.

la même racine symbolique — le vin étant plus spécialement considéré comme le sang de la terre ⁽¹⁾.

Dans plusieurs églises chrétiennes, à présent, en commémoration de ces faits, deux burettes contenant l'une de l'eau et l'autre du vin, sont placées sur l'autel pendant la messe, et le prêtre officiant, après avoir versé le vin dans le calice, y fait tomber aussi quelques gouttes d'eau, avant de procéder à sa consécration.

Le Nouveau Testament nous dit encore qu'avant de conduire au supplice le Seigneur, on le revêtit d'un manteau d'écarlate (le manteau royal de Bacchus); qu'on lui mit en mains la fêrule dionysienne (le roseau simulant le sceptre) et qu'on lui posa sur la tête la couronne d'épines, emblème de la nouvelle humanité pris à la symbolique d'Apollon ⁽²⁾. Là aussi, nous voyons bien que les évangélistes ont réuni sur la personne de Jésus les attributs principaux des deux plus grands cultes de notre antiquité ⁽³⁾.

⁽¹⁾ PLUT. *Is. et Os.*, 6. Les prêtres Egyptiens enseignaient au dire de Plutarque, que le sang des géants primitifs vaincus dès le commencement du monde par les dieux de l'Olympe, bu entièrement par le sol, avait donné naissance à la vigne. —

⁽²⁾ « Une couronne d'épine. » Marc dit (15, 17), ἀκανθίνον στέφανον, et Mathieu (27, 29) στέφανον ἐξ ἀκανθῶν. On pourrait traduire « une couronne d'acanthé ». D'ailleurs, tout ceci a rapport à la même symbolique delphienne des épines. —

⁽³⁾ PLUTARQUE, dans ses « Propos de table », dit que le culte des juifs a de grands rapports avec celui de Bacchus. Il fait parler, à ce sujet, un Athénien appelé Méragène, qui se vante

IV. — Les Asmonéens au temps de leurs triomphes éclatants, ayant réuni le double pouvoir du pontificat et du principat, donnèrent au roi dans leurs institutions la suprématie absolue sur le Souverain Pontife. C'est pourquoi ils instituèrent la symbolique de Melchissédec ⁽¹⁾, afin de renforcer en Judée le dionysisme, car le nom de Juda ne sert dans la Bible qu'à hiéroglyphier le roi selon l'antique loi delphienne (le chef militaire) qui n'exerçait aucun contrôle dans les affaires de la religion.

d'être initié aux grands mystères du dionysisme : « La plupart des preuves qui confirment l'exactitude de ce fait (que le culte juif a des ressemblances avec celui de Bacchus) dit MÉRAGÈNE, ne peuvent être enseignées qu'à ceux qui, chez nous, sont initiés au culte triétérique appelé aussi pantélie, c'est-à-dire « culte parfait de Bacchus ». Mais ce sont là de simples bavardages bien nommés « Propos de table ». D'ailleurs, ce MÉRAGÈNE ne connaît aucunement la religion des juifs, et il n'a rien lu de leur loi. Personne ne sait de quoi il veut parler là. Peut-être cependant a-t-il assisté à quelques cérémonies religieuses organisées par des judéo-grecs melchissédékiens. (Voir PLUT. *Propos de table*, 4, 6, 1 et 2.) — (1) A. RÉVILLE. *Jésus de Nazareth*, tome 1, 1^{re} partie, chap. 7, p. 76. On dit à présent que le psaume 110 (où il est fait mention de Melchissédec), date seulement de la période macchabéenne. (A. RÉVILLE. *Loc. cit.*, tome 2, 6^e partie, chap. 2. Note de la page 276). Cependant, Jésus l'admettait comme étant la parole même du roi David : « Puisque David dit dans le livre des psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite... etc... David donc l'appelant son Seigneur, comment est-il son fils ? » (Luc, 20, 40 à 45.) Mais c'est tout ce que dit Jésus sur ce psaume.

Melchissédéc, au contraire, nous est montré dans la Genèse comme un souverain spirituel et temporel, ayant pouvoir par conséquent de consacrer le souverain sacrificateur, car lorsqu'Abraham, vainqueur des rois de Sodome et de Gomorrhe, s'avance avec ses troupes vers le royaume de Melchissédéc, celui-ci vient à sa rencontre avec le pain et le vin, et il le bénit, étant, dit la genèse, sacrificateur du Dieu Très-Haut ⁽¹⁾. « Or, celui qui bénit, fait remarquer l'Épître aux Hébreux, est plus grand que celui qui est béni » ⁽²⁾. C'est pourquoi Abraham s'engage à payer au roi Melchissédéc la dime ce jour-là même.

Jésus est sorti de la tribu de Juda à laquelle Moïse n'a point attribué de sacerdoce ⁽³⁾, mais il est aussi fils de David selon la chair en même temps que le Fils de Dieu ⁽⁴⁾ et il est par conséquent établi sacrificateur à toujours selon l'ordre de Melchissédéc ⁽⁵⁾. C'est d'ailleurs en roi qu'il fait son entrée dans Jérusalem pour chasser les vendeurs du Temple : « Dites à la fille de Sion, *voici ton roi* qui vient à toi, débonnaire et monté sur un âne, sur le poulain de celle qui porte le joug » ⁽⁶⁾, et c'est encore comme souverain spirituel et temporel des chrétiens — ses disciples — qu'il consacre Simon premier pontife de la nouvelle loi sous le nom de Pierre. Aussi bien, comme le roi de Salem, quand il célèbre la cène entouré

(1) Genèse, 14, 19 et 20. — (2) Hébreux, 7, 7. — (3) *Ib.*, 7, 14.
— (4) Romains, 1, 3. — (5) Psaume 110. — (6) Mathieu, 21, 5.

de ses apôtres, Jésus-Christ sacrifie avec le pain et le vin. Assurément les hommes du Moyen-Age avaient compris la valeur de ce symbolisme, car les rois de France, au jour de leur sacre, communiaient toujours sous les deux espèces du pain et du vin ⁽¹⁾.

On sait que dans les premiers siècles de notre ère certains chrétiens imaginèrent d'employer le nom de Melchissédéc à hiéroglyphier le Saint-Esprit ; c'est du moins pour l'Épître aux Hébreux ce que signifie ce nom. Elle fait de ce roi-pontife « un être sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie. Etant ainsi semblable au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à toujours » (II) ⁽²⁾. S'il existait un sens ésotérique sûr au livre de la genèse, Melchissédéc — le roi de Justice — pourrait peut-être alors symboliser Vichnou. Mais comment est-ce possible ? Je crois bien plutôt que l'Épître aux Hébreux emploie ici la symbolique fantaisiste de Philon, montrant ainsi beaucoup de rêveries et d'imagination. Quels sont en effet les versets de l'Ancien Testament qui parlent de Melchissédéc ? Sont-ils donc si nombreux ? Non pas ; il y a exactement sur ce roi dans toute la Bible ce passage de la genèse que j'ai cité plus haut et le verset 4 bien connu du psaume 110 : « L'Eternel

⁽¹⁾ D'ailleurs, pendant une grande partie du Moyen-Age, le peuple en France a communie sous les deux espèces. On sait aussi que les occultistes de ce temps-là avaient mis au nombre des preux Judas Macchabée, le restaurateur de l'absolutisme. —

⁽²⁾ Hébreux, 7, 3.

l'a juré et il ne s'en repentira point, que tu es sacrificateur à toujours selon l'ordre de Melchissédéc ». Au total, trois versets. Dans ces conditions, je ne vois pas quel ésotérisme on peut bien chercher là.

Melchissédéc occupa beaucoup de gens pendant les premiers siècles du christianisme. Un banquier du nom de Théodote avait en effet fondé une secte de melkissédékiens, lesquels croyaient que Melchissédéc avait été un homme d'une nature divine, supérieure même à Jésus-Christ. Ils faisaient donc leurs oblations au nom de ce roi qu'ils regardaient comme le vrai médiateur entre Dieu et les hommes. Mais Hiérax, philosophe égyptien qui vivait vers la fin du III^e siècle de notre ère, comprit parfaitement bien que l'Épître aux Hébreux entendait parler du Saint-Esprit dans ce qu'elle disait de Melchissédéc. Il fut mis au nombre des hérétiques, non pas probablement parce qu'il enseignait que Melchissédéc était le Saint-Esprit, mais parce qu'il distinguait la substance du Verbe de celle du Saint-Esprit.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER	
INTRODUCTION. — I. Les Origines. II. L'Evhémérisme.....	1
CHAPITRE II	
EXPOSÉ DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA SYMBOLIQUE. — I. La Trimourti et son Symbole, l'Arc-en-Ciel. La Trinité. II. La Lune. L'Ambroisie. Le Purgatoire lunaire.....	14
CHAPITRE III	
L'INDE. — I. Le Rig-Véda. II. Les deux Trimourtis védiques. III. La Trinité. IV. L'Arani, les Açwins	40
CHAPITRE IV	
L'EGYPTE. — I. Les Monuments, le Livre des Morts. II. La Vache Hathor. Le Sycomore, Set et Horus. III. La Trinité...	56
CHAPITRE V	
L'ASSYRIE. — I. L'Assyrie. II. La déesse assyrienne de Lucien. III. La Perse.....	67
CHAPITRE VI	
LES SCANDINAVES ET LES CELTES. — I. Les Scandinaves. II. Les Celtes. III. Les Etrusques.....	74
CHAPITRE VII	
LES CHINOIS ET LES AMÉRICAINS PRÉCOLOMBIENS. — I. La Chine primitive. II. Le Mexique. III. Le Pérou.....	90

CHAPITRE VIII

GRÈCE (PREMIÈRE PARTIE). — I. Les Titans. II. La première Trimourti : Jupiter, Neptune, Pluton. Junon, épouse de Jupiter. La deuxième Trimourti : Vulcain, Vénus, Mars. Le Bouclier d'Achille. III. La triade Latone, Apollon, Artémis. IV. Mercure. V. Minerve. La Trinité au troisième terme collectif.. ..	104
---	-----

CHAPITRE IX

GRÈCE (DEUXIÈME PARTIE). — I. Vie de Bacchus. Cadmus. Voyages et Conquêtes de Bacchus. L'Inde. La prédication à Thèbes ; mort de Penthée ; mort de Bacchus. II. Fête de Bacchus. III. Noms et épithètes de Bacchus.....	170
---	-----

CHAPITRE X

GRÈCE (TROISIÈME PARTIE). — I. Bacchus né de la cuisse de Jupiter. II. Le Mythe de Zagreus. III. Les Attributs de Bacchus. IV. Couleurs symboliques de la Trinité. V. Le Dionysisme et le Pouvoir civil. VI. Morale du Dionysisme. VII. Cérès, Thémis, Iris.....	214
--	-----

CHAPITRE XI

LES JUIFS ET LES CHRÉTIENS. — I. L'Esotérisme de la Bible. II. La Trimourti, La Trinité au troisième terme collectif, La pierre. III. L'Eau et le Vin, IV. Melchissédéc.....	261
--	-----

ERRATA

Page 26 :

Au lieu de (Ἐκατη), lire (Ἐκατη).

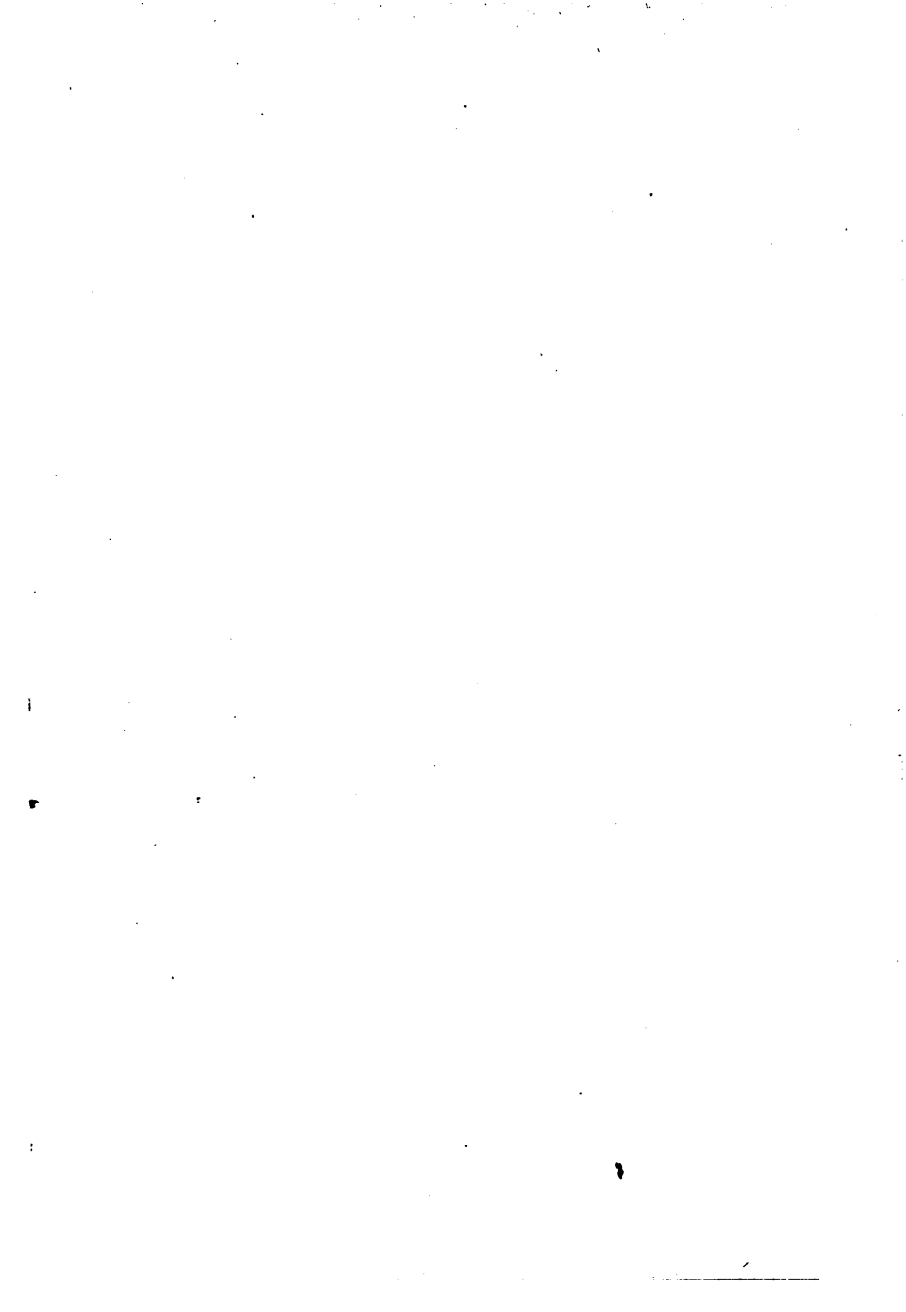
Page 29 :

Au lieu de (Ἐνδυμα), lire (Ἐνδυμα).

Page 30 :

Au lieu de (ψυχῶν οἷα τρίτον), lire (ψυχῶν οἷα τρίτον).

1911



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

4 Jan 51 BZA

25 Aug '56 CB
REC'D LD

AUG 26 1956

18 Dec '57 RB

REC'D LD

JAN 30 1958

20 Oct '58 PT

REC'D LD

OCT 6 1958

31 Jul '59 KK

REC'D LD

JUL 29 1959

27 JAN '64 PY

REC'D LD

JAN 23 '64 - 11 AM

MAR 10 1970 8 0

REC'D LD MAR 31 '70 - 2 PM
JUN 24 1970 19

REC'D LD SEP - 1 70 - 1 PM 0 3

FEB 8 1973 5 0

LD 21-100m-11, '49 (B71)

REC'D LD FEB 14 '73 - 5 PM 9 9

360271

Francis V. [unclear]

BL85
L3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

